

LA

BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



VINGT-TROISIÈME ANNÉE

1883



VEVEY

F. GUIGNARD, ANCIENS-MOULINS, 13

VEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

Une lettre

1^{er} JANVIER 1883.

Mes chers jeunes lecteurs,

En lisant la date que je viens de mettre en tête de la lettre que je désire vous adresser pour la nouvelle année, je ne puis m'empêcher de me demander : Que signifie ce nombre ? Et aussitôt ma pensée se reporte à cette nuit merveilleuse, unique dans le cours des siècles et même dans l'éternité, où dans une étable d'une petite ville de Judée, naissait un petit enfant,

« Pauvre et sans apparence, »

dont la mère était l'épouse d'un simple charpentier. C'est à partir de ce moment-là qu'on a commencé à compter les années, dont voici la mil huit cent quatre-vingt troisième.

N'est-ce pas une chose étrange ? Ce petit enfant Jésus a grandi ; Lui, le Fils de Dieu, a manifesté l'amour, la grâce et la vérité sur la terre, mais le monde ne l'a pas connu, il l'a rejeté et l'a cloué à la croix. Depuis lors les siècles ont roulé, les empires et les royaumes se sont succédé, les grands conquérants ont rempli le monde du bruit de leurs armes, et on ne s'est pas soucié de savoir pourquoi Dieu avait envoyé son Fils. Aujourd'hui, on s'occupe aussi activement de sciences, d'arts, de politique, le monde poursuit son cours sans penser au Fils de Dieu. Combien même n'y en a-t-il pas qui le méprisent dans leur incrédulité ou leur indifférence ?

Mais, mes enfants, Dieu n'a pas oublié la gloire de son Fils, et il a voulu que même les incrédules et les indifférents y missent pour ainsi dire leur sceau sans le savoir ; il a pris soin que la venue de son Bien-aimé laissât au milieu du monde une trace ineffaçable et qu'à son insu le monde rappelât cette venue année après année. Oui, quand partout on écrit 1^{er} janvier 1883, on rappelle qu'il y a bientôt dix-neuf siècles que Dieu, dans son amour, a envoyé son Fils sur cette pauvre terre, afin d'y apporter le salut.

Aviez-vous jamais pensé à cela, mes chers jeunes amis, quand vous mettiez une date sur vos lettres ou sur vos cahiers ? Eh bien, chaque fois que cette année vous écrirez 1883, que votre cœur se souvienne qu'il y a autant de temps que Jésus vint sur la terre souffrir et mourir pour vous.

Quelle nuit glorieuse que celle où naissait le petit enfant ! Les anges le savaient bien et acclamaient sa venue. On avait pu compter autrefois les années depuis la création, mais c'était le commencement de la création où le péché a été introduit. Maintenant une autre création a commencé depuis la naissance

du petit enfant, le Fils de Dieu sur la terre, et dans cette création, le péché, la souffrance et la mort n'ont point d'accès.

Mais 1883 nous dit autre chose, mes amis. Elle nous crie : « Le Seigneur vient. » Il vient pour prendre les siens avec Lui dans la maison du Père ; il vient pour le jugement de ce malheureux monde qui l'a rejeté. De qui êtes-vous, chers amis ? De Christ ou du monde ? Le temps de la patience dure encore, mais pour combien de temps ? L'année 1883 s'achèvera-t-elle avant que Jésus soit venu, et s'il vient, vous prendra-t-il ? S'il tarde, l'année se terminera-t-elle pour vous ? Combien d'enfants elle verra moissonnés par la mort. Êtes-vous prêts ?

Bien chers jeunes amis, ne croyez pas, si j'arrête vos pensées sur ces choses au commencement de l'année, que ce soit pour vous attrister ; oh non, je vous aime et désire pour vous « les choses les plus excellentes. » Mon vœu de nouvel an est que vous les possédiez.

Bientôt, chers amis, on aura cessé de compter les années. L'éternité aura commencé et là on ne compte plus. Il y aura un jour sans fin, comme sans nuage, où le soleil d'amour, Christ, brillera à jamais sur les siens ; il y aura une nuit sans fin, comme sans espoir, loin de Christ, pour ceux qui l'auront rejeté. Mais pour jouir du jour radieux de l'éternité, il faut dès maintenant y être entré par la foi. « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » Il est rendu capable de connaître Dieu, de jouir du bonheur de Dieu même, il en jouit dès maintenant et ce sera à jamais. Mais celui qui descend au tombeau sans avoir reçu ici-bas la vie de Dieu en croyant en Jésus, que trouvera-t-il ? Rien que le jugement.

Voilà pourquoi, bien chers jeunes amis, au commencement de cette année, mon vœu pour vous, la

prière que j'adresse au Seigneur est que « vous sachiez » avec certitude « que vous avez la vie éternelle. » Oh oui, que cette année ne passe pas sans que vous soyez passés de la mort à la vie, vous qui n'êtes pas encore sauvés.

Votre ami bien affectionné,

A. L.

Entretiens sur l'Exode

Mes chers enfants, un ami qui lit, comme vous, la Bonne Nouvelle, m'a fait remarquer que dans les entretiens de Sophie et sa mère sur l'Exode, il n'avait été parlé que d'une partie de ce livre de la Bible. Il m'a demandé si je ne pourrais pas vous donner le complément de ces entretiens. Avec l'aide du Seigneur, je me propose de le faire cette année.

ISRAEL DANS LA SERVITUDE

(Exode I)

LA MÈRE. -- Avant de lire ensemble le livre qui suit le Lévitique, j'aimerais, ma chère Sophie, revenir avec toi sur le commencement et quelques autres parties du livre de l'Exode.

SOPHIE. — J'en serai bien aise, maman ; mais voudrais-tu me dire d'abord ce que signifie ce mot *Exode* ?

LA MÈRE. — Il veut dire *sortie*, et on a donné ce nom au second livre de Moïse, parce qu'il rapporte le grand événement de la sortie d'Égypte des enfants d'Israël ; mais il renferme bien plus que cela.

Pour que les Israélites pussent sortir d'Égypte et être le peuple de Dieu, il fallait qu'ils fussent délivrés. Nous avons là l'histoire de leur rédemption, de leur sortie d'Égypte, et de ce que Dieu fait pour eux comme étant son peuple au milieu duquel il voulait habiter.

SOPHIE. — Il faut encore que je te demande, chère maman, ce que veut dire ce mot « *rédemption*. »

LA MÈRE. — Il signifie *rachat*. Les enfants d'Israël furent *rachetés*, d'abord sauvés du jugement, à cause du sang de l'agneau de Pâque, mis sur leurs portes, puis complètement délivrés de leurs ennemis au passage de la mer Rouge. C'est là la rédemption. Ils appartiennent alors à Dieu comme son peuple. De même pour nous, le sang de Christ nous sauve de la colère à venir et par lui aussi, nous sommes parfaitement délivrés de la puissance de nos ennemis.

SOPHIE. — Merci, maman. Je me rappelle maintenant ce que tu m'as dit à ce sujet *. Je vois dans ce premier chapitre que nous avons lu combien les Israélites étaient malheureux ; pourquoi le roi était-il si irrité contre eux, ils ne lui avaient fait aucun mal ?

LA MÈRE. — Non ; mais il les craignait. Les enfants d'Israël étaient devenus très nombreux, selon ce que l'Éternel avait promis à Abraham. (Genèse XV, 5 ; XXII, 17.) Le roi d'Égypte vit qu'ils étaient plus puissants que les Égyptiens ; il eut peur qu'ils ne s'en allassent un jour de l'Égypte, ce qui aurait été une grande perte pour lui, parce que les Israélites étaient riches en troupeaux, et il voulut d'abord non pas les faire périr, mais les affaiblir. Au fond, cependant, c'était s'opposer à Dieu, qui ne voulait pas que son peuple restât en Égypte. Pourrais-tu

* Voyez année 1880, pages 25-31.

dans ce chapitre me dire un passage qui montre pourquoi le roi d'Égypte ne craignait pas l'Éternel ?

SOPHIE. — Peut-être est-ce ce passage qui dit qu'il n'avait pas connu Joseph ?

LA MÈRE. — C'est bien cela. Il y avait environ soixante ans que Joseph était mort. Aussi longtemps qu'il avait vécu, on avait bien traité les Israélites ; on se rappelait comment, par le secours de Dieu, Joseph avait interprété les songes du roi, et ensuite tout le bien qu'il avait fait à l'Égypte. Le roi lui-même avait reconnu qu'il avait l'Esprit de Dieu. (Genèse XLI, 38, 39.) Mais le nouveau roi ne connaissait ni Joseph, ni le Dieu de Joseph.

SOPHIE. — Mais, maman, ce roi s'appelait aussi Pharaon, comment cela se fait-il ? J'ai cru longtemps que c'était toujours le même.

LA MÈRE. — Pharaon n'est pas un nom, mais un titre des rois d'Égypte, qui rappelait leur prétention à être les descendants du soleil dont les Égyptiens avaient fait une divinité. Ils avaient un autre nom, comme Thoutmosis, ou Aménophis.

SOPHIE. — Sait-on le nom de celui dont il est parlé ici ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Les savants ont beaucoup cherché, mais ne l'ont pas trouvé avec certitude. Il y a beaucoup de rois d'Égypte cités dans la Bible depuis le temps d'Abraham. Tous sont désignés sous le titre de Pharaon, et le nom de deux seulement nous est donné, c'est le Pharaon *Néco* qui tua le roi Josias (2 Rois XXIII, 29-35), et le Pharaon *Hophrah* (Jérémie XLIV, 30), qui vécut après Néco.

SOPHIE. — Tu m'as dit que le roi voulait affaiblir les Israélites. Était-ce en les accablant de travaux ?

LA MÈRE. -- Sans doute. Les Égyptiens faisaient des Israélites leurs esclaves. Quelle différence avec la manière dont le Pharaon du temps de Joseph avait

traité les enfants de Jacob ! Le meilleur du pays était pour eux et leurs troupeaux ; les frères de Joseph étaient honorés, et Pharaon avait dit qu'ils pourraient être gouverneurs de ses troupeaux. Mais maintenant, au lieu de jouir paisiblement de leurs biens, dans leurs familles, on forçait les hommes à aller par toute l'Égypte faire des briques et du mortier, et bâtir des villes fortes sous le brûlant soleil de ce pays. Les Égyptiens occupaient leurs prisonniers de guerre à de tels travaux, et ils avaient sans doute vu qu'il en mourait un grand nombre de fatigue et de privations. C'est pour cela qu'ils employèrent ainsi les Israélites, espérant diminuer leur nombre.

SOPHIE. — Quelle méchanceté, mais cela ne leur réussit pas.

LA MÈRE. — Non, sans doute. L'Éternel veillait sur son peuple, mais les Égyptiens l'ignoraient. Ils se fiaient en leurs dieux et en leur puissance, et ils se croyaient bien sages et habiles en opprimant le peuple de Dieu.

SOPHIE. — Et les pauvres Israélites, est-ce qu'ils avaient confiance en Dieu pendant qu'ils étaient ainsi accablés de travaux ?

LA MÈRE. — Il y en avait certainement qui avaient conservé la connaissance de l'Éternel, comme par exemple les parents de Moïse, qui agirent envers leur enfant « par la foi » (Hébreux XI, 23), mais il semble bien que la masse du peuple avait oublié le Dieu de leurs pères, et qu'ils s'étaient même livrés au culte des idoles d'Égypte. (Ézéchiel XX, 5-9.) C'est pourquoi ils avaient besoin que l'Éternel les réveillât, et leur rappelât que l'Égypte n'était pas leur pays et que ses dieux n'étaient que des idoles. S'ils étaient restés dans la prospérité, comme du temps de Joseph, ils se seraient bien accommodés de rester en Égypte. Ainsi tu vois, mon enfant, que Dieu,

en permettant qu'ils fussent si cruellement éprouvés, avait en vue leur bien. Mais cela n'excuse pas les Égyptiens.

SOPHIE. — Je pense, chère maman, qu'ils auront dû en effet sentir ainsi bien vivement le bonheur d'être délivrés.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Et c'est ainsi que Dieu, avant de faire connaître à une âme le salut qu'il a accompli par Jésus, lui montre ses péchés et son état de ruine. Comment irait-on au médecin si l'on ne se sentait malade ? Crierait-on au secours si l'on ne se voyait perdu ?

SOPHIE. — C'était bien cruel, maman, de la part de Pharaon, de vouloir faire périr ces pauvres petits enfants.

LA MÈRE. — En effet, cela nous montre de quoi le cœur de l'homme est capable. Il est dit de l'homme naturel qu'il est « sans miséricorde ; » « leurs pieds, » dit le prophète, « se hâtent pour répandre le sang innocent. » (Romains I, 31 ; Ésaïe LIX, 7.) Mais crois-tu, Sophie, que cette méchante pensée vint de Pharaon seul ?

SOPHIE. — Non, maman, les méchantes pensées viennent du mauvais cœur, mais je pense que Satan les excite, comme il excitait Ève à désobéir.

LA MÈRE. — Tu as raison. L'apôtre Paul nous dit que le diable « opère dans les fils de la désobéissance (Éphésiens II, 2), et certainement il poussait Pharaon à détruire les Israélites. « Il est meurtrier dès le commencement. » (Jean VIII, 44.) Mais pourquoi Satan faisait-il cela ?

SOPHIE. — Parce qu'il est méchant.

LA MÈRE. — Sans doute ; mais il y a plus. Le mot Satan veut dire adversaire, ce nom montre bien le caractère du diable. Il est celui qui est contre Dieu et qui s'oppose à l'accomplissement de ses desseins.

Il savait que c'était dans la nation d'Israël que devait naître Celui qui lui a brisé la tête, Jésus, et il poussait Pharaon à détruire Israël. Plus tard, quand il sait que le Messie doit naître dans la famille de David, il pousse la méchante Athalie à exterminer la race de David. (2 Rois XI, 1, 2.) Et enfin, quand Jésus est né à Bethléem, Satan incite Hérode à faire mourir les petits enfants de Bethléem.

SOPHIE. — Quelle terrible chose, maman, d'être ainsi conduit par Satan !

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et les hommes ne se doutent pas qu'ils sont ses instruments. Pharaon, les Égyptiens, Athalie et Hérode, croyaient être de grands politiques, qui prenaient soin de leurs intérêts et de ceux de leurs peuples. Ils ne pensaient ni à Dieu ni à Satan. Et Satan les conduisait contre Dieu. Il ne cessera d'agir ainsi, avec toujours plus d'énergie dans les méchants, jusqu'à ce qu'il soit jeté dans l'étang de feu et de soufre.

SOPHIE. — Chère maman, qu'on est heureux d'appartenir au Seigneur Jésus. Alors on n'est plus l'esclave de Satan, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non, Jésus a délivré de son pouvoir tous ceux qui croient en Lui. Mais, mon enfant, il faut veiller et prier, car s'il ne peut arracher à Jésus ses brebis, il cherche à nous faire tomber dans ses pièges pour nous rendre malheureux et déshonorer le nom de Christ. (1 Pierre V, 8, 9 ; Matthieu XXVI, 41 ; 2 Corinthiens XI, 3.)

SOPHIE. — Maman, j'aime bien ces femmes qui refusèrent d'obéir à Pharaon dans sa méchancelé.

LA MÈRE. — As-tu remarqué pourquoi elles n'eurent pas peur de désobéir au roi ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est parce qu'elles craignaient Dieu.

LA MÈRE. — C'est là le secret pour être fort. Quand

on craint Dieu, on ne craint pas les hommes. Hélas ! souvent on voit des enfants, et même des grandes personnes, ne pas résister au mal, parce qu'ils ont peur qu'on ne se moque d'eux. Est-ce là craindre Dieu ?

SOPHIE. — Oh non ! c'est craindre les hommes. Mais comment faire pour ne pas se laisser intimider ? L'autre jour j'avais honte de faire ma prière avant le repas, quand nous avons dîné à l'hôtel.

LA MÈRE. — Ma chère Sophie, la première chose c'est de n'avoir pas de confiance en nous-mêmes, et ensuite de nous proposer toujours le Seigneur devant nous. (Psaume XVI, 8.) Alors nos cœurs sont fortifiés par sa présence et, en pensant à son amour, nous désirons le confesser et le glorifier. Mais as-tu remarqué comment l'Éternel récompense ces femmes fidèles ?

SOPHIE. — Oui, maman ; il leur fit du bien et leur édifia des maisons. Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA MÈRE. — Je pense que cela signifie que Dieu les fit prospérer. Et de plus leur nom est conservé dans le livre de Dieu, comme celui de personnes que l'Éternel a honorées, ainsi que lui-même le dit : « J'honorerai ceux qui m'honorent. » (1 Samuel II, 30.) Le nom de Pharaon est oublié, celui de ces femmes demeure. N'est-ce pas un grand honneur que l'approbation de Dieu ?

SOPHIE. — Oui, maman ; mais comment est-ce qu'une enfant comme moi peut avoir l'approbation de Dieu ?

LA MÈRE. — Le Seigneur Jésus a dit : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera » (Jean XII, 26), et le plus jeune enfant peut servir Jésus en faisant tout en son nom. (Colossiens III, 17.)

SOPHIE. — Chère maman, je désire beaucoup servir Jésus.

LA MÈRE. — C'est Lui qui met ce désir dans le cœur, et il donne aussi la force pour l'accomplir. (Philippiens II, 13.) Maintenant tu vois que Pharaon va plus loin dans sa méchanceté. Cela arrive toujours ainsi, quand on suit sa propre volonté. Et il entraîne son peuple à être cruel comme lui.

SOPHIE. — Quelle chose affreuse, maman ! Chaque méchant Égyptien pouvait donc entrer chez un Israélite, y prendre le pauvre petit garçon des bras de sa mère et le jeter dans le fleuve.

LA MÈRE. — Oui, Satan endurecit le cœur, le rend sans miséricorde, sans pitié pour les douleurs et les larmes. Quelle différence avec le cœur de Dieu, qui est rempli de compassion et qui exhorte ses élus à revêtir des entrailles de miséricorde et de bonté ! (Colossiens III, 12.) Si nous imitons Dieu, nous serons pleins d'amour. (Éphésiens V, 1, 2.)

L'homme ressuscité sur la terre.

Jésus ressuscité ne monta pas tout de suite au ciel auprès de Dieu son Père. Il resta quarante jours sur la terre. Mais il ne se montra point à ceux qui l'avaient crucifié ; ses disciples seuls le virent. Toutefois il ne vécut plus avec eux, comme il le faisait avant sa mort. Il venait les voir de temps en temps pour les bien assurer qu'il était vivant, Lui, le même Jésus qu'ils avaient connu, et c'était aussi pour continuer à les instruire et leur communiquer des dons précieux pour leurs âmes. Je veux, mes enfants, vous raconter quelques-unes de ces entrevues de Jésus avec ceux qu'il aimait.



LAC DE TIBÉRIADE

Nous savons qu'après s'être montré à Marie Magdeleine et aux femmes, il apparut aussi à Pierre, mais nous ne savons pas ce qu'il lui dit. Mais dans l'après-midi du jour de la résurrection, deux des disciples s'en allaient à un village nommé Emmaüs. Ils n'avaient pas entendu le message de Marie, ni le récit des femmes qui avaient vu Jésus ; ils savaient seulement qu'on avait trouvé le sépulcre vide, et ils n'avaient pas encore cru que Jésus était ressuscité. Ils cheminaient donc tout tristes, en s'entretenant ensemble de ce qui était arrivé. Tandis qu'ils causaient ainsi, un étranger vint se joindre à eux. C'était Jésus, mais ils ne le reconnurent pas. « Pourquoi êtes-vous tristes ? » leur demanda le Seigneur.

Et ils lui racontèrent que c'était parce que Jésus de Nazareth avait été crucifié, et qu'ils avaient espéré que Lui serait le Libérateur d'Israël. Ils dirent bien

aussi qu'on avait trouvé son sépulcre vide, mais que personne n'avait vu Jésus.

Alors Jésus leur reprocha d'être si lents à croire ce que les prophètes avaient dit. Et il se mit à leur expliquer ce que toutes les Écritures disaient de Lui. Les disciples écoutaient de tout leur cœur, et à mesure que Jésus parlait, ils sentaient leur âme s'é-mouvoir et comme brûler d'amour. C'est si doux d'entendre parler de quelqu'un que l'on aime. Arrivés à Emmaüs, ils pressèrent Jésus de rester avec eux. Ils auraient toujours voulu l'entendre. Jésus consentit à entrer. Et comme ils s'étaient mis à table pour prendre leur repas, Jésus prit le pain, le bénit et le rompit, comme il avait fait quand il nourrit les cinq mille hommes. Alors leurs yeux s'ouvrirent, ils le reconnurent, et ils comprirent pourquoi leur cœur avait été si ému en l'entendant. Mais Jésus, à ce moment, disparut.

Que faire ? Pouvaient-ils garder pour eux seuls cette heureuse nouvelle ? Non ; sans penser au long chemin qu'ils avaient déjà fait, sans dire : Nous sommes bien fatigués, attendons à demain, — vite ils se lèvent et retournent à Jérusalem pour annoncer aux apôtres ce qui leur était arrivé. Mes enfants, le cœur ne calcule pas.

Les apôtres étaient rassemblés. Jésus était déjà apparu à Pierre, et voilà que les deux disciples arrivent, et disent aussi que Jésus est ressuscité. Vous pouvez penser comme cela devait occuper ceux qui n'avaient pas vu le Seigneur. Ils n'étaient cependant pas encore bien sûrs de ce que leur disaient Pierre, les femmes et les deux disciples. Tandis qu'ils étaient ainsi à s'entretenir de ces choses, les portes étant bien fermées, parce qu'ils avaient peur des Juifs, Jésus se trouva au milieu d'eux. « Paix vous soit ! » leur dit-il. Mais ils furent remplis de crainte et ne

crurent pas encore, s'imaginant, dans leur folie, voir un fantôme, comme si Dieu aurait voulu les tromper. Alors Jésus leur dit : « Venez, touchez-moi. Voyez mes mains et mon côté. » Et pour les assurer encore plus fortement que c'était lui-même, il mangea devant eux. Alors ils crurent enfin et furent remplis de joie. Mes enfants, croire Dieu est la source de la joie.

Jésus leur dit alors une seconde fois : « Paix vous soit ! » Maintenant ils avaient cette paix dans leur cœur, ils ne pouvaient plus être troublés, puisque Jésus, leur cher Maître, était vivant. Croyez-vous que Jésus est vivant après être mort pour vos péchés ? Alors, chers jeunes amis, vous ne devez plus avoir de crainte.

Dans cette première entrevue avec les apôtres, Jésus leur donna plusieurs choses, non pas de celles que le monde donne, mais de bien plus précieuses. D'abord il souffla en eux l'Esprit Saint, pour leur communiquer sa propre vie. Puis il leur ouvrit l'intelligence pour qu'ils comprissent les Écritures, et enfin il les envoya dans le monde, comme lui-même y avait été envoyé par son Père, pour prêcher l'évangile à tous, Juifs et païens. Mais il leur dit d'attendre à Jérusalem que le Saint-Esprit descendit du ciel sur eux. Mes enfants, si vous croyez au Seigneur Jésus, vous êtes sauvés, mais de plus vous avez, tout comme les apôtres, la vie de Christ en vous, car c'est la seule qui plaise à Dieu et dont on puisse vivre au ciel.

Tous les apôtres n'étaient pas là ce soir du jour de la résurrection de Jésus. Thomas se trouvait absent. Quand il revint, les autres tout joyeux, lui dirent : « Thomas, nous avons vu le Seigneur. » Ah ! dit Thomas, « à moins que je ne voie la marque des clous en ses mains, et que je mette mon doigt dans les marques des clous, et que je ne mette ma main

« dans son côté, je ne croirai pas. » Quelle incrédulité ! Les apôtres auraient pu être bien fâchés, mais n'avaient-ils pas fait comme lui ? Mais le Seigneur est plein de grâce et de patience, il ne se lasse pas. Huit jours après (c'était le premier jour de la semaine), comme tous étaient encore rassemblés et Thomas avec eux, Jésus vint encore et leur dit : « Paix vous soit ! » Il n'était pas là quand Thomas avait parlé, mais il savait tout, et il dit à Thomas de voir ses mains et de toucher son côté. Alors Thomas crut. Mais le Seigneur déclara bienheureux ceux qui croiraient sans avoir vu. Vous ne pouvez pas voir Jésus qui est dans le ciel, mais vous pouvez être bienheureux en croyant ce que la parole de Dieu vous dit de Lui et de son grand amour ; et si vous croyez maintenant, vous le verrez un jour là où il est.

Jésus avait fait dire par les femmes auxquelles il était d'abord apparu, que les disciples devaient aller en Galilée, et qu'il les verrait là. Pourquoi ? Parce que c'était en Galilée qu'il les avait d'abord connus et appelés à Lui. Les disciples y allèrent donc, et en attendant de voir Jésus, ils reprirent leurs occupations. Vous vous rappelez que plusieurs étaient des pêcheurs. Un soir, ils se trouvèrent sept réunis sur le bord du lac. Parmi eux, étaient Pierre et Jean. Pierre leur dit : « Je m'en vais pêcher, » et tous allèrent avec lui, mais de toute la nuit, ils ne purent rien prendre. Le matin venu, étant dans leur nacelle, à quelque distance de la rive, ils virent sur le rivage quelqu'un qui leur demanda : « Enfants, avez-vous quelque chose à manger ? » « Non, » dirent-ils. C'était Jésus qui leur parlait, mais ils ne le savaient pas. « Jetez le filet du côté droit de la nacelle, » dit-il. Ils le firent et prirent une quantité de gros poissons. Alors Jean reconnut le Seigneur et le dit à Pierre, qui se jeta vite dans l'eau pour être plus

promptement auprès de son cher Maître. Quand tous furent arrivés à terre, ils trouvèrent un repas préparé par le Seigneur, qui les invita à venir manger et les servit lui-même. Quelle grâce, n'est-ce pas, mes enfants. Et Jésus a dit qu'il servirait aussi les siens quand ils seraient avec Lui dans le ciel. N'aimerez-vous pas vous y trouver ?

Après le repas, le Seigneur demanda à Pierre trois fois de suite : Pierre, m'aimes-tu ? Et même la première fois, il lui dit : M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? Oh ! comme Pierre devait se rappeler cette triste nuit où, trois fois aussi, il avait dit qu'il ne connaissait pas Jésus après s'être vanté d'être prêt à mourir pour Lui. Pierre aimait Jésus ; il ne pouvait pas dire le contraire ; mais, quand il avait renié Jésus, il avait agi comme s'il ne l'avait pas aimé, et ce souvenir l'attristait beaucoup. Ah ! mes enfants, nous sommes d'autant plus affligés d'avoir péché, que nous connaissons mieux l'amour de Jésus. Pierre n'osait plus avoir confiance en lui-même, il n'osait plus se comparer aux autres, mais il pouvait se confier en Jésus, et c'est pourquoi il lui répondit simplement : « Seigneur, tu sais que je t'aime. » Le Seigneur Jésus connaissait en effet l'affection de Pierre, et pour lui montrer que son affreux péché était pardonné et combien Lui, Jésus, l'aimait, il lui confia le soin de paître ses brebis et ses agneaux. Êtes-vous des agneaux de Jésus ? Pierre ne peut plus vous paître, c'est-à-dire vous nourrir en vous parlant de bouche, car il est mort depuis longtemps, mais il a écrit deux lettres, et dans l'une il dit : « J'aurai soin qu'après mon départ, vous puissiez en tout temps vous rappeler ces choses. » Quelles choses ? Celles qui se rapportent à Christ, le Seigneur, et dont Pierre parle avec amour dans ces lettres que vous pouvez lire et comprendre, mes enfants, et ainsi votre âme sera nourrie.

Jésus annonça aussi à Pierre un grand honneur. C'est que, comme autrefois il avait voulu mourir pour Lui, mais qu'au lieu de cela il l'avait renié, maintenant il mourrait en effet pour Jésus quand il serait devenu vieux. Cela ne devait-il pas effrayer Pierre ? Non, il aimait vraiment le Seigneur, et celui qui aime Jésus est heureux de donner sa vie pour Lui.

Pierre aurait bien voulu savoir ce qui arriverait à Jean, son ami, et il le demanda au Seigneur. Mais Jésus ne lui répondit pas autre chose que ceci : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe. » Chacun des apôtres avait son service particulier. Jean resta sur la terre beaucoup plus longtemps que les autres, et le Seigneur lui fit écrire un livre appelé l'Apocalypse ou Révélation, qui nous parle des derniers temps, de la venue glorieuse de Christ, et de ce qui arrivera jusqu'à la fin du monde.

L'apôtre Paul nous rapporte dans une de ses lettres que cinq cents disciples étant une fois réunis, Jésus se montra à eux, mais nous ne savons pas où ce fut, ni ce qu'il leur dit. Mais il y avait eu assez de témoins pour que tous fussent assurés qu'un homme ressuscité d'entre les morts, Jésus qui avait été sur la croix, avait vécu sur la terre de cette vie de résurrection qui est au delà du péché, du jugement, de la mort et de la puissance de Satan. Chers enfants, si vous appartenez au Seigneur Jésus, vous avez déjà sur la terre, cette même vie, car il est dit du chrétien qu'il a été ressuscité avec le Christ, et bientôt vos corps aussi seront rendus semblables à celui du Seigneur Jésus, afin que vous puissiez habiter dans le ciel.

Une autre fois, si Dieu le permet, je vous parlerai de la dernière entrevue de Jésus avec les siens, et nous verrons où il est allé et où il se trouve maintenant.

La joie du ciel

Oh ! quelle joie éclatait dans le ciel,
Lorsqu'à la voix du Fort, de l'Éternel,
Surgissait la lumière !
Quand de son bras il étendait les cieux,
Quand déployant son pouvoir glorieux,
Sa main formait la terre.

Oh ! quelle joie éclatait dans le ciel,
Lorsqu'ici-bas Jésus Emmanuel
Naissait dans la faiblesse !
Les anges saints disaient : « Gloire au Seigneur !
Paix sur la terre ! » et le céleste chœur
Tressaillait d'allégresse.

Oh ! quelle joie éclatait dans le ciel,
Quand triomphant, au parvis éternel,
Christ s'assit avec gloire !
De l'adversaire ayant brisé l'effort
Et remporté sur l'enfer et la mort
Une entière victoire.

Oh ! quelle joie éclate dans le ciel,
Lorsqu'un pécheur se rend au doux appel
Du Sauveur qui l'invite !
Tous ses péchés sont ôtés pour jamais,
Jésus lui donne et la vie et la paix,
Et dans son sein l'abrite.

Oh ! quelle joie et quels transports au ciel !
Lorsque les saints pour le jour éternel
Viendront y prendre place !
Près de Jésus, à jamais bienheureux,
Ils chanteront son amour merveilleux,
Son ineffable grâce.



Entretiens sur l'Exode

LE PETIT ENFANT SAUVÉ DES EAUX

(*Exode II*)

SOPHIE. — J'ai beaucoup pensé aux pauvres Israélites esclaves en Égypte, chère maman ; ils devaient être bien malheureux, obligés de travailler si durement, et avec un cœur brisé par la mort de leurs

chers petits enfants. Mais Dieu ne pouvait pas les oublier, n'est-ce pas ? Je me rappelle qu'il avait promis à Abraham, qu'il délivrerait ses descendants, et Joseph même était mort en leur recommandant d'emporter ses os avec eux quand ils sortiraient de ce pays *.

LA MÈRE. — Dieu pensait en effet à son peuple, Sophie. Il voulait qu'Israël sentit sa profonde misère et son impuissance, afin qu'il appréciât aussi d'autant plus la délivrance, et qu'il connût la puissance de Dieu. Pharaon, l'instrument de Satan, avait à sa disposition la puissance de la mort (Hébreux II, 14), mais Dieu est plus puissant que Satan et la mort. L'histoire de Moïse le montre bien, et elle nous fait voir aussi que Dieu est le maître des cœurs et les incline selon sa volonté. Maintenant lis le chapitre II de l'Exode.

SOPHIE (après avoir lu). — Quelle jolie histoire, maman ! Il me semble que je vois ce beau petit enfant.

LA MÈRE. — La parole de Dieu dit qu'il était divinement beau. Dieu avait mis comme un cachet sur lui et ses parents s'en aperçurent. Ils croyaient Dieu ; ils savaient qu'il accomplirait ses promesses, et ils pensaient que puisque Dieu voulait délivrer son peuple, eux ne devaient pas laisser périr leur cher enfant. Aussi, sans craindre l'ordonnance du roi, ils le cachèrent. (Actes VII, 20 ; Hébreux XI, 23.)

SOPHIE. — Pourquoi les autres Israélites ne firent-ils pas comme eux ?

LA MÈRE. — C'est qu'ils n'avaient pas la foi. Sans doute, ils souffraient cruellement en voyant leurs enfants jetés dans le Nil, mais ils ne se confiaient pas en Dieu. La foi s'élève au-dessus de tout pour saisir la puissance de Dieu. Les parents de Moïse

* Voyez Sophie et sa mère, » chap. XIII et XXXIV.

croyaient Dieu ; ils avaient la certitude que Dieu saurait garder leur enfant en dépit de toute la puissance de Pharaon. Dieu répond toujours à la foi.

SOPHIE. — Mais ils ne purent cependant le garder chez eux.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Ils durent faire un pas de plus dans ce chemin de la foi. Ce fut d'abandonner entièrement leur cher enfant à la garde et aux soins de Dieu. Mais alors même, ils ne perdirent pas confiance. Peux-tu me dire en quoi nous le voyons ?

SOPHIE. — Je pense, maman, que c'est en ce que la mère mit soigneusement le petit enfant dans un coffret de joncs bien enduit de poix, et le posa dans les roseaux sur le bord du fleuve.

LA MÈRE. — Oui, c'est bien cela. Elle ne voulait pas laisser l'enfant tomber entre les mains d'un cruel Égyptien, elle ne pouvait l'abandonner sans défense, elle le protège, autant qu'elle le peut, contre les eaux, en enduisant de poix le coffret, contre les bêtes avec le couvercle du coffret, et contre les regards des hommes en le mettant dans les roseaux. Et quand elle a fait tout cela avec son cœur maternel, elle l'abandonne aux soins de Dieu, le seul qui maintenant pouvait délivrer l'enfant.

SOPHIE. — Mais, maman, pourquoi ne continuait-elle pas à le garder caché, comme elle l'avait fait pendant trois mois ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit, mais seulement qu'elle ne pouvait le tenir caché plus longtemps, comme tu l'as lu. Dieu avait ses desseins. Il voulait que la foi des parents fût mise à une complète épreuve, et qu'ils lui remissent entièrement leur cher enfant pour faire éclater sa tendresse et ses soins à son égard. Dieu avait ses yeux arrêtés sur le pau-

vre petit dans son fragile berceau. Qui était mieux gardé, le puissant Pharaon dans son palais entouré de ses soldats, ou le petit Moïse, faible et sans défense ?

SOPHIE. — Oh sûrement, c'était Moïse. Dieu lui-même le protégeait.

LA MÈRE. — Oui Sophie, et nous devons nous rappeler que c'est ainsi que l'amour et la puissance de Dieu environnent chacun des siens. Nous sommes gardés par sa puissance, par la foi, pour le salut. (1 Pierre I, 5.) Pauvre petit, il ne le savait pas, il pleurait, quoiqu'il ignorât aussi tous les dangers qui l'entouraient. Mais ses parents connaissaient la puissance de l'Éternel ; leur foi avait pénétré jusqu'à son trône, et Dieu répondait à leur foi en gardant leur enfant. Oh ! que l'on est heureux de savoir qu'un Dieu Tout-Puissant veille sur nous. Il s'occupe même des petits enfants, et les suit avec amour. (Matthieu XVIII, 10, 14.) On peut bien dire comme David, quand on sait cela : « L'Éternel est ma lumière et ma délivrance, de qui aurai-je peur?... Quand toute une armée camperait contre moi, mon cœur ne craindrait point. » (Psaume XXVII, 1-3.) Mais nous voyons dans notre récit une autre preuve de la confiance que la mère de Moïse avait en Dieu. Sais-tu laquelle ?

SOPHIE. — Non, maman, je ne le vois pas.

LA MÈRE. — N'as-tu pas remarqué que la mère ne laissa pas l'enfant absolument seul ?

SOPHIE. — Oh oui, sa sœur se tenait là. Était-ce pour le garder ?

LA MÈRE. — Non, car elle se tenait loin ; mais il nous est dit que c'était pour voir ce qu'il en arriverait. La mère de Moïse avait la confiance que Dieu agirait, bien qu'elle ne sût pas comment.

SOPHIE. — Sait-on le nom de la sœur de Moïse ?

LA MÈRE. — Sans doute ; elle s'appelait Marie ; son père se nommait Hamram, et sa mère Jokébed. (Exode VI, 20.)

SOPHIE. — Et était-ce la même qui chantait à la tête des femmes après le passage de la mer Rouge ? (Exode XV, 20, 21.)

LA MÈRE. — Oui, il n'est fait mention d'aucune autre sœur de Moïse et d'Aaron. (Nombres XXVI, 59.) Elle accompagna ses frères dans la longue traversée du désert et mourut peu de temps avant eux. (Nombres XX, 1, 26.) Mais, à la naissance de Moïse, elle était encore une toute jeune fille, peut-être de douze ans, et pouvait très bien être cachée dans les hauts roseaux des bords du Nil et surveiller le coffret, sans être vue et attirer l'attention.

SOPHIE. — Oh ! mais combien son cœur devait battre quand elle voyait quelqu'un passer par là ! Si c'était quelque méchant Égyptien, comme elle devait avoir peur !

LA MÈRE. — Oui, mais Dieu écartait les méchants Égyptiens, et Marie partageait, je pense, la foi de ses parents. Une jeune fille peut avoir la foi en Dieu tout comme une personne âgée. J'espère que ma chère fille le sait pour elle-même ?

SOPHIE. — Oui, maman, je suis heureuse de savoir que Dieu m'aime ; mais il me semble que je tremblerais fort, si je voyais mon cher petit frère dans un si grand danger.

LA MÈRE. — Eh bien, il faut prendre exemple sur les parents et la sœur de Moïse, imitant leur foi et remettant entre les mains de Dieu ceux que nous aimons. De quelle manière admirable et inattendue Dieu ne leur répond-il pas ! Il est toujours le même.

SOPHIE. — C'est vrai, maman. Marie devait pourtant craindre en voyant la fille du méchant et cruel Pharaon venir droit à l'endroit où était le coffret.

LA MÈRE. — C'était Dieu qui avait choisi le meilleur instrument pour sauver Moïse. Qui pouvait le mieux le protéger ? Personne. Aussi Dieu dirige-t-il les pas de la princesse vers cet endroit, Dieu lui fait découvrir le coffret au milieu des roseaux, et Dieu remplit son cœur de compassion envers l'enfant qui pleure. Qui aurait pu s'attendre à pareille chose ? La fille de Pharaon s'intéressant à un enfant d'entre les misérables Hébreux ! Mais Dieu est riche en moyens et rien ne lui est impossible. (Ésaïe XXVIII, 29 ; Luc I, 37.)

SOPHIE. — Chère maman, j'admire aussi le courage de Marie. Elle ose venir devant la princesse et lui parle si à propos.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Mais c'est là aussi un effet de la confiance et de la foi en Dieu. « Dieu, » dit l'apôtre Paul, « ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour et de conseil, » ou de sagesse. (2 Timothée I, 7.) De sorte que, quand il s'agit de la gloire du Seigneur et du bien des siens, nous ne devons avoir ni honte, ni crainte. Marie montre précisément dans cette occasion l'esprit de puissance qui lui ôtait la timidité. Bien des enfants sont souvent timides quand il s'agit du bien.

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman. Je n'ose quelquefois rien dire à mes compagnes, quand je leur vois faire ou quand j'entends quelque chose qui n'est pas bien.

LA MÈRE. — Marie montre aussi l'amour qu'elle avait dans son cœur pour son petit frère. Et si nous avons de l'amour pour les autres, nous ne craindrons pas de dire ou faire ce qui est pour leur bien. Et enfin, nous voyons qu'elle eut de la sagesse en pensant à sa mère, pour être la nourrice de l'enfant,

sa mère qui serait si heureuse d'avoir de nouveau son cher petit sur son sein.

SOPHIE. — Oh ! maman, que cela est beau ! que je te remercie de me le montrer ! Je n'y aurais jamais pensé. Combien j'aimerais avoir cette sagesse !

LA MÈRE. — Eh bien, Sophie, qui donne la sagesse ?

SOPHIE. — C'est Dieu, chère maman.

LA MÈRE. — Oui, il la donne libéralement sans rien reprocher à quiconque la demande (Jacques I), et celui qui croit en Jésus a reçu de Dieu l'Esprit qui donne la puissance pour agir avec amour. Maintenant remarque encore comme Dieu honore ceux qui le servent et marchent dans la foi. Te rappelles-tu ce que Marie fut plus tard, elle qui, enfant, avait reçu de Dieu une telle sagesse ? Lis dans Exode XV, 20.

SOPHIE. — Elle est appelée prophétesse. Est-ce parce qu'elle annonçait les choses à venir ?

LA MÈRE. — Non pas exclusivement, mais elle était comme la bouche de Dieu ; celle par qui Dieu parlait.

SOPHIE. — Je me représente, chère maman, quelle joie Marie dut éprouver quand elle courut annoncer à sa mère ce qui était arrivé.

LA MÈRE. — Et quelle joie dans le cœur de la mère ! Mais je pense qu'il y avait plus encore. C'était le bonheur de voir comment Dieu avait répondu à leur foi. Oh ! comme ils devaient admirer sa puissance, comme ils devaient avoir une confiance plus grande encore en Lui. Jokébed, qui avait eu foi en Dieu, recouvrait, par une sorte de résurrection, son fils voué à la mort. Ne te rappelles-tu pas un exemple semblable ?

SOPHIE. — Oui, maman, c'est Isaac. (Genèse XXII, Hébreux XI, 19.)

LA MÈRE. — La mère emmena donc chez elle son cher enfant, protégé par la puissance même dont il n'avait eu à attendre que la mort, mais cela parce que Dieu se sert même des hommes qui ne le connaissent pas pour accomplir ses desseins. Le nom de Moïse que la princesse donna à l'enfant, racontera à jamais sa merveilleuse délivrance. N'en est-il pas de même d'un autre nom ?

SOPHIE. — Oui, chère maman, c'est le nom de Jésus qui veut dire Sauveur. (Matthieu I.)

LA MÈRE. — Mais n'y a-t-il pas une différence ?

SOPHIE. — Oui, maman ; Moïse avait été sauvé, mais Jésus sauve.

LA MÈRE. — Tu as bien dit, mon enfant. Moïse fut sauvé lui-même de la mort, pour devenir le libérateur du peuple d'Israël ; Jésus, Lui, a passé par la mort pour nous sauver de nos péchés. Maintenant, avant de finir notre entretien, peux-tu me dire ce que Dieu nous a enseigné dans cette histoire ?

SOPHIE. — La foi des parents de Moïse, qui pouvaient remettre à Dieu leur cher enfant et avoir la certitude qu'il le délivrerait ; comment Dieu y répondit, et ses tendres soins pour le petit enfant ; et puis, maman, ce que Dieu avait donné de sagesse et d'amour à la jeune Marie. Oh ! que j'aimerais être comme elle !

Moïse.

Près du Nil au calme rivage
 Voyez ce fragile berceau :
 Un doux enfant au frais visage
 Y dort au murmure de l'eau.

Sans doute auprès veille sa mère,
Le couvrant d'un œil plein d'amour,
Et non loin travaille son père
Portant pour eux le faix du jour.

Non ; il est seul, l'enfant paisible ;
Il doit mourir : un roi cruel
Condamne au sort le plus terrible
Tout enfant mâle d'Israël.

Seul, impuissant et sans défense,
Il périra dans la douleur.
Ah ! de sa mère il sent l'absence :
Entendez-vous son faible pleur !

Il périra ! Non, sur lui veille
Le cœur, le bras de l'Éternel,
Et l'enfant qui, pleurant, s'éveille,
Rencontre un regard maternel.

Quel est ce cœur dont la tendresse
Se trouble et s'émue à ses cris ?
Dans les palais, dans la richesse,
Il bat sous de riches lambris.

Du Pharaon, oui, c'est la fille
Que Dieu dirige vers l'enfant.
Pour le sauver, sa force brille,
Des cœurs même il est triomphant.

Par cet enfant, l'Égypte altière
De Dieu connaîtra la grandeur,
Et verra réduits en poussière
Et ses héros et sa splendeur.

Israël dira la victoire
De l'Éternel son Rédempteur,
Et suivra, conduit par la gloire,
Moïse son libérateur.

Le petit muet

Le petit garçon dont je veux vous raconter l'histoire se nommait Jean. Moins heureux que la plupart d'entre vous, le petit Jean était sourd et muet. Mais une bonne dame chrétienne s'occupait de lui et s'efforçait de l'instruire. Ce n'était pas une chose facile, vous comprenez, puisqu'il ne pouvait ni entendre ce qu'on lui disait ni dire ce qu'il pensait, et on ne pouvait pas aisément savoir jusqu'à quel point il avait compris.

Une maladie contagieuse avait éclaté dans l'endroit où Jean demeurait, et la bonne dame pensait que ce serait terrible si le petit Jean venait à être saisi de la maladie et à mourir avant d'avoir rien appris de Dieu et de sa grâce. Elle demanda au Seigneur de la rendre capable d'enseigner ces choses au pauvre garçon, bien que ce fût très difficile. En conséquence, quand Jean vint le lendemain prendre sa leçon, elle mit de côté tous les livres et objets de leçon et regarda très sérieusement son petit élève muet et sourd, qui comprit aussitôt qu'il y avait ce jour-là quelque chose de nouveau et de très important à apprendre. Il fixa donc à son tour ses regards sur son amie, comme pour lui dire : « Je suis prêt à faire bien attention. »

Alors la dame prit une feuille de papier et y dessina un grand feu. Elle voulait ainsi parler au petit Jean de ce feu dont il est question au chapitre IX de l'évangile de Marc, « le feu qui ne s'éteint point. »

Jean regarda ce grand feu, puis il tourna les yeux vers la dame comme pour demander : « Pourquoi est-il allumé ? » Oh ! quelle fut sa surprise lorsqu'il vit

la dame dessiner des hommes, des femmes et des enfants ! Le petit garçon la regarda avec anxiété, mais elle avait encore quelque chose de plus triste à lui dire. Elle secoua la tête, puis dessina une personne qui la représentait, et enfin une autre que Jean reconnut pour être lui-même.

Le pauvre enfant comprit que c'était une sérieuse et terrible vérité que la dame lui faisait connaître, et il commença à être effrayé et affligé et enfin fondit en larmes. Alors il prit la main de son amie, qu'il arrosa de pleurs, puis il fit connaître que le feu ne devait pas être pour elle. Ensuite il se fâcha et se mit à montrer le poing aux flammes, mais la dame l'arrêta. Ce n'était pas quelqu'un contre qui Jean pût combattre qui avait préparé ce châtiment du péché, c'était Dieu, et elle avait des signes par lesquels elle le dit à Jean. Il la comprit tout de suite ; il avait déjà appris à connaître la puissance et la bonté de Dieu qui avait créé toutes choses, mais Dieu « irrité contre les méchants » était une pensée nouvelle pour lui. Il pleura amèrement et, par ses regards suppliants, il demandait à son amie comment il pourrait être sauvé.

Elle ne pouvait pas le sauver ; elle ne pouvait que lui montrer le dessin où elle se trouvait avec toute la foule qui devait être envoyée dans les flammes. Jean devait apprendre que chacun a mérité pour ses péchés le jugement de Dieu.

Que pouvait faire le pauvre petit Jean ? Rien que pleurer. Que peuvent faire les pauvres enfants pécheurs, sans Jésus le Sauveur ? Rien que pleurer pour toujours.

Mais Jean ne devait pas pleurer toujours. Après quelque temps, la dame lui fit comprendre qu'elle avait quelque chose d'autre à lui dire. L'enfant essuya ses larmes et regarda de nouveau le dessin.

De l'autre côté du papier, la dame traça la figure d'un homme seul, s'avançant de lui-même vers le feu, et par des signes elle fit savoir à Jean qu'à cause de ce que cet homme avait souffert, les hommes, les femmes et les enfants pouvaient être sauvés de ce terrible feu.

Jean parut d'abord consolé et regarda le dessin et par signes exprima sa joie, mais bientôt le trouble reparut sur sa figure. Il ne pouvait pas parler, mais il pensait beaucoup. Que pensez-vous qui le troublât ?

C'était ceci : Est-ce que l'excellence d'un seul pouvait sauver toute cette multitude ? Il fit signe à son amie. Le Sauveur était seul, les autres étaient si nombreux. Comment la dame pouvait-elle faire comprendre à l'enfant sourd-muet que Jésus était le seul à part de tous les hommes, le seul qui n'eût pas péché, en qui le péché n'était pas ? Nul dessin, nulle chose terrestre ne pouvait montrer ce que Jésus est en réalité, un homme, mais en même temps un être divin. Il était le saint enfant, le Fils de Dieu. Mais la dame eut la confiance que Dieu, par son Esprit, instruirait le pauvre enfant. Et vous savez, mes enfants, que bien que n'étant pas sourds-muets, chacun de nous doit aussi apprendre de cet unique docteur, le Saint-Esprit.

La dame cependant essaya de faire comprendre au petit Jean qu'en comparaison de Celui qui était seul comme Sauveur, tous les habitants du monde ne sont rien. Elle prit sur la fenêtre à un pot de fleurs un peu de terre, quelques petits brins de branches et des feuilles mortes, et les plaça sur les gens qui étaient entraînés dans le grand feu, puis ôtant de son doigt un anneau d'or, elle le posa sur l'homme qui était seul. Alors l'enfant comprit.

La bonne dame enseigna encore plusieurs autres choses à Jean ce jour-là. Elle lui parla (dans le lan-

gage qu'il pouvait comprendre) du jugement devant le grand trône blanc devant lequel se trouveront les morts, les grands et les petits ; elle lui parla des livres qui furent ouverts et où étaient écrites l'histoire de leurs actions et de leurs pensées même, puis elle lui parla du précieux sang de Christ, qui seul peut effacer les péchés et rendre le pécheur pur et propre pour la présence de Dieu.

Quand le petit Jean fut au lit, le soir de ce jour-là, il n'est pas étonnant qu'il rêvât de toutes les choses surprenantes qu'il avait entendues. Comme il ne pouvait pas parler, il pensait sans doute plus que beaucoup d'autres enfants, et il serait souvent bon pour les enfants de parler moins et de penser davantage. Jean rêva donc que le jour du grand trône blanc était arrivé, et que les pécheurs, l'un après l'autre, étaient appelés devant Dieu. Il entendait lire leur histoire dans les livres qui avaient été ouverts, et il n'y avait rien dans ce qu'ils avaient fait qui pût les sauver de l'éternel châtement. Enfin, dans son rêve, Jean entendait aussi son nom. Oh ! quelle terreur le saisit ! Il savait un peu quelle serait son histoire, et il n'y avait là rien qui pût le rassurer. Le livre fut ouvert à la page qui le concernait, mais il ne s'y trouvait rien à lire. On n'y voyait que le précieux sang qui avait tout effacé, et Jean voyait aussi à son côté Jésus le Sauveur, qui montrait son nom écrit dans le livre de vie, et qui le prenait par la main pour l'emmener loin de la scène du jugement.

Et le petit Jean s'éveilla.

Le jour suivant, il raconta à la bonne dame son rêve, et elle rendit grâce à Dieu qui avait ainsi enseigné le pauvre petit sourd-muet.

Jean ne prit pas la maladie ; il vécut encore quelque temps et montra dans sa conduite qu'il n'avait pas seulement la connaissance de Jésus dans sa tête,

mais qu'il avait reçu le Sauveur par la foi dans son cœur.

Il put encore apprendre bien d'autres précieuses vérités, par exemple que ceux qui reçoivent Jésus deviennent des enfants de Dieu, et que Jésus a été leur préparer une place dans la maison de son Père, qu'il reviendra pour les chercher afin qu'ils soient là où il est lui-même. Oui, chers enfants, avant que le jour du grand trône blanc vienne, ceux qui croient en Jésus, qui sont sauvés, seront avec Jésus et semblables à Lui. Jamais, comme le pauvre petit Jean dans son rêve, ils ne sentiront la terreur de ce jugement des morts, car le Seigneur Jésus a dit : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en *jugement*, mais il est passé de la mort à la vie. »

Dieu peut parler comme autrefois par des songes, mais il le fait plus rarement, parce que nous avons toute sa Parole. S'il envoya ce songe au petit Jean, pour l'instruire et le rassurer, c'est peut-être parce qu'il était sourd et muet et ne pouvait encore lire sa Parole, ni entendre ce qu'on lui en aurait pu dire. Vous ne devez pas vous attendre à quelque chose de semblable, mes enfants, pour venir à Jésus, afin que vos péchés soient effacés par son précieux sang et que vous soyez sauvés. Je vous ai raconté cette histoire pour vous montrer la tendre miséricorde de Dieu envers un pauvre enfant, auquel il semblait si difficile de faire connaître l'amour de Christ, le bon Berger. Voudrez-vous, vous qui n'êtes pas sourds-muets, rester en arrière du petit Jean ?

L'homme ressuscité montant au ciel.

Après que Jésus fut resté quarante jours avec ses bien-aimés disciples depuis sa résurrection, et qu'il leur eut encore donné bien des instructions et des enseignements, le moment vint où il dut les quitter pour retourner auprès de son Père. Vous vous rappelez qu'il leur avait dit d'aller en Galilée, où ils devaient le voir, et qu'il les avait rencontrés au bord du lac de Génézareth, où il avait surtout parlé avec Pierre. Mais il les vit aussi sur une montagne, où il leur avait ordonné de se rendre. Là il leur dit que toute autorité lui avait été donnée dans le ciel et sur la terre, qu'ils devaient proclamer cela parmi toutes les nations, en leur enseignant à garder tout ce qu'il avait commandé. Et comme les disciples auraient pu être effrayés d'aller ainsi au milieu d'un monde si méchant, il leur promit d'être avec eux jusqu'à la fin. Quelle précieuse consolation, ô mes enfants, de savoir que, bien que nos yeux ne puissent le voir, Jésus, à qui appartient toute puissance au ciel et sur la terre, est toujours avec les siens !

Mais la dernière entrevue de Jésus avec ses disciples n'eut pas lieu en Galilée ; ce fut à Jérusalem. Les disciples croyaient toujours que leur Maître allait établir son royaume à Jérusalem, et qu'ils régneraient avec Lui. Ils pensaient que, maintenant qu'il était ressuscité, nulle puissance humaine ne pourrait Lui résister, et ils lui demandèrent si ce serait bientôt. Pauvres disciples, ils ne comprenaient pas qu'il y a une gloire bien au-dessus de celle de tous les rois de la terre, la gloire du ciel, où devait entrer Jésus, l'Homme que le monde avait rejeté, méprisé et cloué à la croix. Et vous, mes enfants,

quelle gloire pensez-vous la plus excellente, et laquelle voudriez-vous posséder ?

Et puis, dans la pensée et dans le cœur de Dieu, il y avait, non seulement pour les Juifs, mais pour toutes les nations, des biens beaucoup plus précieux que ceux d'un royaume terrestre. Savez-vous lesquels, mes enfants ? Ce sont les biens célestes, la paix de Dieu, la vie éternelle, l'entrée dans la maison du Père, la jouissance des richesses de la grâce et de l'amour de Dieu durant l'éternité. Pour que ces biens-là pussent être donnés aux pauvres pécheurs, il fallait que Jésus quittât cette terre et allât auprès de Dieu, dans le ciel, d'où il les a répandus.

Mais les apôtres ne pouvaient pas comprendre cela. Pourquoi ? Parce que le Saint-Esprit n'était pas encore venu leur faire connaître les choses célestes. Est-il venu maintenant ? Oui, mes enfants ; c'est Lui qui révèle ces choses par la parole de Dieu, et qui vous presse de croire au Seigneur Jésus pour que vous soyez sauvés. Alors vous vous réjouirez d'une joie ineffable, car vous posséderez les trésors du ciel, la paix dans l'amour du Père, dont vous serez les heureux enfants. Voulez-vous ces trésors ?

Être un enfant de Dieu,
Avoir en ce bas lieu
Le ciel pour son partage !
Quel bonheur, quelle paix,
De jouir à jamais
Du divin héritage !

Le Seigneur Jésus dit donc à ses apôtres de rester à Jérusalem et d'y attendre tranquillement qu'il eût envoyé le Saint-Esprit, qu'il leur avait promis, et qu'alors ils seraient capables de prêcher à toutes les nations l'évangile, la bonne nouvelle de la rémission des péchés. Pourquoi les apôtres avaient-ils besoin pour cela du Saint-Esprit ? Parce que le Saint-

Esprit seul pouvait les instruire et les remplir de force et de courage au milieu d'un monde méchant. Et il en est de même maintenant, mes enfants. Nous avons la parole de Dieu pour nous instruire, mais c'est le Saint-Esprit qui nous la fait comprendre et qui donne la force pour la mettre en pratique. Or, rappelez-vous bien ceci, chers petits amis, le Saint-Esprit est là ; Jésus l'a envoyé du ciel, et il est en chacun de ceux — même les enfants -- qui croient au Seigneur Jésus.

Après cette dernière recommandation, Jésus emmena ses disciples hors de la ville, sur la montagne des Oliviers, près de la petite ville de Béthanie, où demeuraient ses amis Lazare, Marthe et Marie. Alors il éleva les mains vers le ciel et il les bénit. Tandis qu'il les bénissait, il fut séparé d'eux et monta vers le ciel. Ils le regardaient s'en aller, mais bientôt une nuée — signe de la gloire de Dieu — le reçut, et il disparut de devant leurs yeux. Ils restaient là, ne pouvant détacher leurs regards du ciel, où leur cher Maître était, lorsque deux anges se trouvèrent près d'eux et leur dirent : « Jésus, que vous avez vu monter au ciel, en reviendra de la même manière. » Alors les apôtres adorèrent Jésus et s'en retournèrent à Jérusalem.

N'avaient-ils pas le cœur bien triste, maintenant que Jésus était décidément parti ? Non, mes enfants ; ils étaient remplis de joie, et louaient et bénissaient Dieu. Cela vous étonne peut-être. Ah ! c'est qu'ils conservaient dans leur âme l'image de leur Maître bien-aimé les bénissant ; c'est qu'ils voyaient bien maintenant que Dieu le glorifiait en le faisant monter auprès de Lui ; c'est qu'ils étaient sûrs que dans le ciel il pensait encore à eux, qu'il ne cessait pas de les aimer et qu'il leur enverrait le Saint-Esprit promis ; c'est enfin qu'ils avaient l'espérance de le

revoir bientôt, puisque les anges et Lui-même avaient dit qu'il reviendrait. On a le cœur joyeux quand on peut voir Jésus dans le ciel, nous aimant et se préparant à venir nous prendre avec Lui. Connaissez-vous cette joie, mes enfants ?

Le ciel renferme encore ce précieux Sauveur. Une autre fois, s'il plaît à Dieu, nous verrons ce qu'il est et ce qu'il fait là pour nous. Il va revenir. Serez-vous heureux de le voir ?

Plein de puissance
 Au ciel monté,
 Ceint d'excellence,
 De majesté,
 Jésus de gloire
 Environné,
 Pour sa victoire
 Est couronné.

Il va descendre,
 De ces hauts cieux,
 Pour venir prendre
 Dans les saints lieux,
 Tous ceux qu'il aime,
 Qu'il a sauvés,
 Qu'en son sang même
 Il a lavés.

Joie infinie,
 Bonheur sans fin,
 Quand réunie,
 Sauveur divin !
 L'Église heureuse
 T'adorera,
 Et glorieuse
 T'exaltera.

Le secret pour n'être jamais seul.

J'ai une vieille amie qui connaît le Seigneur Jésus et qui sait qu'il l'aime ; cependant elle n'est pas toujours calme et heureuse.

L'autre jour, elle disait à son mari : « Quand tu vas à la ville, si personne ne vient me voir, il faut

absolument que je sorte et que j'aie à faire une petite visite. J'ai besoin de parler à quelqu'un. Je suis bientôt fatiguée d'être seule. »

« Ma chère, » répliqua le vieillard, « quand tu te sens fatiguée d'être seule et que tu as besoin de parler à quelqu'un, prends ta Bible, ouvre-la et lis ; quand tu liras, *Dieu te parlera*. Quand tu seras fatiguée de lire, ferme ton livre, pose-le et alors *parle à Dieu*. Si tu fais ce que je te dis, tu ne te sentiras jamais triste et solitaire. »

N'est-ce pas là un bon conseil, chers enfants qui dites : « Ah ! je m'ennuie d'être seul ? » Entendre Dieu nous parler dans son amour, pouvoir lui dire tout dans notre faiblesse, quelle grâce !



Questions pour le mois de février.

J'ai beaucoup à cœur, chers jeunes amis, de vous proposer encore cette année quelques questions. Vous savez que mon but et mon désir est de vous encourager à lire avec attention la précieuse parole de Dieu, qui seule peut vous rendre sages à salut. « Sondez les Écritures, » disait le Seigneur Jésus. Sonder, c'est creuser, chercher, se donner de la peine pour trouver quelque chose de précieux. Or, Dieu a mis un trésor dans sa Parole. Comment le trouverons-nous, si nous ne l'y cherchons ? Comment connaissons-nous les immenses richesses de sa grâce, les richesses insondables de Christ, si nous n'étudions pas la Parole qui nous les dévoile ? Mais rappelez-vous aussi, chers amis, que quand un mineur a trouvé un bloc d'or, il ne le laisse pas de

côté, il s'en enrichit ; quand un affamé a trouvé du pain, il le mange ; quand un homme, mourant de soif, a trouvé une source, il y boit ; de même la Parole vous présente les richesses de Christ pour qu'elles deviennent vôtres, la nourriture céleste pour que vous vous en nourrissiez, et l'eau pure de la vie pour que vous y buviez et que vous viviez éternellement.

1. Cherchez dans le chapitre II de l'épître à Tite, un passage où il est parlé de la grâce, et écrivez-le ; puis dites moi :

- a) De qui vient cette grâce ?
- b) Comment elle est apparue ?
- c) Ce qu'elle apporte ?
- d) A qui elle l'apporte ?

Les plus jeunes de vous, mes enfants, peuvent répondre à ces quatre questions. J'ajouterai :

Relativement à la question a), cherchez dans Éphésiens II, un passage qui montre que c'est la grâce qui sauve et non les œuvres.

Pour vous aider à répondre à la question b), cherchez dans les dix-huit premiers versets du premier chapitre de Jean, un passage qui sera la réponse même.

Quant à la question c), essayez de me dire ce que comprend le salut.

Et enfin, quant à la question d), permettez à votre vieil ami de vous demander si vous êtes compris dans la réponse, et si vous avez saisi la chose pour vous-mêmes ?





Histoire d'un texte

Quel titre étrange, penserez-vous, mes enfants. Quelle peut être l'histoire d'un texte? Et d'abord qu'est-ce que c'est qu'un texte? Eh bien, mes enfants, en général c'est un passage de la Bible, et je vais vous dire l'histoire d'un passage que vous connaissez bien, en rapport avec un pauvre enfant. Vous pourrez y voir les voies merveilleuses de Dieu et la puissance de sa Parole.

Par un soir d'hiver bien froid se trouvait dans une des rues de Dublin un pauvre garçon irlandais, sans abri, sans famille et sans amis.

Il avait suivi une mauvaise voie et était devenu le compagnon de voleurs qui l'entraînaient dans le chemin large qui conduit à la perdition. Cette nuit

même ils avaient projeté un vol avec effraction et lui avaient assigné un lieu de rendez-vous.

Comme il était là grelottant, tout à coup une main se posa sur son épaule. Il faisait très sombre, et l'enfant ne put distinguer autre chose que la haute stature d'un homme qui se tenait près de lui. Il trembla de frayeur, mais une voix amicale lui dit : — Mon enfant, que fais-tu là à cette heure avancée ? A ton âge on ne doit pas se trouver dans la rue durant la nuit. Retourne chez toi et va te mettre au lit.

— Je n'ai pas de chez-moi et je n'ai pas de lit, dit l'enfant.

— Triste ! triste ! pauvre enfant ! Irais-tu là où tu trouverais un bon lit, si je te l'indiquais ?

— Certainement, et tout de suite.

— Eh bien, va dans la rue.... N^o.. et tu trouveras un lit.

Avant que l'homme bienveillant eût pu ajouter un mot, l'enfant était parti.

— Halte ! halte ! dit la voix. Comment entreras-tu ? Il te faut un passeport. Personne ne peut entrer sans cela. En voici un. — Sais-tu lire ?

— Non, Monsieur.

— Eh bien, rappelle-toi que le mot d'ordre c'est Jean III, 16. Ne l'oublie pas, sans cela on ne te laissera pas entrer. Jean III, 16. Voilà, c'est quelque chose qui te fera du bien.

Le garçon partit joyeusement en courant et répétant sa leçon. Il se trouva bientôt dans la rue et au numéro indiqué devant deux grandes portes de fer. Là le cœur commença à lui manquer, les portes lui semblaient si grandes ! Comment pourrait-il entrer là ? Il tira tout doucement la sonnette. Le portier ouvrit et d'une voix brusque : « Qui est là ? » dit-il. « Moi, monsieur ! s'il vous plaît, monsieur, je suis JEAN TROIS SEIZE, » répondit le pauvre garçon d'une

voix tremblante. « Tout va bien ; entrez ; c'est le mot d'ordre, » dit le portier, et il entra.

Bientôt il fut dans un bon lit bien chaud, entre des draps comme jamais il n'en avait vus auparavant. Comme il s'en enveloppait pour dormir, il pensa : « Voilà un heureux nom ; je ne veux pas le lâcher. »

Le matin venu, avant de le congédier, on lui donna un bol de lait chaud avec du pain, car cet endroit n'était que pour passer la nuit. Il erra çà et là, craignant toujours de rencontrer ses anciens compagnons et pensant aux choses étranges de la nuit passée et à son nouveau nom, lorsque, traversant sans prendre garde une rue où se croisaient quantité de monde et de voitures, il fut renversé par accident ou plutôt par un effet de la *bonne providence de Dieu*.

Une foule s'amassa autour de lui, et l'enfant sans connaissance fut transporté à l'hôpital le plus proche. Il reprit ses sens en entrant.

Il est d'habitude lorsque quelqu'un est reçu dans un hôpital à Dublin de lui demander son nom, son adresse et de quelle religion il est. On demanda donc à notre garçon s'il était catholique ou protestant. Il n'en savait rien du tout, dit-il. Hier il était catholique, mais maintenant il était *Jean trois seize*. Cette réplique excita un rire général.

Après qu'on lui eut donné les soins que demandait son état, on le transporta dans la salle destinée aux blessés par accident. Quelque temps après il fut saisi d'un accès de fièvre et de délire, durant lequel on l'entendait répéter à haute voix : « JEAN III, 16 ! JEAN III, 16 ! *c'était pour me faire du bien, et cela m'en a fait, et cela m'en a fait.* »

Ces cris persistants éveillèrent l'attention des autres malades. Ils prirent leurs nouveaux testaments pour lire ce qu'il indiquait. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Et ici l'un, et là un autre se mirent à lire les

précieuses paroles : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » « C'était pour me faire du bien ! » continuait à crier le pauvre garçon.

Luther nommait ce verset « un abrégé de toute la Bible. » Et en réalité on y trouve le Père qui a tant aimé le monde ; le Fils qui s'est donné pour les pécheurs, et le Saint-Esprit par la puissance seule duquel nous sommes conduits à croire à ce grand salut et à passer ainsi de la mort à la vie. Quand ces pauvres malades et blessés eurent lu ces paroles d'amour et entendu le commentaire que le jeune garçon en faisait sans le savoir, quand il disait : « C'était pour me faire du bien et cela m'en a fait, » leurs cœurs furent remués au dedans d'eux, et Dieu se servit de ce texte pour la conversion de plusieurs âmes. Il y eut de la joie devant les anges de Dieu pour des pécheurs qui se repentaient. La souveraine puissance de Dieu employa, pour sauver des âmes, cet *unique texte* indiqué par un garçon ignorant dans une salle d'hôpital.

Mais continuons notre histoire. Le pauvre garçon reprit ses sens ; il jeta des regards étonnés autour de lui ; tout était si vaste et si tranquille ! Où était-il donc ? Tout à coup une voix sortit du lit voisin et dit : — Jean trois seize, comment vous portez-vous aujourd'hui ?

— Comment ! dit le garçon, vous connaissez mon nouveau nom ?

— Certainement. Vous n'avez pas cessé un moment de dire votre JEAN TROIS SEIZE. Et, pour ma part, je puis bien dire : Béni soit Jean III, 16.

Cela sembla bien étrange à l'enfant. Entendre dire de lui qu'il était *béni*, lui dont personne ne se souciait.

— Et ne savez-vous pas d'où cela vient ? continua son voisin. C'est dans la Bible.

— La Bible ! qu'est-ce que c'est ?

Jamais la pauvre créature abandonnée n'avait entendu parler de la Bible, ce précieux livre que Dieu a donné à l'homme.

— Lisez-le-moi, dit-il ; et tandis que les paroles de grâce arrivaient à ses oreilles, il murmurait : « Que c'est beau ; cela ne parle que d'amour. Et il n'y a pas seulement une maison pour la nuit, c'est une demeure pour toujours ! »

Il apprit bientôt le texte, disant : « Je n'ai pas seulement un nouveau nom, mais quelque chose avec. » Et il était plein de joie.

Les jours passèrent, et il y eut dans la salle des changements ; les uns s'en allant, d'autres revenant les remplacer. Mais notre petit ami ne se sentait pas du tout seul. Il se *nourrissait* de son texte, des précieuses paroles de Jésus, pensant peu que bientôt il aurait à s'en servir pour une autre âme à qui elles seraient aussi en bénédiction.

Dans un lit près du sien se trouvait un homme âgé qui était très malade. Un matin de bonne heure arriva près de lui une religieuse qui lui dit : — Eh bien, Patrick, comment allez-vous ce matin ?

— Oh ! mal, très mal ! gémit le vieillard.

— Est-ce que le prêtre n'est pas venu vous voir ?

— Oh oui, mais c'est là le pire. Il m'a donné l'extrême onction, et je vois bien qu'il me faut mourir. Je ne suis pas prêt pour mourir. Oh ! que faut-il que je fasse ?

— Patrick, je suis bien triste de vous voir ainsi, dit-elle avec douceur ; mais, tenez, voilà un chapelet qui a été béni par notre très saint père le pape ; cela vous aidera à mourir tranquille.

Et elle le mit autour du cou du pauvre homme, lui dit adieu et s'en alla.

Mais comment un chapelet peut-il donner la paix à une âme qui se voit en face de l'éternité et qui ne sait pas que ses péchés sont pardonnés ? Le pauvre Patrick gémissait tout haut. « O Dieu, aie pitié de moi ! » disait-il en pleurant. « Je suis un si grand pécheur. Je ne suis pas prêt à mourir. Oh ! que *ferai-je ?* Que *deviendrai-je ?* »

Notre petit ami entendit ces tristes paroles. « Pauvre vieillard, » pensa-t-il, « il a besoin d'un passeport. »

— Patrick, dit-il, je sais quelque chose qui vous fera du bien, j'en suis sûr. Cela m'en a fait, à moi.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Patrick. Dis-le-moi vite. Si seulement je pouvais trouver quelque chose pour me faire du bien !

— Voilà. Écoutez, Jean III, 16. Écoutez-vous ?

— Oui, oui, continue.

— Jean III, 16 : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. »

Et il répéta et répéta ces paroles. Par elles le vieux Patrick trouva la paix à l'heure de la mort, et avec ce passeport il entra dans la vie éternelle. Ce fut une autre âme amenée à Christ dans cet hôpital par le moyen de ce seul texte, appliqué au cœur par le Saint-Esprit.

Notre petit ami se rétablit. Pendant longtemps Jean III, 16, fut son texte unique. Dieu eut soin de lui. Il lui fit rencontrer des amis, qui le mirent dans une école. Et maintenant, il est un actif serviteur dans l'œuvre de son Maître.



Entretiens sur l'Exode

MOÏSE DEVENU GRAND

Exode II (suite)

SOPHIE. — Nous n'avons pas fini le chapitre second, chère maman. Je désirerais bien que tu me disses quelque chose sur Moïse, quand il fut devenu grand.

LA MÈRE. — Eh bien, tu le rappelles, ma chère Sophie, que le petit Moïse fut recueilli par la princesse, fille du puissant Pharaon, et que ce fut sa mère même qui continua de le nourrir. Il lui était comme rendu du sein de la mort. C'était la réponse de Dieu à sa foi.

SOPHIE. — Qu'elle devait être heureuse ! Mais elle ne put pas toujours garder son fils auprès d'elle.

LA MÈRE. — Non, car la fille de Pharaon voulait avoir Moïse pour fils. (Actes VII, 21.) Ce fut même elle qui lui donna son nom pour rappeler comment il avait échappé à la mort.

SOPHIE. — Alors Moïse fut élevé comme un prince.

LA MÈRE. — Sans doute ; il fut élevé au milieu des richesses et des délices de l'Égypte, et de plus la parole de Dieu nous apprend qu'il fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens. (Actes VII, 22.)

SOPHIE. — Est-ce que les Égyptiens étaient un peuple très sage ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, d'une sagesse que le monde ancien tout entier reconnaissait. On venait de bien loin s'instruire chez eux. C'était un peuple très ancien, car au temps d'Abraham, il avait déjà des rois. Il était très savant, très habile et très puissant. Outre ce que la Bible et les historiens disent, les monu-

ments qu'il a construits et dont il reste encore des ruines considérables, montrent bien sa grandeur.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, avoir vu sur une gravure plusieurs de ces monuments que l'on nomme pyramides. C'est comme des montagnes de pierre.

LA MÈRE. — Quelle force ne fallait-il pas pour les élever ! Car les pyramides ont une forme très régulière. Elles sont faites d'immenses pierres taillées et disposées par couches superposées. Les Égyptiens ne connaissaient pas nos puissantes machines. C'était à bras d'homme que l'on plaçait ces pierres énormes. Il fallut, dit un historien ancien, cent mille hommes employés pendant vingt ans pour construire la grande pyramide.

SOPHIE. — A quoi donc servaient les pyramides ?

LA MÈRE. — C'étaient des tombeaux pour les rois. On a découvert dans la grande pyramide une entrée qui était soigneusement cachée. Cette entrée donne accès à un long corridor, qui d'abord descend puis remonte pour aboutir à une chambre où se trouve un sarcophage, espèce de cercueil en pierre où l'on déposait le corps du roi. Au-dessous de la chambre du roi, il y en a une autre qu'on suppose avoir dû recevoir le corps de la reine.

SOPHIE. — Est-ce que l'on a retrouvé quelque chose dans ces chambres ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Dans une des trois pyramides qui sont près du Caire, dans la moins grande, on a trouvé un cercueil en bois, des ossements et des morceaux d'étoffes de laine. Sur le couvercle du cercueil se trouve une inscription, qui fait connaître le nom du roi : Menkarura.

SOPHIE. — Que c'est merveilleux. Sait-on, maman, quand ces pyramides furent élevées ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant, pas avec certitude,

mais en tout cas, bien avant que Moïse naquit. Et ce ne sont pas les seuls monuments qui subsistent et qui montrent l'industrie des Égyptiens. On a découvert d'autres sépultures soit royales, soit destinées à de riches particuliers. Ce sont des chambres décorées de peintures demeurées aussi fraîches que lorsqu'on les fit, et qui dépeignent toutes les scènes de la vie des Égyptiens, occupations et plaisirs. On y a trouvé des bijoux d'un travail admirable et qui dénotent une grande habileté. Enfin, comme ils avaient l'habitude d'embaumer leurs morts très soigneusement en les enveloppant d'étoffes, on a trouvé des débris de ces étoffes, très fines, et en même temps des chaussures artistement faites et quantité d'autres objets. Ce n'est pas tout. L'Égypte est remplie de ruines de vastes palais et de temples magnifiques consacrés à leurs dieux, car ce peuple si sage était idolâtre. Dans ces palais et ces temples se trouvent peintes des scènes qui rappellent les victoires des Pharaons. L'une de ces peintures représente d'une manière frappante les Israélites accablés sous les travaux de leur dure servitude.

SOPHIE. — Oh ! que je voudrais voir cela.

LA MÈRE. — Je te montrerai un livre qui donne la reproduction de quelques-unes de ces scènes.

SOPHIE. — Merci, maman. Mais je pensais à une chose. Nous avons ainsi une confirmation de ce que la Bible dit.

LA MÈRE. — La Bible n'a pas besoin de cela, ma chère Sophie. Elle est comme le soleil qui n'a besoin pour être vu d'aucune autre lumière que de celle qu'il répand. Elle est la vérité, qui illumine l'âme et réchauffe le cœur. Mais Dieu a voulu que ces peintures et ces monuments fussent conservés pour fermer la bouche aux incrédules.

SOPHIE. — Je pense, chère maman, que ce peuple

si habile savait aussi écrire. A-t-on conservé de leurs livres ?

LA MÈRE. — Certainement ; les Égyptiens avaient même plusieurs sortes d'écritures. Leurs monuments sont couverts d'inscriptions, mais l'écriture en est très particulière. Elle se compose de signes que l'on nomme *hiéroglyphes*, et qui représentent des hommes, des animaux, ou des objets de la nature ou de l'industrie.

SOPHIE. — Est-ce que l'on est parvenu à lire cette écriture ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Ces hiéroglyphes expriment les choses de plusieurs manières. D'abord ce sont des dessins, qui signifient les objets mêmes dont il est question, ainsi le dessin d'un cheval signifie un cheval. D'autres fois les idées sont rendues par des symboles, ainsi un trône exprime la royauté. Enfin les hiéroglyphes sont souvent simplement des lettres dont la réunion forme un mot. L'aigle représente la lettre *a*, initiale de *achem*, aigle en égyptien ; une cruche remplie d'eau la lettre *n*, initiale de *nem* ; un hibou la lettre *m*, initiale de *moulay*, et ces trois caractères réunis formaient le mot *anem*, qui signifie perle, parce que l'on n'exprimait pas certaines voyelles, comme cela arrive dans les langues orientales.

SOPHIE. — C'est bien remarquable, chère maman, mais c'était bien moins simple que notre manière d'écrire.

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie, mais il est probable que toute écriture a commencé ainsi.

SOPHIE. — Tu ne m'as pas dit si les Égyptiens avaient des livres, ou bien n'écrivaient-ils que sur les monuments ?

LA MÈRE. — Ils écrivaient sur une espèce de papier fait avec les grands roseaux qui croissent sur les bords du Nil et que l'on nomme *papyrus*. On

trouve beaucoup de ces rouleaux de papyrus avec les *momies*, c'est-à-dire les cadavres embaumés qui ont subsisté jusqu'à nos jours.

SOPHIE. — Je te remercie beaucoup, chère maman, de tout ce que tu m'as dit sur les Égyptiens ; mais il y a encore une chose qui m'étonne, c'est qu'un peuple si sage fût idolâtre.

LA MÈRE. — Cela n'est pas si étrange, mon enfant. La science et la sagesse humaines ne changent pas le cœur. Souvent elles l'égarent. L'apôtre Paul, en parlant des païens, dit : « Se disant sages, ils sont devenus fous. » (Romains I, 22.)

SOPHIE. — Est-ce que l'on sait ce que les Égyptiens adoraient ?

LA MÈRE. — Oui, leurs temples et leurs sépultures le font pleinement connaître. Ils étaient un peuple très religieux. On dit que leurs prêtres savaient qu'il n'y a qu'un seul Dieu, mais ils étaient d'autant plus coupables d'entretenir le peuple dans une grossière idolâtrie. Ils adoraient les astres et surtout le soleil ; les animaux, même les plus vils, les insectes et les plantes même étaient les objets de leur culte. Chaque district, chaque ville avait sa divinité. Un de leurs dieux était adoré sous la figure d'un bœuf nommé Apis, et qui devait présenter certaines particularités. Quand Apis mourait, toute l'Égypte était en deuil jusqu'à ce que l'on en eût trouvé un autre.

SOPHIE. — Quelle folie ! tout cela, chère maman, n'annonce pas beaucoup de sagesse. Comment des personnes intelligentes peuvent-elles croire qu'un animal soit un dieu.

LA MÈRE. — Ma chère Sophie, la parole de Dieu nous explique comment l'homme, avec son intelligence qui lui fait faire des découvertes si merveilleuses, et élever des monuments si remarquables, peut tomber dans la folie de l'idolâtrie. Lis dans

l'épître aux Romains, au chapitre I, le verset 21.

SOPHIE. — « Parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ni ne lui ont rendu grâces ; mais ils sont devenus vains dans leurs raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres. »

LA MÈRE. — Tu vois, Sophie, que c'est le cœur qui se sépare de Dieu et alors il n'y a plus pour lui de lumière. Les Grecs et les Romains étaient aussi des peuples très intelligents qui ont écrit des livres remarquables, élevé des monuments magnifiques, et rempli le monde de leur renommée. Et cependant c'étaient des idolâtres aussi.

SOPHIE. — Oh ! maman, que nous sommes heureux de connaître Dieu !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et combien Dieu est plein de grâce de s'être fait connaître à nous par le moyen de son Fils bien-aimé. Non seulement nous connaissons le Dieu vivant et vrai, mais nous connaissons son Fils et nous avons la vie éternelle en Lui.

SOPHIE. — Chère maman, ces pauvres Égyptiens avaient-ils l'idée que leur âme vivrait après leur mort ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et ils croyaient à un jugement qui suivrait la mort, mais tout était mêlé à des fables absurdes. Les prêtres égyptiens maintenaient toute cette idolâtrie, qui leur assurait un grand pouvoir et une haute position parmi le peuple. A côté de cela, c'étaient des hommes instruits dans l'astronomie, la médecine et diverses autres sciences. Humainement donc, les Égyptiens étaient un peuple remarquable, mais devant Dieu, ils ne valaient pas plus que les autres.

SOPHIE. — Moïse dut-il apprendre toutes ces choses ?

LA MÈRE. -- Très probablement, car on instruisait les princes avec le plus grand soin, et c'étaient les prêtres qui étaient chargés de leur éducation.

SOPHIE. — Mais Moïse ne crut pas tout ce que les prêtres lui enseignaient de leur religion ?

LA MÈRE. — La Bible ne nous dit rien des pensées et des sentiments de Moïse à cet égard, mais seulement qu'il fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens. Sa mère lui avait sans doute parlé de l'Éternel, mais Dieu parla plus tard Lui-même à Moïse, et se révéla clairement à lui, comme nous le verrons, et Moïse put apprécier alors combien la connaissance de Dieu est au-dessus de toute la sagesse des hommes. Il nous est dit aussi qu'il était puissant en paroles et en œuvres. (Actes VII, 22.) Il avait donc tout ce qu'il faut pour réussir dans ce monde : le rang, la fortune, l'intelligence et la science.

SOPHIE. — J'aimerais beaucoup savoir si Moïse savait qu'il était un Israélite.

LA MÈRE. — Je n'en doute pas, car il nous est dit qu'il sortit *vers ses frères* et vit leurs travaux, c'est-à-dire combien ils étaient maltraités. Étienne dit qu'il lui *vint au cœur* de les aller voir. Sa mère lui avait sans doute appris ce qu'il était. (Actes VII, 23.)

SOPHIE. — Mais penses-tu qu'il avait l'idée que Dieu voulait les délivrer par son moyen ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, j'en suis sûre. Dans l'Exode, tu vois seulement le récit de ce que Moïse fit, mais Dieu nous fait connaître ses sentiments dans d'autres parties de sa Parole. Lis dans Actes VII, 23-28.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Je vois maintenant, maman, que Moïse avait bien la pensée que Dieu voulait se servir de lui.

LA MÈRE. — Lis encore Hébreux XI, 24-26. Nous y avons autre chose. C'est ce qui faisait agir Moïse. Peux-tu me dire ce que c'était ?

SOPHIE. — C'est la foi, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Moïse croyait comme ses parents que Dieu délivrerait son peuple, il avait compris que Dieu se servirait de lui, et lui qui aurait pu occuper une haute position en Égypte, peut-être devenir roi, lui qui était riche et pouvait vivre dans les plaisirs, il préféra prendre sa place au milieu d'un peuple méprisé et esclave. Dès le commencement, Moïse aima le peuple de Dieu. Connais-tu quelqu'un d'autre qui s'est ainsi abaissé en renonçant à un rang élevé ?

SOPHIE. — Oh oui, maman. C'est le Seigneur Jésus, n'est-ce pas ? (Lisez Philippiens II, 5-8.)

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Et voilà pourquoi il est dit que Moïse estima que l'opprobre de Christ était un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte. Il aimait mieux être avec le peuple de Dieu affligé que de jouir des délices du péché, et il abandonna tout pour son peuple. Il fut ainsi un type du Seigneur Jésus. Qu'est-ce que Christ a laissé ?

SOPHIE. — La gloire du ciel, maman, et il a refusé les richesses du monde. (Matthieu IV, 8-10.)

LA MÈRE. — Tu dis bien ; mais il y a une différence entre le Maître et le serviteur. Moïse manqua. Peux-tu me dire en quoi ?

SOPHIE. — C'est peut-être parce qu'il tua l'Égyptien. Mais, maman, j'ai de la peine à comprendre cela. N'avait-il pas raison de défendre ce pauvre Israélite ?

LA MÈRE. — Selon les pensées des hommes, oui ; d'autant plus qu'il y avait chez les Égyptiens une loi qui ordonnait de prendre la défense des opprimés. Cependant Moïse n'était pas tranquille ; il n'était pas sûr qu'il fit bien, car il regarda çà et là pour voir s'il n'y avait personne. Mais ce n'est pas là la grande raison qui fait que Moïse manqua. Qui lui avait com-

mandé d'agir ainsi, ou comme le lui dit très bien l'Israélite, le lendemain, qui l'avait établi prince et juge ?

SOPHIE. — Personne, maman. Oh ! je vois maintenant. Il a manqué, parce que Dieu ne lui avait pas dit de le faire.

LA MÈRE. — C'est cela, mon enfant. Il suivait ses propres pensées. L'obéissance parfaite, la vraie dépendance, consiste non seulement à faire ce qui nous est commandé, mais à attendre l'ordre pour le faire. C'est ainsi que le Seigneur Jésus a toujours fait. Une fois quelqu'un lui dit : « Maître, dis à mon frère qu'il partage avec moi l'héritage. Mais Jésus dit : Homme, qui m'a établi juge sur vous ? » (Luc XII, 13, 14.) Jésus n'avait-il pas tout droit et toute autorité pour juger ?

SOPHIE. — Sans doute, maman.

LA MÈRE. — Mais le temps n'était pas venu où il doit régner en justice, et il ne veut pas prévenir le moment fixé par Dieu. Et c'est ce que Moïse aurait dû faire. Moïse qui avait la foi, et une foi qui le faisait renoncer à tout, dut apprendre l'obéissance et attendre l'ordre de Dieu. Où est-ce que Dieu le fit aller pour cela ?

SOPHIE. — Au pays de Madian ; était-ce bien loin ?

LA MÈRE. — On ne sait pas avec exactitude, mon enfant, car il semble que les Madianites ne restèrent pas toujours dans le même pays. Quoi qu'il en soit, Moïse dut aller là et, pendant quarante ans, y apprendre à ne plus avoir de volonté à lui. C'était une longue école. Nous avons tous à apprendre l'obéissance. Jésus lui-même, « quoiqu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. » (Hébreux XI, 8.) Mais Lui fut un écolier parfait, qui jamais ne dévia de ce sentier béni. Puissions-nous, ma chère enfant, apprendre l'obéissance, non en désobéissant et en étant châtiés, mais comme Jésus, en demeurant toujours dans la dépendance de Dieu.

L'homme dans la gloire.

Vous vous souvenez, mes enfants, que le Seigneur Jésus, ayant conduit ses apôtres sur la montagne des Oliviers, fut élevé de la terre pendant qu'il les bénissait. Leurs yeux le suivirent jusqu'à ce qu'il disparut enveloppé par une nuée.

Où alla-t-il ? Au ciel, me direz-vous. Oui, mes enfants, et n'est-ce pas une chose merveilleuse que celle-ci : Il y a maintenant dans le ciel un homme qui a vécu sur la terre comme nous, qui y a été petit enfant, qui y a souffert, qui y est mort. On pense bien que Dieu est dans le ciel, c'est sa demeure ; que Jésus y est comme Fils de Dieu, que les anges y sont, mais qu'il y ait dans le ciel un homme, qui est le Fils de Dieu, c'est vrai, mais qui est là comme homme, voilà une chose vraiment merveilleuse.

Mais comment est-il dans le ciel et qu'y fait-il ? N'aimeriez-vous pas le savoir ? Sans doute, mais qui nous le dira ? Personne n'est monté au ciel pour revenir ensuite nous le dire. C'est vrai ; mais quelqu'un est venu du ciel pour nous faire connaître ce qui concerne le Seigneur Jésus là-haut.

Quelle est donc cette personne ? est-elle encore sur la terre ? est-ce que nous pouvons la voir ? Elle est sur la terre, mes enfants, mais nous ne pouvons pas la voir comme on voyait le Seigneur Jésus. C'est le Saint-Esprit que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et qui a été envoyé du ciel par le Seigneur Jésus pour habiter dans les croyants et dans l'Église.

Le Seigneur Jésus était venu du sein du Père pour nous le faire connaître, sans cela, comme personne ne vit jamais Dieu, nous n'aurions pas pu savoir combien il nous aime. De même le Saint-Esprit est

venu nous faire connaître ce qu'est et ce que fait Christ dans le ciel.

Mais, me direz-vous, est-ce que le Saint-Esprit nous parle et pouvons-nous l'entendre ? Certainement, mes chers enfants, et je vais vous dire de quelle manière. Le Saint-Esprit a enseigné les apôtres qui ont écrit le Nouveau-Testament, les Évangiles, les Actes, les Épîtres et l'Apocalypse. Il leur a rappelé tout ce que Jésus avait fait et dit sur la terre, et il leur a annoncé ce qu'est Jésus dans le ciel, ce qu'il y fait, et les choses qui sont encore à venir. Comme Jésus le leur avait promis, le Saint-Esprit les a conduits dans toute la vérité, et, dans leurs écrits, il nous fait connaître les choses célestes. Mais pour les comprendre, il faut que ce même Esprit les explique à nos cœurs et alors nous voyons ce qu'est le Seigneur Jésus là-haut, ce qu'il y fait, et nos cœurs sont remplis de joie. Et pour cela, mes chers enfants, écoutez attentivement ce que le Saint-Esprit vous dit, par la parole de Dieu et par le moyen des serviteurs de Jésus. Toutes les fois qu'on vous parle de Celui qui vous a tant aimés, le Saint-Esprit est là qui vous presse de le recevoir dans vos cœurs. Voudriez-vous lui fermer l'oreille ? Ah ! si vous l'écoutez, il vous parlera de Jésus dans le ciel, et ne le désirez-vous pas ?

Dans le désert, pendant la route,
Fermant l'oreille à tout vain bruit,
Oh ! que mon cœur toujours écoute
La douce voix de ton Esprit.

Eh bien, mes enfants, la première chose que nous apprenons, c'est que Jésus est entré dans les lieux saints, où nul homme n'était entré et ne pouvait entrer, dans la présence glorieuse du Dieu saint et juste, devant Sa Majesté, dans la maison du Père

aussi. Là, Dieu l'a reçu, l'a couronné de gloire et d'honneur, et l'a fait asseoir à sa droite. Oui, Jésus est assis sur le trône de son Père; le trône de la Majesté divine. C'est là que le Saint-Esprit nous le montre. Ah ! il le méritait bien, n'est-ce pas ? Lui, le Fils bien-aimé de Dieu, qui avait traversé la terre, toujours soumis, doux et patient, obéissant jusqu'à la mort. Il avait eu ici-bas pour trône la croix, et pour couronne des épines ; il avait été abreuvé de honte et de souffrances, mais maintenant nous le voyons sur le trône de Dieu dans la paix, la joie et la lumière divines, le front ceint d'une couronne de gloire. Oh ! qu'il est beau de le voir là ; c'est par la foi maintenant, mais bientôt ce sera de nos yeux :

Au milieu du trône
Nos yeux le verront.
Aucune couronne
Ne manque à son front.

Ensuite le Saint-Esprit nous apprend que Dieu a placé le Seigneur Jésus au-dessus de toutes les choses qui existent, lui a donné autorité sur tout, a tout mis sous ses pieds et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. Sur la terre, dès son enfance, il fut persécuté ; il n'avait pas un lieu où reposer sa tête ; il était le méprisé, le rejeté des hommes, mais maintenant la gloire est son partage, le ciel, sa demeure, et toutes choses lui sont assujetties. Il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, bien que tous ne reconnaissent pas encore son autorité, et le temps vient où tout genou des êtres célestes, terrestres et infernaux, se ploiera, et où toute langue confessera que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père.

Voilà, mes enfants, la gloire suprême où se trouve maintenant Jésus. Rien n'est plus grand que Lui aux yeux de Dieu, rien n'est plus précieux pour son

cœur que son Fils bien-aimé. Et vous, n'êtes-vous pas réjouis de voir Jésus dans cette place d'honneur ? Il disait à ses disciples : « Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père. » Et en effet quand nous aimons vraiment quelqu'un, nous sommes bien aises de le voir heureux et honoré.

N'avez-vous jamais pensé : Oh que j'aimerais voir ce qu'il y a dans le ciel ? Que ce doit être beau ! Eh bien, ouvrez les yeux de votre cœur et le Saint-Esprit vous montrera, en effet, dans le ciel ce qu'il y a de plus beau, puisque c'est ce qui fait la gloire de Dieu : vous verrez dans le ciel Jésus, et Jésus qui vous a aimés et qui vous aime, mes chers enfants.

Vous rappelez-vous l'histoire d'Étienne ? Il était devant ses ennemis qui frémissaient de rage et grinçaient les dents contre lui. Mais lui, au milieu de toute leur haine, pensait à Jésus. Et comme il levait les yeux au ciel, le Saint-Esprit dont il était rempli, lui montra la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu. Il dit : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » La vue de cette gloire remplissait le cœur d'Étienne. Ses ennemis se jetèrent sur lui avec de grands cris, le poussèrent hors de la ville et l'accablèrent de pierres pour le faire mourir. Mais Étienne voyait toujours Jésus dans le ciel ; son cœur était rempli de son amour, et il mourut priant pour ceux qui le tuaient, et remettant son esprit entre les mains de Jésus. Voilà, mes enfants, ce que produit dans le cœur, par le Saint-Esprit, la vue de Jésus dans le ciel. On est heureux même dans les souffrances, on est capable de confesser Jésus, et on est transformé à la ressemblance de Jésus. N'aimeriez-vous pas ressembler à Jésus ? Eh bien, c'est en le contemplant dans le ciel que l'on est ainsi changé.

Une autre fois, nous parlerons encore de ce précieux Sauveur dans le ciel, et nous verrons ce qu'il fait là pour nous.

Réponses aux questions du mois de février.

Tite II, 11. « La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes. »

a) La grâce vient de Dieu. « Si c'est par la grâce ce n'est plus sur le principe des œuvres, autrement la grâce n'est plus la grâce. » (Romains XI, 6.)

b) Elle est apparue dans la personne du Seigneur Jésus. « La grâce et la vérité vinrent par Jésus-Christ. » (Jean I, 17 ; voyez aussi 2 Timothée I, 9, 10.)

c) Le passage de 2 Timothée nous apprend que l'évangile fait luire *la vie*, la vie de Dieu, pour nos âmes et *l'incorruptibilité* pour nos corps. Le salut ou la rédemption comprend ces deux choses. Celui qui entend la parole du Fils de Dieu et qui croit Dieu au témoignage qu'il a rendu de son Fils, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement. (Jean V, 24.) Ensuite Jésus le ressuscitera. (Jean VI, 39, 44.) Mais nécessairement cela suppose aussi le pardon, la paix, l'adoption, la joie, la délivrance du péché, en vertu de l'œuvre de Christ.

d) La grâce est apparue à tous, elle est pour *tous*, car Christ est mort pour *tous* ; la question est : « L'avez-vous reçu pour *vous* ? »



Une histoire de la grâce

Écoutez, mes enfants, comment la grâce de Dieu qui apporte le salut, vint illuminer de ses brillants rayons, une sombre et triste demeure, et en saisit tous les habitants. Ce fut par une petite fille que la porte de cette maison fut d'abord ouverte à ce fleuve de bonheur et de paix. Elle se nommait Jeanne et, comme je vous le disais, sa demeure était réellement aussi sombre que possible. Non pas que le soleil qui éclaire notre terre n'y brillât comme ailleurs ; mais ni Jeanne, ni ses frères et sœurs, ni ses parents, ne connaissaient Jésus, la lumière de la vie, et ce sont là les pires ténèbres. Sous plusieurs rapports c'était une agréable demeure, car les parents de Jeanne n'étaient pas parmi les plus pauvres de ce monde ; mais là on ne connaissait pas Dieu, ni sa Parole, et

l'on ne s'en souciait pas ; jamais on n'y priait et l'on ne s'y occupait pas du Sauveur. Oh ! quelle pauvreté, même au milieu de tous les biens, que celle des âmes qui ne connaissent pas Christ ! « Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie. » (1 Jean V, 12.)

Qu'est-ce qui pouvait empêcher toute cette famille de tomber dans les ténèbres éternelles ? Une seule chose : la grâce de Dieu.

« Dieu, qui est riche en miséricorde, » commença par toucher le cœur de la petite Jeanne. Elle se mit à penser que sa conduite n'avait pas toujours été bonne. C'était le premier rayon de lumière, car quand on est satisfait de soi, c'est que l'on est dans les ténèbres. Quelquefois les murs de certaines caves apparaissent à ceux qui s'y trouvent comme couverts de diamants brillants. Pourrait-on avoir dépensé des millions pour revêtir de pierres précieuses ces murailles sombres et sales ? Oh ! non. Que l'on ouvre la porte ou que l'on apporte de la lumière, et ce qui semblait des diamants n'est rien autre qu'un mélange dégoûtant d'humidité et de saleté, et des masses de champignons empoisonnés qui croissent là où règnent les ténèbres. C'est là une image du cœur de l'homme. Rien de ce qui vient du cœur naturel n'a de valeur en la lumière de la présence de Dieu. Jeanne s'efforça de se mieux conduire, mais bientôt elle reconnut que non seulement ses actions n'étaient pas bonnes, mais qu'elle était remplie de mauvais sentiments — de folie, de colère, de propre volonté, de désobéissance et de mensonge.

« Ah ! se dit elle, c'est que je n'ai personne pour m'enseigner à bien faire, voilà pourquoi je suis si méchante. »

Son désir d'être instruite était bon, mais c'était une erreur de croire que cela pût changer son mé-

chant cœur ou rendre sa conduite meilleure. L'enseignement de Dieu est d'abord comme la lumière dans une cave : il montre qu'en nous il n'y a rien de bon ; mais ensuite la même lumière montre le Sauveur de ceux qui sont perdus. Dieu, qui avait mis au cœur de Jeanne le désir d'apprendre ce qui était bien, ouvrit aussi le chemin pour que ce désir fût accompli. Jeanne entendit parler d'une école où le dimanche les enfants apprenaient à connaître les Écritures.

« C'est là ce qu'il me faut, » pensa-t-elle, et elle demanda à ses parents la permission d'aller à cette école, mais ils furent très irrités de sa demande. Hélas ! ils étaient de ceux qui « ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » Ils ne s'inquiétaient pas si leur enfant passait toutes les belles heures des dimanches dans l'oisiveté, mais ils étaient fâchés de ce qu'elle désirât dans ce jour apprendre à connaître le Seigneur.

La pauvre Jeanne ne savait que faire. Autrefois, quand ses parents ne cédaient pas à ses désirs, elle s'irritait contre eux ; maintenant elle était tout attristée, car elle craignait qu'il n'y eût plus d'espérance pour elle de devenir meilleure. C'était un beau soir d'été, elle sortit, mais tout en marchant sur la route, elle ne pouvait que pleurer.

Mais quelqu'un d'autre suivait aussi cette route ; quelqu'un qui ne connaissait pas Jeanne, mais que Dieu envoyait vers elle pour la consoler. Il fut tout surpris de voir une petite fille s'en aller ainsi en pleurant. Il lui demanda la cause de ses larmes, et il lui parla si doucement, que, bien que ce fût un étranger, Jeanne lui raconta tout.

— Je m'occupe des enfants dans cette école, dit l'étranger ; voulez-vous que j'aille demander à vos parents de permettre que vous y veniez ?

Jeanne fut d'abord effrayée, car ses parents n'étaient rien moins qu'aimables ; mais le désir d'apprendre que Dieu avait mis dans son cœur était si grand qu'elle fit taire sa crainte et répondit oui.

Ses parents en effet furent très irrités, quand ils entendirent la demande que leur fit l'étranger. Le père frappa même violemment la pauvre enfant ; mais après que le visiteur leur eut parlé longuement et avec beaucoup de douceur, ils consentirent enfin de mauvaise grâce, et le dimanche suivant, ce fut avec bonheur que Jeanne vint s'asseoir au milieu des autres jeunes écoliers.

Oh ! comme elle écoutait ! Et elle apprit bientôt une grande et étrange leçon, c'est que la cause de ses mauvais sentiments était le péché, que les actions qui lui déplaisaient à elle, étaient des péchés qui déplaisaient encore bien plus au Dieu saint, bien qu'ils fussent pour elle un bien grand fardeau.

Quand Jeanne revint à la maison le premier dimanche, elle demanda à Dieu de lui donner d'être bien obéissante à ses parents. Quelques semaines se passèrent, et bientôt Jeanne put raconter une heureuse nouvelle : « Mes péchés, » disait-elle, « étaient comme un lourd poids sur mon cœur, mais maintenant ils sont loin ; le Sauveur qui m'aime m'a trouvée, Lui qui a dit : « Cherchez-moi de bonne heure, cherchez-moi aujourd'hui. »

Lorsqu'une fois Jeanne eut connu et goûté le grand amour de Dieu pour elle, elle désira que tout le monde chez elle pût le connaître et le goûter aussi, et elle se mit à prier avec ardeur pour son père, sa mère, ses frères et ses sœurs. Tous, sans doute, voyaient bien une grande différence dans la conduite de Jeanne ; peut-être, comme elle d'abord, commençaient-ils à ne pas être tout à fait satisfaits d'eux-mêmes et de leur manière de vivre, mais lorsque le

cœur est depuis longtemps habitué au péché, il s'endurcit comme une pierre, et il faut souvent de bien grands coups pour le briser.

Le coup frappa d'abord le père. La main de Dieu, en réponse aux prières de l'enfant, commença à briser son cœur. Il tomba gravement malade; chaque jour le mal empirait, et le pauvre homme se sentait très malheureux.

Vers qui se tourner ?

Ce n'était pas vers sa pauvre femme, aussi ignorante que lui, ni vers sa fille aînée ou ses fils, ni vers les voisins, avec lesquels il avait passé tant d'heures d'oisiveté dans de vains plaisirs ; non, dans ce jour de maladie et de détresse, il se tourna vers sa petite fille, dont Dieu avait entendu la prière et dont le cœur avait appris, jour après jour, à aimer ses parents rudes et ignorants et à leur obéir.

— Jeanne, lui dit-il un jour qu'il l'avait fait chercher, je suis très malade ; penses-tu que j'irai mieux ?

La petite Jeanne ne put retenir ses larmes, en entendant cette question que lui adressait avec tant de douceur le père qu'elle avait toujours vu si rude et si sévère.

— Je l'espère, oh ! je l'espère, répondit-elle en essuyant ses yeux et essayant de parler plus calmement. Mais si c'était la volonté de Dieu que tu meures, cher papa, où irait ton âme ?

Le père ne savait que dire. Où, en effet, irait sa pauvre âme pécheresse, s'il venait à mourir ?

Il regarda son enfant en silence.

— Irai-je chercher quelqu'un pour prier pour toi, cher papa ? dit-elle.

— Oh ! mon enfant, répliqua-t-il avec humilité, veux-tu prier pour moi, ton pauvre, méchant père ?

— Cher papa ; j'ai souvent prié pour toi, répliqua Jeanne, Mais je prierai encore maintenant.

La petite Jeanne s'agenouilla près du lit. Elle savait que Dieu était son Père, et elle pouvait lui dire simplement tout ce qu'elle avait dans le cœur. Le pauvre malade sentit son cœur se fondre, à mesure que l'enfant priait ; Dieu agit dans son âme et il commença à prier aussi. Bientôt il apprit à connaître pour lui-même le grand amour de Dieu, qui a donné son Fils pour sauver des pécheurs, et il trouva la paix.

La tranquillité qu'il éprouva alors aida peut-être au rétablissement de son corps ; bientôt il se trouva mieux et, quelques semaines plus tard, il put sortir.

Quelle fut sa première visite, pensez-vous ? Il prit son enfant par la main et alla dire à celui qu'il avait une fois reçu si grossièrement, combien il était affligé de sa conduite envers lui ; il le remercia des enseignements qu'il avait donnés à la petite Jeanne qui, à son tour, était devenue pour lui, par la grâce de Dieu, une messagère de miséricorde.

Après ces choses, la maison cessa d'être un lieu de ténèbres. L'un après l'autre, mère, frères et sœur, furent amenés à connaître Jésus le Sauveur et à se réjouir dans la faveur de Dieu leur Père.



Entretiens sur l'Exode

MOÏSE A MADIAN

(*Exode II, 15-25.*)

LA MÈRE. — Nous n'avons pas encore fini tout à fait notre second chapitre, ma chère Sophie. Te rappelles-tu où nous en étions restées ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est quand Moïse eut tué l'Égyptien et qu'il dut s'enfuir.

LA MÈRE. — Si Moïse avait agi selon l'ordre de Dieu dans cette circonstance, il n'aurait pas eu besoin de s'enfuir. Mais Dieu permit que cela arrivât, afin que Moïse apprît à se connaître lui-même, et à compter non sur lui-même, mais sur Dieu, et à n'agir que quand Dieu le lui commandait. Mais où alla-t-il ?

SOPHIE. — A Madian. Et j'admire, chère maman, comment dès qu'il y arrive, il montre son cœur généreux en défendant et aidant le faible et l'opprimé.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant ; son caractère de libérateur se montre aussi là dans un pays d'exil et envers des étrangères. Mais cela me rappelle quelqu'un d'autre, qui vint aussi une fois s'asseoir près d'un puits.

SOPHIE. — Ah ! maman, je me le rappelle aussi. C'est Jésus, en Samarie, quand il était fatigué du chemin et que la pauvre femme vint puiser de l'eau. (Jean IV, 6, 7.)

LA MÈRE. — Jésus était là comme Moïse, un étranger, mais qui apportait à la Samaritaine une délivrance qu'elle n'attendait pas. Elle était comme les filles de Jéthro. Elle venait chaque jour chercher péniblement une eau qui ne la désaltérait que pour un moment. Les filles de Jéthro se donnaient aussi beaucoup de peine pour puiser de l'eau, et les méchants bergers les chassaient pour profiter de leur travail. Ainsi les hommes et les enfants s'efforcent de bien des manières à être heureux dans ce monde, par le travail, par les distractions et les plaisirs ; mais à qui cela profite-t-il ? A Satan seul, qui cherche ainsi à les garder loin de Dieu. L'âme n'est pas rafraîchie ; elle cherche, cherche toujours sans trouver la vraie paix. Mais Jésus, le grand Libérateur, est venu dans ce monde où il était comme étranger, et il a chassé

Satan, nous a délivrés de sa puissance, et il rend notre âme vraiment heureuse.

SOPHIE. — Oh ! c'est bien vrai, maman. Et je vois ce que tu m'as dit une fois, comme tout dans la parole de Dieu nous ramène à Jésus.

LA MÈRE. — Cette histoire de Moïse nous rappelle, en effet, le Seigneur de bien des manières. Les Israélites l'avaient rejeté comme Libérateur. Alors Dieu le conduit au pays de Madian, où son premier acte est de secourir et de délivrer ceux qui sont opprimés. C'est ainsi que Jésus, ayant été rejeté par les Juifs, l'évangile a été porté aux nations païennes étrangères. (Actes XIII, 46, 47.) Il y a encore un autre point en quoi Moïse à Madian est le type du Seigneur. Il trouve là une épouse, Séphora. Et tu sais, n'est-ce pas, que Jésus a aussi trouvé une épouse, après que les Juifs l'eurent rejeté ?

SOPHIE. — Oui, maman ; l'épouse du Seigneur Jésus, c'est l'Église.

LA MÈRE. — Tu as bien dit. Maintenant il ne faut pas oublier que, tout en étant un type du Seigneur Jésus, Moïse était un homme dans l'imperfection et qui avait besoin, comme nous tous, d'être formé à l'école de Dieu. Te rappelles-tu combien de temps il resta à Madian ?

SOPHIE. — Quarante ans.

LA MÈRE. — Oui ; c'est tout autant qu'il était resté à la cour de Pharaon. Là, il avait été dans les richesses et les honneurs, savant dans toute espèce de sciences. Maintenant, le voilà un fugitif, un étranger, un pauvre berger, dans l'obscurité. Mais c'est qu'il avait à apprendre avec Dieu dans la solitude, après avoir appris à l'école des hommes. C'est ainsi que Dieu forme ses serviteurs. En sais-tu d'autres qui sont ainsi restés seuls avec Dieu avant d'être employés à son service ?

SOPHIE. — Non, maman ; je ne me le rappelle pas.

LA MÈRE. — L'apôtre Paul, après sa conversion, fit un séjour de trois ans en Arabie, et nous ne voyons pas qu'il y fut occupé à aucun service actif. (Galates I, 17.) Et puis, nous voyons que même le Seigneur Jésus, le Fils unique de Dieu, voulut bien pendant trente ans, vivre obscur et pauvre et ignoré, dans l'obéissance. Ce n'est pas qu'il eût à apprendre ; mais il voulait être le modèle parfait pour les serviteurs de Dieu.

SOPHIE. — Mais Moïse n'aurait-il pas pu être tout de suite employé de Dieu ?

LA MÈRE. — Sans doute, si Dieu l'eût jugé bon ; mais comme je te l'ai déjà dit, mon enfant, Moïse devait apprendre à connaître son cœur et à être dépendant de Dieu. Puis il y avait encore d'autres raisons. En le voyant riche, honoré, instruit, on aurait pu dire : « Voilà bien l'homme qu'il faut pour délivrer un peuple. » Mais Dieu ne pense, ni n'agit point ainsi. Il veut que, dans la délivrance, il n'y ait pas même l'apparence de secours humain, mais que tout vienne de Lui. Il envoie Moïse loin d'Égypte pour qu'il apprenne l'humilité, la dépendance ; là, il est oublié de ses frères, il devient un étranger, afin que quand la délivrance viendra, elle paraisse comme de Dieu et que toute gloire Lui en revienne. Mais il y a une autre raison qui fait que la délivrance est retardée. Que devenait le pauvre peuple pendant que Moïse était loin ?

SOPHIE. — Il continuait à souffrir, maman. Oh ! que le temps devait lui paraître long !

LA MÈRE. — Ils n'avaient pas compris que Dieu voulait les délivrer, qu'il avait un libérateur tout prêt (Actes VII, 25) ; il fallait donc que le joug s'appesantît sur eux. Ils espéraient peut-être qu'un autre roi serait moins rigoureux. Mais non, le roi meurt,

la servitude reste la même, et enfin le cri de douleur s'élève du cœur des enfants d'Israël ; ils voient qu'il n'y a point d'espérance. C'est à cela que Dieu voulait les amener. Comprends-tu pourquoi ?

SOPHIE. — Je pense qu'oui, maman. C'était pour qu'ils apprécient le bonheur d'être sauvés et la bonté de l'Éternel envers eux.

LA MÈRE. — C'est bien cela, en effet, mon enfant. Et Dieu en agit de même envers les pauvres pécheurs. Il veut amener l'âme à voir sa misère, son état de ruine, la perdition qui doit être sa fin. Et c'est quand on voit que l'on est ainsi perdu, qu'on apprécie le salut et le Sauveur. En connais-tu des exemples ?

SOPHIE. — Oh oui, maman. Le pauvre enfant prodigue rentra en lui-même quand il se vit près de mourir de faim, et il pensa à la maison de son père où il y avait du pain en abondance ; et le geôlier, se voyant perdu, dit à Paul et Silas : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

LA MÈRE. — Combien ils furent heureux, n'est-ce pas, quand l'un fut introduit dans la maison du père, vêtu de la plus belle robe, et que l'autre eut appris que Jésus était venu pour le sauver. Mais il avait fallu pour en venir là, que d'abord l'un se sentit mourir et que l'autre se vit perdu. De même il fallait que les enfants d'Israël sentissent toute leur misère, leur impuissance pour s'en délivrer, et vissent qu'il n'y avait pas d'espérance, pour qu'ils fussent prêts à recevoir et qu'ils appréciaient le libérateur et la délivrance que le cœur de Dieu leur préparait.

SOPHIE. — Maman, il est dit que Dieu se souvint de son alliance avec Abraham ; l'avait-il donc oubliée ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant ; Dieu n'est pas comme les hommes, qui oublient souvent ce qu'ils ont promis. Ses desseins sont toujours devant Lui.

Mais cela veut dire que le moment d'agir pour accomplir ses desseins était arrivé, dès que les enfants d'Israël eurent senti leur misère et qu'ils eurent crié dans leur angoisse. Aussitôt que l'âme crie dans sa détresse, Dieu répond dans son amour, car le moyen de salut est prêt. Dès que le pécheur, reconnaissant sa culpabilité, dit : « O Dieu ! sois apaisé envers moi, le pécheur, » Dieu lui montre qu'il n'était pas irrité, qu'au contraire il n'y a que de l'amour dans son cœur, en lui faisant connaître le salut qui se trouve en son Fils.

L'homme dans la gloire.

Nous avons vu, mes enfants, que maintenant, dans la gloire du ciel, il y a un Homme assis à la droite de Dieu, couronné d'honneur, ayant toutes choses sous ses pieds. Et cet homme est le même qui a été sur la croix, Jésus le Sauveur.

Mais environné de cette gloire, adoré par les anges, pense-t-il à nous ? Ah oui, béni soit son nom ! Il est le même Jésus qui aimait les siens sur la terre, qui les aime maintenant et qui ne cessera de les aimer. Dans le monde, quand quelqu'un devient riche et puissant, il oublie souvent ses amis pauvres. Vous rappelez-vous l'échanson du Pharaon, auquel Joseph expliqua ses songes ? Une fois hors de la prison et rétabli dans la faveur du roi, il ne se souvint plus du pauvre Joseph. Mais il n'en est pas ainsi du Seigneur Jésus. Il n'oublie aucun de ceux qui lui appartiennent, qu'il a rachetés par son sang, et qui sont encore ici-bas. Il s'occupe constamment d'eux dans le ciel. Même des enfants, direz-vous ? Certainement, même des enfants qu'il aimait quand il était ici-bas.

Mais comment Jésus s'occupe-t-il de nous dans le ciel ? Eh bien, mes enfants, en premier lieu, il paraît pour nous devant la face de Dieu. Comment pourrions-nous paraître devant la face du Dieu saint ? Impossible ; mais quelqu'un y paraît pour nous, revêtu de sainteté et de justice ; c'est Celui qui a ôté tous nos péchés, qui a subi le jugement à notre place. Oh ! quel parfait et précieux et glorieux représentant nous avons là ! Il paraît devant la face de Dieu pour nous, avec tout l'amour qu'il nous porte dans son cœur, et il est là le Fils bien-aimé de Dieu. Si vous appartenez à Jésus, les yeux de Dieu trop purs pour voir le mal, ne tombent pas sur vous, mais sur son Fils bien-aimé, qui a pleinement accompli l'œuvre de la rédemption et qui est devant Lui pour vous. Dieu vous voit, pour ainsi dire, à travers toute l'excellence de Jésus et de son œuvre sur la croix. Et il est là constamment pour nous, « à perpétuité, » nous dit Dieu. N'est-on pas bien en sûreté quand on sait et croit cela ?

Nous pouvons regarder en arrière, et nous voyons Jésus sur la croix devant Dieu, portant à notre place le jugement contre le péché, et si nous regardons en haut, nous voyons encore Jésus devant Dieu pour nous. Oh ! que ce précieux Sauveur remplisse nos pensées et nos cœurs.

Que fait encore le Seigneur Jésus dans le ciel ? Il y est notre grand souverain sacrificateur. Est-ce pour offrir des sacrifices ? Non, sur la croix il s'est offert une fois pour toutes en sacrifice pour nos péchés ; il a été la victime sainte, pure, sans tache ; l'Agneau de Dieu. Dans le ciel, il est notre souverain sacrificateur ; comme tel il sympathise avec nous, et il intercède auprès de Dieu pour nous.

Chers enfants qui connaissez Jésus et sa grâce, vous désirez servir Dieu, n'est-ce pas ? Mais vous

éprouvez tous les jours que vous êtes pleins de faiblesse et d'infirmité et qu'il y a de grandes difficultés pour résister au mal et faire le bien, n'est-il pas vrai ? Eh bien, Jésus a traversé la terre au milieu des mêmes circonstances, il a été tenté comme nous en toutes choses, mais en restant toujours à part du péché, et là haut dans le ciel, se souvenant de nous, il sympathise avec nous dans nos infirmités. Oui, mon cher enfant, qui désirez ardemment être agréable à Dieu et qui sentez votre faiblesse, Jésus vous voit de là haut, vous porte sur son cœur devant Dieu, et est plein de sympathie pour vous, Lui qui a connu toutes les difficultés du chemin à travers un monde plongé dans le mal. Et qu'en résulte-t-il ? C'est que vous pouvez aller avec une entière confiance au trône de la grâce pour recevoir miséricorde, trouver grâce et avoir le secours nécessaire au moment opportun. Et vous pouvez y aller constamment, dans les petites comme dans les grandes difficultés ; celles que vous rencontrez à la maison, comme celles que vous rencontrez à l'école ou dans le monde. Vous trouvez toujours là, à ce trône de la grâce, Jésus qui vous a tant aimés et qui vous aime.

Mais il *intercède* là haut pour nous. Vous rappelez-vous, mes enfants, l'histoire d'Israël attaqué au désert par Hamalec ? Moïse monte sur la montagne et intercède pour le peuple qui combat dans la plaine. Et ainsi Israël est vainqueur. Vous êtes et nous sommes tous exposés aux attaques de l'ennemi de nos âmes. Comment ne pas être vaincus dans notre impuissance ? Ah ! mes enfants, Jésus pense à nous, il intercède pour nous pour que nous ne péchions pas. Et si nous regardons sans cesse à Lui, nous pouvons toujours être plus que vainqueurs par Lui qui nous a aimés. Ah ! pensez à cela quand la tentation vient : Jésus intercède pour moi afin que je ne pèche

pas, et alors vous pourrez résister au diable et il s'enfuira loin de vous.

Alors, me direz-vous, nous ne devrions jamais pécher. En effet, mes enfants ; mais il arrive que, en ne veillant pas, ou en nous confiant en nous-mêmes, nous tombons en faute. Que faire alors ? Christ dans le ciel, nous laisse-t-il ? Non, béni soit-il. Il s'occupe constamment de ceux qui sont à Lui ; il les conduit à travers tout, et les sauve jusqu'à la fin de la course. Cher enfant chrétien, êtes-vous heureux quand vous êtes tombé en faute ? quand vous vous êtes laissé aller à désobéir, à être irrité ou impatient ? Oh non ! Pourquoi ? Parce que vous sentez que Dieu ne peut vous approuver ; le Saint-Esprit qui est en vous est contristé. Comment faire pour être de nouveau heureux ? Ah ! ce n'est pas en vous efforçant d'oublier votre faute. Non, regardez en haut quand vous avez péché, et voyez-y Jésus le juste qui est là notre Avocat auprès du Père. Il intercède pour vous, afin que vous sentiez votre faute. Pourquoi ? Est-ce pour que vous soyez malheureux ? Non, mon enfant, mais pour que vous veniez à Dieu et que vous Lui confessiez votre péché, et alors vous voyez que Dieu vous l'a pardonné, et vous jouissez de nouveau de tout son amour. Oh ! mon enfant, ne laissez jamais un péché négligé, oublié, non confessé ; c'est comme si vous méprisiez la précieuse intercession de Jésus dans le ciel.

Voyez l'histoire de l'apôtre Pierre. La nuit où le Seigneur Jésus fut livré, il avait dit à ses disciples qu'il avait prié pour eux afin que leur foi ne défailût pas. Et il les avait avertis qu'ils l'abandonneraient. Pierre croyait qu'il aimait tant Jésus qu'il pourrait mourir avec Lui. Pierre ne connaissait pas son pauvre cœur présomptueux et faible dans la tentation. Et vous savez qu'il renia son précieux Maître. Mais Jésus avait prié pour lui, et Jésus le regarda et

Pierre, saisi de douleur, comprit son affreux péché et sortit et pleura amèrement. Après cela, il put de nouveau être heureux.

Mes enfants, nous ne pouvons être heureux que quand nos cœurs sont à l'aise avec Dieu, comme vous n'êtes heureux avec vos parents que quand il n'y a rien dans votre conduite qu'ils désapprouvent. Et Jésus dans le ciel s'occupe sans cesse de vous pour ôter ce qui vous mettrait mal à l'aise avec Dieu, et vous empêcherait d'être heureux. Pour cela, il vous le fait connaître par sa Parole et par l'action de son Saint-Esprit. C'est comme s'il vous regardait, ainsi qu'il le fit à Pierre. N'évitez jamais ce regard plein d'amour, mais allez tout de suite confesser votre faute.

Mes chers enfants, si vous aviez été vêtus d'habits bien propres, avec des souliers bien cirés aux pieds, pour vous rendre à une fête, vous auriez bien soin en vous y rendant de marcher en évitant la boue et la poussière et tout ce qui pourrait vous salir. Et s'il vous était arrivé de vous faire une tache, ne seriez-vous pas bien contents de trouver quelqu'un qui avant d'entrer vous nettoierait ? Eh bien, c'est ce que Jésus, dans son grand amour, fait sans cesse pour les siens. Ce précieux Sauveur, dans le ciel, dans la gloire, veut être encore le serviteur de ceux qu'il a sauvés, et qu'il aime, et pour qu'ils soient toujours propres pour la présence de Dieu son Père et heureux près de Lui, il intercède sans cesse pour eux. C'est ce qu'il enseigna à ses apôtres avant de quitter la terre ; il leur lava les pieds.

Vous voyez donc, mes enfants, ce que Jésus fait dans le ciel pour nous. Il paraît devant Dieu pour nous ; il sympathise avec nous dans nos difficultés, nous soutient dans notre faiblesse, intercède pour que nous ne péchions pas, mais soyons vainqueurs,

et si nous avons péché, s'occupe de nous afin que nous soyons amenés à confesser notre péché, et que nous soyons heureux près de Dieu. Ainsi, dans son amour continuel, il nous garde et nous conduit jusqu'à ce que nous soyons où il est Lui-même.

En effet, mes enfants, il est entré dans le ciel comme notre Précurseur, c'est-à-dire celui qui va devant quelqu'un pour préparer une place. C'est ce qu'a fait ce bien-aimé Sauveur et, parce qu'il est là, tous ceux qui croient en Lui peuvent être assurés qu'ils y seront avec Lui, c'est le désir de son cœur. Est-ce aussi le vôtre ?

Nous verrons une autre fois comment il l'accomplira.

Le Roi de gloire.

Sur son trône, dans le ciel,
 Ah ! voyez le Roi de gloire !
 C'est Lui, le fils éternel :
 Célébrons tous sa victoire !
 Il triompha sur la croix ;
 Sa mort sur l'infâme bois
 A fait éclater sa gloire.

Au-dessus de tous les cieux
 Est assis le Roi de gloire,
 Et les anges radieux
 Chantent aussi sa victoire.
 A ce Seigneur Tout-Puissant,
 Avec joie obéissant,
 Ils sont zélés pour sa gloire.

Le Saint et divin Agneau
 Est ce Puissant Roi de gloire ;
 L'enfer même et le tombeau
 Ont reconnu sa victoire.
 L'univers l'adorera
 Et tout genou fléchira
 Quand il viendra dans sa gloire.

Joie et paix sont pour celui
 Qui croit en ce Roi de gloire !
 Qui ne veut servir que Lui
 Et qui chérit sa mémoire.
 Il le verra dans les cieus
 Et, pour toujours bienheureux,
 Il contempera sa gloire.

La petite Marie.

Dans une jolie petite maison de campagne, non loin d'une grande ville d'affaires, vivaient avec leurs parents deux enfants, Marie et Henri. Marie avait dix ans, son frère n'en avait que cinq. A l'extrémité du beau jardin qui s'étendait derrière la maison, passait une voie ferrée sans cesse sillonnée par les trains qui allaient à la ville ou qui en parlaient. Une forte haie, bien serrée, séparait le jardin de la voie, mais dans un endroit, à l'extrémité d'une allée du jardin, se trouvait une barrière de bois, indiquant que les propriétaires avaient un droit de passage sur la voie pour se rendre dans la partie de leurs domaines située de l'autre côté.

Par une belle après-midi, Marie et Henri étaient venus au jardin qu'ils faisaient retentir de leurs joyeux éclats de rire. Marie lançait une balle aux brillantes couleurs, et Henri s'amusait à courir après. Le jeu plaisait au petit garçon qui aimait beaucoup sa balle qu'un ami de la famille lui avait donnée peu

de jours auparavant. Elle n'avait encore rien perdu de son attrait pour lui.

Avant d'aller plus loin, je dois vous dire que Marie connaissait le Seigneur Jésus et l'aimait. Elle avait lu dans sa Bible ces paroles : « Soyez pleins d'affection les uns pour les autres » (Romains XII, 10), et elle s'efforçait de plaire au Seigneur en obéissant à cette exhortation. Elle jouait donc avec Henri bien gentiment pour lui faire plaisir et comme le petit homme le désirait, mais bientôt il se fatigua de courir après la balle et il commença à la lancer en l'air. A ce moment ils étaient près de la haie et la balle, jetée un peu de travers, alla tomber sur la voie.

En un clin d'œil, sans penser au danger, Marie eut franchi la barrière et regarda autour d'elle pour voir où était la balle. Elle avait roulé jusque contre le rail de l'autre côté de la voie. Marie pouvait apercevoir à une certaine distance le blanc panache de la locomotive d'un train qui s'avavançait. Elle crut avoir le temps de sauver le précieux jouet de son petit frère. Rapide comme une flèche, elle s'élança, mais hélas ! au moment où elle étendait déjà la main pour saisir la balle, son pied glissa, elle tomba et, avant qu'elle eût eu le temps de se relever, le train avait passé sur elle.

Ses parents apprirent bientôt le terrible accident. Mais toute leur affection, toutes leurs larmes, ne pouvaient rendre la vie à leur enfant chérie. Le Seigneur l'avait prise auprès de Lui. Mais au milieu de la profonde douleur qui étreignait leurs cœurs, il y avait une consolation : ils savaient que leur enfant bien-aimée était avec Jésus. En voyant le pâle visage entouré de boucles blondes de leur chère petite fille, oh ! combien ils bénissaient Dieu en se souvenant que peu de mois auparavant, Marie était venue à Jésus comme une pécheresse, et avait appris là qu'il avait lavé tous ses péchés dans son précieux sang !

Elle avait lu ce beau verset : « Le sang de son Fils Jésus-Christ purifie de tout péché ; » elle avait cru Dieu et maintenant elle était avec son Sauveur.

Vous direz peut-être : « Voilà une histoire bien triste. » Sans doute ; mais je vous l'ai racontée, chers petits amis, pour que vous vous demandiez : « Si du milieu de mes jeux ou de mes leçons, j'étais ainsi soudainement enlevé de ce monde, où est-ce que j'irais ? »

Questions pour le mois d'avril.

Dans le numéro de mars, vous avez lu l'histoire d'un texte, Jean III, 16. Je désire vous adresser quelques questions sur ce merveilleux passage.

1^o La première chose qui nous y est présentée, c'est l'*amour* de Dieu. Cherchez quelques autres passages où il est parlé de cet amour. (Entre autres Romains V, Éphésiens II, 1 Jean IV.)

2^o Quelle est la preuve que Dieu a donnée de son amour ? Cherchez-le aussi dans d'autres passages que celui qui nous occupe.

3^o Quels sont les objets de cet amour ? Cherchez quelques passages qui montrent l'état où Dieu les trouve.

4^o Quel est le but de l'amour de Dieu ? Faites remarquer qu'il est double.

5^o A qui s'applique ce que Dieu s'est proposé dans son amour ? Montrez-le encore par d'autres passages.

J'ai eu le plaisir de recevoir un certain nombre de réponses aux questions du mois de février. Vous vous rappelez, mes jeunes amis, que j'avais posé à la fin une question personnelle. Quelques-uns m'ont répondu avec une joyeuse assurance qu'ils connaissent pour eux-mêmes la grâce qui leur a apporté le

salut. Oh ! puissent-ils rester attachés au Seigneur de tout leur cœur. (Actes XI, 23.)

Une de mes jeunes correspondantes me dit qu'elle *pense* être comprise dans la réponse, parce qu'elle *croit* avoir besoin du Sauveur qui est mort pour elle. Souvenez-vous, ma chère enfant, que la parole de Dieu dit : « Celui qui *croit*, a la vie éternelle. » Il ne le pense pas, mais il le *sait* (1 Jean V, 13), et son cœur est rempli de joie en croyant Dieu. Chère jeune amie, saisissez donc sans hésiter la grâce qui apporte le salut.

Je dirai la même chose à un de mes jeunes amis qui m'écrit : « Je *crois* avoir saisi le moyen de salut. » Mon cher enfant, si, étant sur le point de vous noyer, vous aviez saisi la corde qui vous aurait été jetée, vous ne diriez pas : je *crois* avoir saisi la corde, vous le sauriez. Et si vous étiez dans le bateau de sauvetage, vous ne diriez pas : je *crois* être dans le bateau ; mais j'y suis.

Une autre chère enfant écrit : « Je désire la recevoir dans mon cœur. » Eh bien, ma chère petite, c'est aussi le désir du Seigneur Jésus de vous recevoir et de vous serrer sur son cœur. Croyez son amour et allez tout de suite :

Le Seigneur Jésus invite
Tous les petits à venir.
Accourez, accourez vite
Dans ses bras : Il veut bénir.

Une autre me dit : « Je ne puis pas encore dire que je l'aie reçue. » Et enfin d'autres n'ont rien répondu, sans doute pour la même raison. A ces chers enfants, je dirai :

Quand viendrez-vous à Jésus ; quand le recevrez-vous ; quand voulez-vous être sauvés ?

C'est aujourd'hui le jour du salut. Oh ! ne remettez pas à demain. Venez, car tout est prêt.



Ma demeure est là

Anna et Marie étaient nées de parents anglais, mais avaient toujours vécu en Espagne. Quand Marie eut atteint l'âge d'environ dix-sept ans, Anna étant de trois ans plus jeune, leur mère les amena en Angleterre pour qu'elles y apprissent leur langue, et les plaça sous les soins d'une dame chrétienne qui ne négligea rien pour les bien instruire. Comme elles désiraient beaucoup avancer, leurs progrès furent rapides et bientôt elles furent en état de lire en anglais des livres faciles.

Mais elles avaient à apprendre des choses bien plus importantes. Elles ne savaient presque rien de

« l'antique histoire » de Jésus et de son amour. Leur amie leur racontait souvent les merveilleuses histoires de la Bible, et elles écoutaient très attentivement ; mais elles faisaient rarement une question et restaient dans une extrême réserve quant à l'état de leur âme. Plus tard cependant, Marie dit à son institutrice combien à cette époque même elle se sentait misérable, car un profond désir de posséder le pardon de ses péchés et d'avoir la certitude d'aller au ciel s'était emparée d'elle.

Un soir, Marie faisait une promenade, lorsque son attention fut attirée par un chant qui venait d'un bâtiment sur le bord de la route. Là se trouvaient réunies un certain nombre de personnes pour entendre une prédication de l'Évangile. Marie aimait beaucoup la musique ; elle s'arrêta un moment en se disant : « Que ce chant est plein de douceur ! » Et sans presque savoir ce qu'elle faisait, elle s'avança dans le vestibule tout près de la porte. La congrégation chantait ces paroles :

Bien loin des luttes de la vie,
De la peine et de la douleur,
Se trouve pour l'âme ravie
Un lieu de repos, de bonheur :
Et ma demeure est là !

« Ah ! pensa Marie, cette demeure, c'est le ciel ; mais ce n'est pas la mienne. Oh ! combien j'aimerais être sur le chemin du ciel ! » On chantait le dernier verset de l'hymne et la jeune fille, l'oreille tendue, ne perdait pas une parole.

Là tout est paix, joie et lumière ;
Des saints, c'est l'éternel séjour ;
C'est l'heureuse maison du Père
Où de Jésus brille l'amour.
Et ma demeure est là !

Et bientôt le Sauveur qui m'aime
 M'introduira dans ce saint lieu ;
 Là je serai, bonheur suprême,
 Avec Lui, toujours près de Dieu :
 Car ma demeure est là !

Le chant avait cessé ; Marie n'en avait pas perdu une parole, et à mesure qu'elle écoutait, son cœur se remplissait d'un désir toujours plus ardent d'aller dans cette ravissante demeure pour être avec Jésus. Tout à coup la porte s'ouvrit et une personne l'invita à entrer. Marie s'assit et écouta la prédication.

« Je me rappellerai toujours cette soirée comme un moment suprême, » racontait Marie, « car ce fut alors que Jésus parla de paix à mon âme. Je compris pour la première fois ce que signifie son nom — SAUVEUR — nom merveilleux pour moi pécheresse. Je vis ma misère et je sentis sa puissance pour sauver. Ce que je ne pouvais faire pour moi-même, Lui l'a fait pour moi et de manière à glorifier son Dieu et Père. » Avant de quitter la salle moi aussi je pouvais dire : « Ma demeure est là. »

Le cœur de Marie débordait de louanges envers Dieu à cause de la bonté dont il avait usé à son égard.

« Il veillait sur moi, » disait-elle, « pendant tout le temps que j'étais en Espagne, alors que j'étais dans les ténèbres ; puis il m'a amené en Angleterre pour m'ouvrir les yeux et me faire passer des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu. »

Anna ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'un grand changement s'était opéré chez sa sœur. Le Seigneur lui ouvrit le cœur et lui donna le désir de connaître le même Sauveur, et bientôt elle eut la certitude que la bénédiction dont jouissait sa sœur lui appartenait aussi. Ses larmes de bonheur et la

ferveur de ses réponses, quand on lui demandait raison de sa confiance dans le Seigneur Jésus, disaient plus clairement que ses paroles que son âme était sauvée et que la vie de Dieu l'animait.

« Je crois que je suis sauvée, » disait-elle, « parce que la parole de Dieu dit : « Celui qui croit au Fils » a la vie éternelle, » et Dieu sait ce qu'il dit. »

Nos chères jeunes amies désiraient ardemment que leurs parents apprissent aussi à connaître Jésus, et elles adressaient à Dieu de ferventes prières pour eux. Elles écrivirent de longues lettres à leur père, et souvent elles supplièrent leur mère de prêter l'oreille à l'Évangile qui était devenu vraiment une bonne nouvelle pour elles. Elles rendaient ainsi témoignage à Celui qui les avait sauvées.

Avant de venir en Angleterre, Marie et Anna n'avaient jamais vu de la neige. Sous les chauds rayons du soleil d'Espagne, les feuilles, les fleurs et les fruits se trouvent en même temps sur les orangers.

Un jour d'hiver il tomba une neige abondante qui couvrit tout d'un manteau d'une blancheur éblouissante : « Que c'est beau, que c'est beau ! » s'écria Anna.

Marie demeura pensive ; puis elle dit : « J'aime à voir cela ; c'est bien beau, en effet. Mais j'aime à penser qu'un pécheur lavé dans le sang de Jésus est plus blanc que la neige. Nous ne voyions pas de neige en Espagne, et nous n'y connaissions pas le Sauveur. Quelle différence maintenant ! Nous pouvons dire : « A Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; — à Lui la gloire et la force aux siècles des siècles. »

La dernière fois que j'entendis parler de Marie et d'Anna, elles étaient remplies de joie et de bonheur,

attendant comme les saints de Thessalonique, le Fils de Dieu venant du ciel pour les prendre dans sa demeure glorieuse, et, dans cette attente, priant pour la conversion de leurs parents, et cherchant à tous égards à plaire à Celui qui les avait aimées et s'était livré pour les sauver.

Cher jeune lecteur, connaissez-vous aussi Jésus comme votre précieux Sauveur ? Avez-vous été lavé de vos péchés dans son sang ? L'attendez-vous des cieux ? Pouvez-vous dire : Ma demeure est là ; et vous efforcez-vous de marcher d'une manière digne de Lui ?



Entretiens sur l'Exode

L'APPEL DE MOÏSE

(Exode III, IV)

LA MÈRE. — Dans ces deux chapitres, nous est raconté l'appel que Dieu adressa à Moïse après qu'il eut passé quarante années chez Jéthro. Nous y voyons aussi comment Moïse répondit à cet appel de Dieu.

SOPHIE. — Chère maman, Moïse devait être bien surpris de voir un buisson tout en feu et qui ne se consumait pas. Mais je pense que Dieu voulait ainsi attirer son attention.

LA MÈRE. — Je le pense aussi, Sophie, mais en même temps il y avait, dans cette apparition, une figure très frappante du pauvre peuple d'Israël et de ce qu'était Dieu.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

LA MÈRE. — Le buisson dans son apparence humble, chétive, sans force et au milieu des flammes, représentait Israël dans la fournaise d'Égypte. Les

Égyptiens avaient beau faire contre eux, les accabler de travaux et tuer leurs petits enfants, ils ne pouvaient les détruire, ni même les abattre, et pourquoi ?

SOPHIE. — Ah ! maman, c'est que Dieu était avec eux, comme l'ange de l'Éternel dans le buisson.

LA MÈRE. — C'est bien cela. En même temps, Dieu est un feu consumant pour ses ennemis, et les Égyptiens allaient bientôt l'éprouver.

SOPHIE. — Pourquoi, chère maman, l'Éternel dit-il à Moïse d'ôter ses souliers ?

LA MÈRE. — Tu vois que Dieu dit : « Le lieu où tu es arrêté est une terre sainte. » Qu'est-ce qui la rendait sainte ?

SOPHIE. — Je pense, maman, que c'était la présence de Dieu.

LA MÈRE. — En effet ; et dans cette présence, il ne fallait rien apporter de l'impureté du monde. Voilà pourquoi il fallait ôter les souliers. C'est ainsi, mon enfant, que quand nous nous approchons de Dieu, il nous faut avoir soin de laisser toute pensée même qui ne conviendrait pas à sa sainteté. Mais quel est l'effet produit sur Moïse par la présence de l'Éternel ?

SOPHIE. — Il a peur et n'ose regarder vers Dieu.

LA MÈRE. — C'est là ce qu'éprouve toujours l'homme pécheur jusqu'à ce qu'il ait appris à connaître Dieu. Plus tard, Moïse a le bonheur de voir Dieu face à face ; l'Éternel lui parle comme un homme à son intime ami. (Exode XXXIII, 11 ; Nombres XII, 8.) Et nous, Sophie, devons-nous avoir peur en la présence de Dieu ?

SOPHIE. — Oh non, maman. Dieu nous aime, nous sommes ses enfants, et Jésus nous a lavés de tous nos péchés. On n'a pas peur de quelqu'un qui nous aime ; je n'ai pas peur de toi, chère maman ; au contraire, j'aime être avec toi. Mais voudrais-tu me dire pourquoi Dieu dit à Moïse : « Je suis le Dieu

dé ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob? »

LA MÈRE. — C'était, mon enfant, pour bien imprimer dans le cœur de Moïse d'abord, et ensuite dans celui des enfants d'Israël, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, toujours le même; Celui qui avait appelé Abraham hors de son pays, qui avait gardé Abraham et Isaac et Jacob dans leurs pèlerinages, qui leur avait fait les promesses, et qui venait les accomplir. Et c'est maintenant encore le même Dieu pour nous, mais nous le connaissons plus complètement, maintenant que son Fils bien-aimé est venu nous le faire connaître. (Jean I, 18.)

SOPHIE. — Maman, je trouve bien beau ce que l'Éternel dit à Moïse : « J'ai très bien vu l'affliction de mon peuple. » C'est bien doux de savoir que Dieu voit les siens quand ils sont affligés.

LA MÈRE. — Et Dieu ne se contente pas de voir, mais il déploie sa puissance pour délivrer. C'est ainsi que, dans sa grâce, il est aussi intervenu pour nous délivrer du pouvoir des ténèbres, de la puissance de Satan. (Colossiens I, 13.) Mais Dieu voulait faire plus encore que de délivrer son peuple de la servitude d'Égypte. Où voulait-il les conduire selon la promesse faite à leurs pères?

SOPHIE. — Dans un pays bon, spacieux, découlant de lait et de miel. Et nous, chère maman, il nous introduira dans le ciel.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, là où il n'y a plus ni deuil, ni cri, ni larmes, où la mort ne sera plus. Et quel est notre libérateur?

SOPHIE. — C'est Jésus, maman; Dieu l'a envoyé pour nous sauver, de même qu'il envoya Moïse pour retirer les enfants d'Israël hors du pays d'Égypte.

LA MÈRE. — Seulement remarque, Sophie, une bien grande différence entre Moïse et notre précieux Sau-

veur. Quand l'Éternel veut envoyer Moïse, celui-ci fait toutes sortes d'objections. Mais quand le Fils bien-aimé de Dieu entre dans le monde, il dit : « Voici, je viens, ô Dieu ! pour faire ta volonté. » Et il accomplit cette volonté en étant obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. (Hébreux X, 7-9 ; Philippiens II, 8.)

SOPHIE. — Mais, maman, il me semble que Moïse avait bien raison de craindre et de se méfier de lui-même.

LA MÈRE. — Oh ! sans doute. Moïse avait appris à connaître sa faiblesse et à ne pas avoir de confiance en lui-même. Il n'était plus ce Moïse prompt à agir et qui tua autrefois l'Égyptien. Il voyait la grandeur de l'œuvre qu'il fallait faire : paraître devant le grand et puissant roi d'Égypte et arracher à sa puissance le peuple d'Israël. Mais Dieu lui dit : « *Je serai avec toi,* » et que pouvait la puissance de Pharaon contre l'Éternel ? Ayant Dieu avec lui, Moïse pouvait tout. C'est comme l'apôtre Paul, seul, sans apparence, au milieu de tant d'ennemis. Le Seigneur lui avait dit : « Ne crains point, Paul, je suis avec toi, » et Paul pouvait dire : « Tous m'ont abandonné, mais le Seigneur s'est tenu près de moi, ...et j'ai été délivré de la gueule du lion. » Il disait encore : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » (Actes XVIII, 9, 10 ; Philippiens IV, 13 ; 2 Timothée IV, 16, 17.) Oh ! que l'on est heureux quand on saisit cette promesse de Dieu : « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai pas. » (Hébreux XIII, 5.)

SOPHIE. — C'est vrai, chère maman, et c'est bien précieux d'avoir cette assurance. Je trouve souvent que les choses sont bien difficiles ; à l'école, par exemple ; et je désire me rappeler que Dieu ne me laissera pas, parce qu'il l'a promis. Maintenant, maman, voudrais-tu me dire si Moïse faisait mal de de-

mander à Dieu quel était le nom sous lequel il devrait le faire connaître aux enfants d'Israël? Il me semble que Moïse avait besoin d'être instruit.

LA MÈRE. — C'est très vrai, Sophie; aussi nous voyons que Dieu répond gracieusement à cette demande. Les noms que les hommes portent, servent à les distinguer les uns des autres; mais les noms sous lesquels Dieu se fait connaître, révèlent ce qu'il est en lui-même, ou bien ce qu'il veut être pour nous. Le nom qu'il dit à Moïse est un nom merveilleux : « JE SUIS. »

SOPHIE. — Que veut-il dire, chère maman?

LA MÈRE. — C'est que Dieu existe par lui-même; tous les autres êtres ont été créés par Lui, mais Lui existe sans devoir son existence à personne. De plus, le nom qu'il prend indique qu'il est toujours le même sans changement, immuable comme l'on dit. N'est-ce pas que c'était bien le nom qui convenait à Dieu pour les enfants d'Israël? C'était celui qui ne change pas dans ses desseins; qui a fait les promesses et qui les accomplira, et il sera à jamais le même pour Israël.

SOPHIE. — Mais, maman, Israël n'existe plus.

LA MÈRE. — Tu oublies, mon enfant, ce que je t'ai dit plus d'une fois. Les Juifs à cause de leurs péchés sont dispersés maintenant. Mais Dieu se souviendra d'eux, quand « le temps marqué sera accompli, et que l'iniquité de Jérusalem sera tenue pour acquittée » (Ésaïe XL, 1), et alors le nom de Dieu sera pour eux, comme aux temps de leur délivrance d'Égypte, « L'ÉTERNEL, » JÉHOVA, le Dieu fidèle, qui ne change pas, suivant ce que nous avons lu : « C'est ici mon nom éternellement. » Maintenant, chère Sophie, pourrais-tu me dire sous quel nom, nous connaissons Dieu?

SOPHIE. — Comme le Père de notre Seigneur Jésus-Christ.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Les patriarches le connaissaient comme le Dieu Fort, Tout-puissant, qui les gardait tandis qu'ils étaient étrangers et voyageurs en Canaan ; pour Israël, il était et sera l'Éternel, le Dieu immuable, fidèle à ses promesses. Nous, nous savons bien qu'il est tout-puissant et fidèle, mais nous le connaissons de plus comme *notre Père* ; nous sommes *ses enfants*. C'est la précieuse et douce relation dans laquelle son Fils bien-aimé introduit maintenant ceux qui croient en Lui. (Jean I, 12, 13 ; XX, 17 ; Rom. VIII, 14-17 ; voyez aussi 2 Corinthiens VI, 18.)

SOPHIE. — Oh ! maman, comme c'est bon de pouvoir appeler Dieu son Père, et savoir qu'il nous aime comme ses enfants. Cela me rappelle les premiers vers d'un cantique :

Oh ! qu'il est doux d'aimer Dieu comme un Père,
D'aller à Lui, sans détour, sans frayeur.

Mais tu m'as dit que nous le connaissions comme Celui qui ne change pas. Je le crois, mais y a-t-il dans le Nouveau Testament un passage qui le dit ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie, il y en a plus d'un. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que l'un de ces passages s'applique au Seigneur Jésus. L'épître aux Hébreux dit : « Jésus-Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement. » (Hébreux XIII, 8.) Jésus lui-même, parlant aux Juifs, disait : « Avant qu'Abraham fût, JE SUIS. » (Jean VIII, 58.)

SOPHIE. — Ainsi, maman, Celui qui parlait avec Moïse dans le buisson, c'était le Seigneur Jésus, avant qu'il vint sur la terre ?

LA MÈRE. — Je n'en doute pas, mon enfant, et il y a entre autres un passage qui nous montre bien clairement que Jésus était Jéhova, l'Éternel. Lis dans Ésaïe VI, 1, 3 et 9.

SOPHIE. — « L'année en laquelle mourut le roi Hozias, je vis le Seigneur séant sur un trône haut et élevé, et ses pans remplissaient le temple. Les séraphins se tenaient au-dessus de Lui, et chacun d'eux avait six ailes : de deux ils couvraient leur face, et de deux ils couvraient leurs pieds, et de deux ils volaient. Et ils criaient l'un à l'autre : Saint, saint, saint est l'Éternel des armées ! Tout ce qui est dans toute la terre est sa gloire !... Et il dit : Va, et dis à ce peuple : En entendant vous entendrez, mais vous ne comprendrez point ; et en voyant vous verrez, mais vous n'apercevrez point. »

LA MÈRE. — Lis encore dans l'évangile de Jean, chapitre XII, versets 40, 41.

SOPHIE. — « Ésaïe dit encore : Il a aveuglé leurs yeux, et il a endurci leur cœur, afin qu'ils ne voient point des yeux, et qu'ils n'entendent pas du cœur, et qu'ils ne soient pas convertis, et que je ne les guérisse pas. Ésaïe dit ces choses quand il vit sa gloire et qu'il parla de Lui. »

LA MÈRE. — C'est du Seigneur Jésus que Jean parle et nous voyons par là clairement que Celui qui parlait à Moïse dans le buisson, et qui apparaissait à Ésaïe, était le même qui vint sur la terre sous la figure d'un homme pour révéler la grâce et l'amour de Dieu.

Une autre fois nous verrons la suite de nos deux chapitres.

Ismaël.

Qu'est-ce que la Bible, mes enfants ? C'est le livre de Dieu. Et à qui s'adresse-t-elle ? Est-ce aux savaux ou aux hommes faits seulement ? Oh ! non, c'est à tous, même aux enfants. Les enfants n'ont-

ils pas besoin d'être sauvés, tout comme les grandes personnes ? Oui, n'est-ce pas. Or c'est la parole de Dieu qui, reçue dans le cœur, peut sauver les âmes. (Jacques I, 21.) Mais les enfants peuvent-ils comprendre la parole du grand Dieu Tout-Puissant ? Oh oui, béni soit-il, ils peuvent comprendre ce qu'elle nous dit de son grand amour et du don qu'il a fait de son Fils pour nous sauver. Et non-seulement cela, mais ils peuvent aussi comprendre les enseignements que Dieu leur donne, afin qu'ils sachent se conduire d'une manière digne de Lui. Écoutez les paroles du Seigneur Jésus : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. » (Matthieu XI, 25.)

N'êtes-vous pas bienheureux, chers enfants, de savoir que le Père, Celui qui est le Seigneur des cieux et de la terre, s'occupe de vous pour vous instruire ?

Mais la Bible ne vous adresse pas seulement des exhortations. Dieu sait que les enfants ont besoin d'être instruits par le récit de ce que d'autres enfants ont fait, il sait aussi que vous écoutez mieux les histoires qu'autre chose, et dans sa tendre condescendance il a voulu, dans son saint Livre, vous raconter des traits de la vie de plusieurs enfants. C'est de cela que j'aimerais m'entretenir avec vous. Oh ! écoutons la voix de ces enfants qui ont passé sur la terre comme vous, mais qui, bien que morts, nous parlent dans le livre de Dieu.

Savez-vous quel est le premier enfant dont la Bible nous raconte quelque chose ? C'est Abel, pensez-vous peut-être. Mais non ; rien ne nous est dit de son enfance. Il nous faut parcourir bien des siècles, passer le déluge, et enfin arriver dans le pays de Canaan, sous les tentes d'Abraham. Ah ! direz-

vous, c'est Isaac. Eh bien non ; il ne nous est presque rien dit d'Isaac enfant. Mais Abraham avait un autre fils avant qu'Isaac naquît. C'est Ismaël, qui n'avait pas Sara pour mère, mais Agar, la servante égyptienne. La Bible nous parle de sa naissance, puis de lui quand il avait treize ou quatorze ans, l'âge peut-être de plus d'un de mes jeunes lecteurs.

Ismaël était un enfant bien favorisé. Ce n'était pas seulement parce que son père Abraham était très riche, mais parce qu'Abraham connaissait Dieu et était l'ami de Dieu, comme nous le dit la Bible. L'Éternel disait de lui : « Je connais Abraham et je sais qu'il commandera à ses fils et à ses enfants après lui de garder la voie de l'Éternel pour faire ce qui est juste et droit. » Nous pouvons être bien sûr que ce bon père, qui aimait tendrement Ismaël, lui avait enseigné ce qu'était la voie de l'Éternel et ce qui était juste et droit. Oh ! que vous êtes heureux, enfants qui avez des parents chrétiens, qui vous élèvent dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur.

Vous aimeriez bien savoir un peu ce qu'était Ismaël, s'il avait un aimable caractère, s'il aimait son père. Vous en jugerez par vous-mêmes, mes amis. Ce sont les faits qui vous le feront connaître. Comme Ismaël avait environ quatorze ans, il arriva un grand événement dans les tentes d'Abraham. Sara eut un fils, comme l'Éternel l'avait promis. C'était son fils unique, et c'est lui qui devait hériter, non seulement des grandes richesses d'Abraham, mais de quelque chose de bien plus précieux. Il était l'héritier des promesses magnifiques, que l'Éternel avait faites à Abraham. Savez-vous lesquelles ? C'est que Dieu bénirait toutes les nations par quelqu'un qui serait de la postérité d'Abraham, c'est-à-dire Jésus, le Fils de Dieu.

Abraham et Sara étaient très âgés quand naquit Isaac. Aussi furent-ils dans une grande joie. Tous leurs serviteurs aussi, nous pouvons en être sûrs, se réjouirent avec eux, car Abraham était un bon maître. Et Ismaël, fut-il content d'avoir un petit frère ? Plusieurs de mes jeunes lecteurs et lectrices ont eu ou ont peut-être maintenant un petit frère ou une petite sœur. Ne l'aimez-vous pas, ce cher petit enfant ? Il est si gentil et si mignon. N'êtes-vous pas tout content de le voir sourire et vous tendre ses petites mains. Eh bien, pour le pauvre Ismaël, j'ai bien peur, d'après ce qui nous est raconté plus loin de sa conduite, qu'il n'ait pas été heureux, et qu'au contraire son cœur ne fût rempli de malveillance et de jalousie.

Quelle triste chose quand, dans une famille, un frère ou une sœur sont jaloux des autres, et envient tout ce que les autres ont et qu'eux n'ont point. L'envie chasse l'affection et empêche d'être heureux. Mais pourquoi Ismaël aurait-il été jaloux ? Il pensait peut-être qu'Isaac serait plus riche que lui et qu'Abraham l'aimerait davantage. Pensez-vous, mes enfants, que le cœur de vos parents ne soit pas assez grand pour vous contenir tous et vous aimer tous autant l'un que l'autre ? Je suis sûr qu'il y a de la place et la même place pour tous. Abraham n'aimait pas moins Ismaël, parce qu'il aimait Isaac.

Le petit Isaac grandit, et le temps vint où il dut être sevré, c'est-à-dire ne plus prendre le lait de sa mère. A cette occasion, ainsi que c'était l'habitude dans les pays d'Orient, Abraham fit un grand festin. Chacune des tentes de ses serviteurs, comme la sienne, était remplie de joie, il y avait de tout en abondance pour chacun, et Ismaël, qui était fils de la maison, avait sans doute une large part dans la

fête, ainsi que sa mère Agar. Jouissait-il de ce bonheur? Était-il heureux de voir le petit Isaac grandir, heureux de la joie de son père? Hélas! mes enfants, un cœur orgueilleux, envieux et jaloux, ne peut jouir de rien, il n'est jamais heureux. Et quand un cœur nourrit de tels sentiments, ils se font jour dans la conduite.

C'est ce qui arriva pour Ismaël. Et de quelle manière? Il ne pouvait et n'aurait peut-être pas voulu faire du mal au petit Isaac, mais dans ce jour de fête pour tous, il n'eut pas honte de blesser le cœur de Sara, en se moquant de son jeune fils, en le tourmentant comme un méchant garçon peut le faire à l'égard d'un plus petit. Quelle lâcheté et quelle méchanceté, penserez-vous. Sans doute, mes enfants. Mais le cœur a-t-il changé depuis Ismaël? N'y a-t-il jamais eu en vous d'orgueil, d'envie, de jalousie? Nous sommes tous par nature des Ismaël. Le mauvais arbre, je veux dire notre cœur, est là, et ne peut produire que de mauvais fruits.

Abraham apprit-il la méchante conduite de son fils aîné? Oui, Sara ne put la lui cacher, et c'est ainsi que la joie de ce jour de fête fut assombrie par Ismaël. Quelle triste chose, quand un enfant est un sujet de douleur pour ses parents et de chagrin dans la famille. Prenez-y garde, mes enfants. Mais quelqu'un d'autre avait entendu les moqueries d'Ismaël contre l'héritier des promesses. C'était celui duquel il est dit, que « ses yeux vont par toute la terre » et « sont attentifs aux voies de chacun. » (Zacharie IV, 10, Job XXXIV, 21.) L'Éternel avait vu Ismaël, et Ismaël devait recevoir le châtiment de sa méchanceté. Sara demanda à Abraham qu'Agar et son fils fussent chassés. Vous voyez quel trouble peut apporter dans la famille un enfant rebelle. Abraham fut profondément peiné. Il aimait Ismaël,

car un père ne cesse pas d'aimer son enfant, même quand il a été méchant. Mais ce n'était pas Sara, c'était l'Éternel qui jugeait bon qu'Ismaël fût chassé, pour recevoir la leçon que Dieu voulait lui apprendre. Dieu dit donc à Abraham de faire ce que Sara avait demandé, mais en même temps il consola le pauvre père. Abraham se prépara donc à obéir, et à se séparer de son fils aîné. Ah ! mes enfants, quand vos parents vous châtient, sachez bien que leur cœur saigne, et qu'ils le font pour votre bien et pour obéir à Dieu.

Peut-être vous demandez-vous pourquoi Agar fut renvoyée avec son fils ? Qu'aurait pu faire Ismaël seul ? Il était un trop jeune garçon pour se tirer d'affaire. C'était donc un effet de la miséricorde de Dieu envers Ismaël que sa mère l'accompagnât. Mais c'était en même temps une leçon pour elle. Plusieurs années auparavant, elle avait aussi méprisé sa maîtresse, et elle n'avait sans doute pas appris à son fils à respecter Sara ; maintenant elle partageait son châtiment.

Cette nuit encore, Ismaël dormit sous les tentes d'Abraham. Il s'était peut-être couché, sans penser au péché qu'il avait commis et sans l'avoir confessé à Dieu. Combien peu il se doutait de ce qui l'attendait à son réveil ! Le méchant fait le mal, sans réfléchir que Dieu a l'œil ouvert sur lui. Mais de bon matin, Abraham appela Agar et Ismaël, et leur annonça la triste nouvelle. Ne croyez-vous pas, mes enfants, qu'ils durent en être profondément affligés ? Mais c'était l'ordre de Dieu. Comme Adam et Ève, autrefois chassés du paradis terrestre, Ismaël et Agar devaient quitter les paisibles tentes d'Abraham. Ah ! combien tristes sont les conséquences du péché ! Toutefois Abraham ne voulut pas les renvoyer à vide ; il donna à Agar un pain et une bouteille d'eau, et ils partirent,

Voilà la première et triste partie de l'histoire du pauvre garçon Ismaël. C'est l'histoire de son péché, provenant de son cœur farouche, orgueilleux et jaloux, et qui le fait chasser loin du bonheur dont il pouvait jouir. Nous allons maintenant voir, mes enfants, la leçon que Dieu voulut donner à lui et à Agar.

Où allaient-ils ? Il n'en était pas dans ce pays et dans ce temps comme de nos jours et dans nos contrées, où l'on va aisément d'un endroit à l'autre par de bonnes routes ou des chemins, à travers des pays bien cultivés. Autour des tentes d'Abraham s'étendait le désert, et nous lisons : « Agar se mit en chemin et fut errante au désert de Béersébah. »

Le désert, mes enfants, le désert aride et sans eau, nous nous le figurons malaisément. Représentez-vous ces vastes étendues où, pendant des jours et des jours, on peut voyager sans rencontrer une source ou un puits pour se désaltérer, sans voir un arbre pour s'abriter. Là il n'y a point de route frayée, les hommes habitués à parcourir ces lieux reconnaissent seuls à certains indices de quel côté il faut se diriger. Agar, habituée à suivre Abraham, ses serviteurs et ses troupeaux, ne connaissait pas le désert. « Elle fut errante. » Ordinairement on y voyage en troupe, elle était seule et sans défense ; les femmes et les enfants sont placés sur des chameaux pour ces difficiles traversées, Agar était à pied avec son jeune fils. C'était le commencement de l'épreuve et de la leçon que Dieu voulait leur apprendre. Il fallait qu'ils connussent leur impuissance entière et l'inépuisable miséricorde de Dieu.

Mais l'épreuve n'était qu'à son début. Ils étaient partis de bon matin, quand l'air est encore plein de la fraîcheur de la nuit. Leurs pieds n'étaient pas encore lassés et ils avançaient sans trop de fatigue,

Mais à mesure qu'ils s'éloignaient, un autre voyageur, qui s'était aussi levé de bon matin, avançait de son côté à grands pas, voyageur infatigable, celui-là, qui montait, montait sans s'arrêter dans sa course, voyageur qui part de l'un des bouts des cieux pour aller à l'autre bout. Savez-vous qui c'était, mes enfants ?

C'était le soleil, l'ardent soleil du désert. En hiver, le soleil nous réjouit ; en été, nous sommes aussi heureux de le voir embellir et égayer tout autour de nous, et si la chaleur devient trop grande, nous avons l'ombrage des arbres, l'abri de nos maisons. Si nous sommes altérés, l'eau ne nous manque pas. Dans les tentes d'Abraham aussi, on se reposait « pendant la chaleur du jour. » (Genèse XVIII, 1.) Au désert de Béersébah, où erraient Agar et Ismaël, rien de semblable. Le sol du désert devient brûlant comme un fer rougi, l'air est enflammé comme celui qui sort d'une fournaise, et au-dessus des têtes le soleil, impassible voyageur, darde ses rayons toujours plus terribles à mesure qu'il monte. Alors la soif, une soif ardente, saisit ceux qui marchent dans le désert. Les lèvres et la langue se sèchent, les forces défaillent peu à peu. Mais, direz-vous, heureusement qu'Agar et Ismaël avaient de l'eau pour se désaltérer. Oui, mes enfants, mais l'eau s'épuise comme toutes les ressources humaines, et le moment vint où elle manqua.

Ah ! pauvre Agar ! Son enfant s'affaiblissait à ses côtés, et elle n'avait rien pour le soulager. Bientôt ses jambes ne purent plus le soutenir, et sa mère désolée, sans espoir, sans secours au près ni au loin, le plaça sous un arbrisseau dont la faible ombre pouvait le protéger un peu, dernier soin de son amour ; puis, le cœur brisé, elle s'éloigna « à une portée d'arc, et elle s'assit, disant : Que je ne voie

pas mourir l'enfant. » Oh ! quelles terribles conséquences le péché amène avec lui, — le désert, la douleur, la souffrance et la mort ! et point d'espérance !

Pauvre Ismaël, le voilà sans force, plus faible, plus impuissant que le petit Isaac dont il s'était moqué la veille, le voilà près de mourir. Comme son esprit devait se reporter avec douleur sur sa méchanceté. Et Agar, qui avait autrefois méprisé sa maîtresse, parce que celle-ci n'avait point d'enfants, la voilà qui n'attend pour le sien que la mort. Ah ! mes enfants, c'est la leçon que Dieu voulait enseigner à Agar et Ismaël et qu'il veut nous enseigner aussi : voir notre péché et ses conséquences, et comprendre qu'il n'y a en nous aucune force pour y échapper.

Dans sa détresse profonde, dans son impuissance, Agar « éleva sa voix et pleura. » Mais que pouvaient les pleurs pour sauver Ismaël ? Rien. Nulle puissance ne pouvait faire jaillir une source dans le désert. Aucunes larmes, aucune repentance, mes enfants, ne peuvent sauver des conséquences du péché. Il faut une puissance qui n'est point en nous.

Voilà la seconde partie de l'histoire d'Ismaël ; je vais vous dire la troisième. Nous avons vu le péché d'Ismaël, sa ruine et son impuissance, et celle d'Agar. C'est tout ce que l'on trouve du côté de l'homme, mes enfants. C'est tout ce qu'il y a en vous. Maintenant Dieu vient à son tour, et quand Dieu vient vers le pécheur ruiné, perdu, et qui reconnaît son impuissance à se sauver, ce n'est pas pour le juger et le condamner, c'est dans sa miséricorde pour le sauver. « Dieu n'a pas envoyé son fils au monde afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui. »

(A suivre.)

Réponses aux questions du mois d'avril

1. « Dieu a tant *aimé* le monde. »

« *L'amour* de Dieu est versé dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » (Romains V, 5.)

« Dieu qui est riche en miséricorde à cause de son *grand amour* dont il nous a aimés. » (Éphésiens II, 4.)

« Dieu est amour. » (1 Jean IV, 8.)

« Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. » (1 Jean IV, 16.)

2. La preuve de l'amour de Dieu est *qu'il nous a donné son Fils unique*, qui est mort pour nous. « Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous. » (Romains V, 8.) « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui ; en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation de nos péchés. » (1 Jean IV, 9, 10.)

3. Les objets de cet amour : nous tous, le monde, des pécheurs, des impies, des ennemis. (Romains V, 6, 8, 10.) Des êtres morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, des enfants de colère. (Éphésiens II, 1-3.)

4. Le double but c'est : 1^o afin que ces pécheurs ne périssent pas ; Jésus les sauve (Luc XIX, 10) ; 2^o leur donner la vie éternelle.

« Le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur. »

5. On s'approprie l'effet de l'amour de Dieu par la foi : « Afin que quiconque *croit* en Lui. »

« Vous êtes sauvés par grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. » (Éphésiens II, 8.)



Il n'y a pas de nuit dans le ciel

Frédéric B. naquit le 8 janvier 1873. Dès sa plus tendre enfance, il montra de l'intérêt pour les choses de Dieu, et quand quelque personne étrangère venait chez ses parents, il demandait toujours si elle aimait Jésus. Il avait environ quatre ans, lorsqu'un jour deux messieurs, dont l'un lui était inconnu, vinrent faire une visite à sa mère. Le nom du Seigneur n'ayant pas été mentionné dans la conversation, l'enfant, après leur départ, demanda : « Maman, ce Monsieur aime-t-il Jésus ? »

— Oui, mon enfant.

— C'est singulier ; il n'a pas du tout parlé de Lui ; nous parlons volontiers de ceux que nous aimons.

Dès qu'il sut lire, il prit plaisir aux histoires de la Bible ; après le saint volume, son livre favori était « l'Aube du jour. » Mais malgré ces heureuses dis-

positions, il ne professa pas d'être sauvé avant le mois d'octobre 1881 ; il avait alors huit ans. C'est très bien, mes enfants, de lire la Bible et d'aimer les histoires qu'elle rapporte, mais ce n'est pas assez pour que l'âme soit sauvée. Il faut que la parole soit mêlée avec la foi chez ceux qui l'entendent. Mais « la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu. » (Hébreux IV, 2 ; Romains X, 17.)

Comme je vous le disais, Frédéric avait huit ans, lorsqu'il entendit une fois Mr M. prêcher l'évangile. Je ne sais pas ce qui le frappa, ni comment il reçut la paix, mais depuis ce moment, il confessa qu'il était réellement converti. On s'en aperçut dans sa vie de tous les jours, et il en devrait être toujours ainsi pour tous ceux, vieux ou jeunes, qui ont été sauvés. Lorsqu'il lui arrivait, après cette époque, de se montrer peu sage, et que sa mère lui rappelait qu'il appartenait à Jésus et que Jésus ne pouvait aimer, ni sa désobéissance, ni sa mauvaise humeur, ni sa propre volonté, il céda aussitôt.

Peu de jours avant le mal qui amena son délogement, il demanda à son frère Joseph, plus jeune que lui de deux ans, de rester tranquille pendant quelques minutes pour écouter un chapitre de la Bible, lui promettant de lui donner cinq centimes. Joseph y consentit, et Frédéric lui donna ce qu'il avait promis. Ne pensez pas que ce ne fût qu'un petit sacrifice ; c'en était un grand pour Frédéric, et cela montrait combien il avait à cœur le bien de l'âme de son petit frère.

Le jeudi 7 décembre 1882, le temps étant très froid et les rues glissantes de verglas, il sortit pour chercher à l'école un de ses jeunes frères. En tournant un coin de rue, il glissa et tomba, mais se releva aussitôt, sans paraître avoir éprouvé aucun mal. En

rentrant, sa mère lui dit : « Eh bien, Fred, tu t'es donné un coup ? » Il répondit : « Oui, maman, je suis tombé, mais cela ne m'a pas fait de mal. » Et, en effet, tout le reste du jour il parut aller bien.

Le lendemain soir cependant il éprouva une si forte douleur qu'il s'évanouit à moitié, et on fut obligé de le mettre immédiatement au lit. Toute la journée du samedi il continua à souffrir, mais ce fut seulement le dimanche que ses parents jugèrent nécessaire de faire appeler le médecin.

Le lundi soir, comme il souffrait beaucoup, il dit à sa mère, en parlant d'une pauvre femme infirme qui ce jour même avait délogé pour être avec le Seigneur : « Maman, Marianne ne souffre plus, elle est avec Jésus. »

— Oui, répondit la mère, elle va passer sa première nuit dans le ciel, — voulant dire simplement que c'était la première nuit où elle serait loin de la terre.

— Oh ! maman, dit l'enfant, il n'y a pas de nuit dans le ciel. Il se rappelait ce que Jean dit de la cité céleste : « Il n'y aura pas de nuit là. » (Apocalypse XXI, 25.)

Les parents demandèrent à quelques chrétiens de prier pour lui et pour eux, et durant ce temps il sembla soulagé. Son père redoutait de lui présenter la possibilité de sa mort, mais le mercredi, son état empira beaucoup ; il souffrait des douleurs intenses, et lui-même dit à sa mère : « Maman, j'aimerais bien aller à la maison. »

— Mais tu y es, à la maison, mon chéri, lui dit-elle.

— Oui, maman, reprit-il ; mais j'aimerais être à la maison là-haut auprès de Jésus.

Elle ne put retenir ses larmes. L'enfant lui dit : « Ne pleure pas, chère maman ; » mais elle fut obli-

gée de quitter la chambre, trop émue pour pouvoir se contenir. A son retour, Frédéric lui dit : « Maman, je sais pourquoi tu es sortie ; tu es allée pleurer. »

— Oui, mon chéri ; cela me soulage de pleurer un peu.

— Eh bien, alors, tu peux pleurer *un peu*, dit-il en appuyant sur ces derniers mots. Qu'il est touchant de voir sa sollicitude pour sa mère au milieu de tout ce qu'il souffrait.

Quand son père rentra vers le soir, sa mère lui dit : « Répète à papa où tu désires aller. » Et l'enfant avec une figure rayonnante dit : « J'aimerais être là haut avec Jésus. »

Chers enfants, pouvez-vous dire la même chose ?

Après que son père fut sorti, sa mère le vit les regards fixés d'un côté de la chambre avec un si radieux sourire sur ses lèvres, qu'elle lui dit : « Que vois-tu donc ? »

— Je vois Jésus, répondit-il, et, sur sa poitrine, je vois écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Durant toute cette après-midi, au milieu de ses grandes souffrances, il disait : « Je vois Jésus ; je suis si heureux ! »

Chers enfants, quelle manifestation nous avons là de la puissance, de la grâce et de la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ déployées dans un si jeune garçon, l'élevant au-dessus des douleurs les plus aiguës, et le remplissant même alors de joie et de bonheur ! Quelle preuve de la réalité de sa foi en la personne et en l'œuvre de Christ !

Le mercredi plusieurs amis se trouvaient près de lui ; tous étaient surpris de voir l'éclat de son visage. Même au milieu des crises les plus violentes, il ne cessait de dire : « Je suis heureux. »

— Te lirai-je un chapitre ? lui dit son père ; par

exemple, le chapitre XIV de Jean, qui parle des plusieurs demeures dans la maison du Père ?

— Lis-moi ce qui parle le plus de Jésus, répondit l'enfant.

Frédéric savait qu'il mourrait bientôt, ses parents le savaient aussi, et sa mère lui demanda quel cantique il aimerait que l'on chantât sur sa tombe. Il répondit : « Celui qui commence ainsi : Jésus revient des cieux. Chantez-le-moi, » ajouta-t-il, et il essaya de joindre sa voix au chant.

C'est l'hymne suivante qui fut en effet chantée sur sa tombe :

1

Jésus revient des cieux ;
 Quel moment glorieux !
 Oh ! quelle douce attente !
 Bientôt nous le verrons
 Et nous exalterons
 Sa gloire triomphante.

2

Tous les saints, du tombeau,
 En ce grand jour nouveau,
 A la voix de l'archange,
 Sortent et triomphants
 Avec nous les vivants,
 Éclatent en louange.

3

C'est notre Rédempteur,
 C'est le grand Dieu Sauveur,
 C'est Celui qui nous aime !
 Et vers Lui nous irons
 Et toujours jouirons
 De son amour suprême.

Chers enfants, qui lisez cette petite histoire, pourriez-vous, comme Frédéric, parler ainsi paisiblement de vos propres funérailles ? Et si vous ne le pouvez pas, d'où cela vient-il ? Le secret est qu'il s'en allait à la maison, chez lui, et il le savait ; et bien plus, il connaissait la personne qui se trouve là, c'est-à-dire

C'est la traduction libre du cantique que Frédéric avait demandé, car notre jeune ami vivait en Angleterre.

Jésus. On n'a pas peur d'aller à la maison, vers ceux qui vous aiment.

Le matin suivant, avant que ses frères et sœurs partissent pour l'école, il demanda à sa mère de les faire tous venir auprès de lui. Alors il dit aux aînés : « Edith, Joseph, il vous faut venir à Jésus. » Quand ils furent partis, il dit à sa mère : « Ne serait-ce pas bien beau s'ils venaient tous à Jésus ? Quelle heureuse famille nous serions dans le ciel. »

Il eut alors une forte crise. « Demande à Jésus, dit-il à son père, qu'il ôte cette douleur. » Puis, comme il n'éprouvait point de soulagement, il ajouta : « Il sait mieux que moi ce qui m'est bon. » Comme il souffrait beaucoup, sa mère dit : « Que ferons-nous ? » Quand il fut un peu mieux, il reprit : « Ne t'inquiète pas, maman, tu trouveras bien l'argent pour mon cercueil. » Il pensait que ce qui troublait sa mère était la pensée des dépenses à faire pour ses funérailles. Une des choses qui le caractérisaient, c'était son abnégation de lui-même et sa sollicitude pour les autres.

Il avait un grand désir de voir un de ses jeunes camarades, nommé Robert. On le fit chercher et, dès qu'il fut entré, Frédéric lui dit : « Mon cher Robert, viens à Jésus ; je t'en supplie, viens à Jésus. Je vais mourir, et tu viendras à mon enterrement ; mais ne veux-tu pas venir à Jésus ? » Robert fondit en larmes et sortit sans pouvoir parler. Frédéric voulait encore voir un autre de ses camarades, mais il était trop mal pour lui dire ce qu'il voulait, ainsi il chargea sa mère de lui faire son message.

Le jeudi soir, un ami chrétien vint le voir et lui dit : « Eh bien, Fred, vous allez donc vers Jésus ? Et si nous ne nous revoyons plus ici, nous nous retrouverons dans la gloire. » « Oh oui, oui ! » répondit l'enfant. Pas un doute, pas un nuage ne venait

obscurcir son horizon. Il lui semblait tout simple d'aller vers Celui qui l'avait sauvé et qui voulait le placer dans la même gloire.

Mon cher jeune lecteur, avez-vous cette même certitude? Frédéric disait : « Je suis si heureux ! » « Qu'est-ce qui te rend heureux ? » lui demandait-on. « C'est que je *sais* que je suis sauvé, » répondit-il. Voilà ce qui lui donnait la certitude d'être avec Jésus. *Savoir*, non pas seulement *espérer*, que l'on est sauvé, c'est ce qui seul donne la paix à l'âme.

Le docteur était venu voir Frédéric : « Je suis bien fâché, Frédéric, lui dit-il, mais je ne puis pas faire davantage pour vous. Votre père, votre mère et moi, nous avons fait tout ce que nous pouvions. »

— Oh ! répondit l'enfant, je m'en vais vers Jésus ! Mais bien que Frédéric l'eût dit deux fois, le docteur n'y fit pas attention.

Le même soir, peu de temps avant qu'il expirât, ses pensées divaguaient un peu, et sa mère désirait ardemment qu'il leur fit entendre encore au moins une parole de consolation touchant son âme. Dieu répondit à ce désir. L'enfant tourna la tête et dit : « Papa, maman, embrassez-moi. » Et comme son visage était tout radieux : « Que vois-tu ? » lui demanda sa mère. « Je vois Jésus, » répondit-il, et quelques minutes après, il était avec le Seigneur.

Chers jeunes lecteurs, avez-vous vu Jésus ? Si quelqu'un vous demandait : « Marie ou Paul, ou tel autre nom qui soit le vôtre, que vois-tu ? » il y aurait bien des réponses diverses, mais combien de vous répondraient : « Je vois Jésus ? » « Comment puis-je voir Jésus ? » demanderez-vous. « Par la foi, » mes enfants.

Dieu dit : « Il n'y a point de Dieu fort, juste et Sauveur que moi. Vous, tous les bouts de la terre,

regardez vers moi, et soyez sauvés » (Ésaïe XLV, 21, 22) ; et l'apôtre dit : « Nous voyons Jésus, qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la mort qu'il a soufferte, couronné de gloire et d'honneur. » (Hébreux II, 9.) C'est par la *foi*, c'est-à-dire en croyant la parole de Dieu, que nous voyons Jésus mourant sur la croix pour nos péchés ; c'est par la foi que nous le voyons dans le ciel comme gage que nos péchés sont ôtés, si nous le recevons comme Sauveur. Ah ! si vous voyez Jésus, si vous avez tourné votre regard vers Lui, son sang vous purifie de tout péché, et vous êtes rendus capables de regarder vers ce moment où il viendra du ciel et où vous le verrez tel qu'il est pour la joie éternelle de votre cœur.

Pouvez-vous imaginer une vue plus glorieuse que celle de Jésus ? Voir Jésus illuminait tellement le visage de ce petit garçon de neuf ans, que tous ceux qui étaient là s'en apercevaient, qu'ils fussent chrétiens ou non. Si ce petit reflet de la gloire de Jésus est si brillant, que doit être le Seigneur lui-même ? Dans cette chambre de maladie et de douleur très vive, la présence de Jésus se faisait sentir. Pas un murmure, pas une plainte, mais ces paroles : « Je suis heureux ! je vois Jésus ; tout est si beau. » Oh ! chers enfants, puissiez-vous voir Jésus !

Jésus ! ta face radieuse
Remplit mon âme de bonheur ;
Et ta présence glorieuse
 Fait tressaillir mon cœur.

O Jésus ! ton amour immense
Vint me chercher, pécheur perdu ;
Tu m'as sauvé par ta souffrance,
 Par ton sang répandu.

O Jésus ! bientôt dans la gloire,
Tu me prendras, je te verrai :
Je célébrerai ta victoire,
 Oui, je t'exalterai !

Entretiens sur l'Exode

L'APPEL DE MOÏSE (suite)

(Exode III, IV)

LA MÈRE. — Nous avons vu, Sophie, sous quel nom Dieu voulait être connu de son peuple d'Israël, son nom d'ÉTERNEL, le Dieu qui ne change pas, qui est fidèle. Te rappelles-tu sous quel nom nous le connaissons ?

SOPHIE. — Oui, maman ; il est notre PÈRE, et cela est bien précieux. Cela nous montre combien il nous aime.

LA MÈRE. — En effet, et son Fils bien-aimé seul pouvait nous le faire connaître ainsi. Mais maintenant que Dieu a répondu au désir de Moïse, en lui faisant connaître son nom, et qu'il lui a donné ses instructions, est-ce que Moïse se hâte d'aller où Dieu l'envoie ?

SOPHIE. — Non, maman ; il fait toutes sortes de difficultés. Mais je comprends bien cela. C'était bien difficile et bien effrayant d'aller vers ce grand roi puissant, sans savoir comment il vous recevrait, et vers ce peuple qui autrefois avait rejeté Moïse lorsqu'il était à la cour du Pharaon.

LA MÈRE. — C'est vrai ; mais quand Dieu envoie quelqu'un et lui dit : « *Je serai avec toi,* » doit-il hésiter pour obéir ? A-t-on quoi que ce soit à craindre, quand Dieu est avec nous ?

SOPHIE. — Non, certainement, maman.

LA MÈRE. — Aussi devrions-nous toujours être prompts à obéir dès que Dieu commande, quand bien même la chose est difficile ou pénible, et que nous sentons notre faiblesse. Ainsi te rappelles-tu ce que

fit Abraham, quand Dieu lui commanda d'offrir son fils unique et bien-aimé en sacrifice? C'était pourtant bien douloureux.

SOPHIE. — Il se leva de *bon matin*, je me souviens que tu me l'as dit, et je l'ai aussi relu dans ma Bible. (Genèse XXII, 3.)

LA MÈRE. — Et l'apôtre Paul, bien qu'il dût souffrir extrêmement en obéissant à l'appel de Dieu, dès qu'il eut entendu Jésus, il dit : « Seigneur, que veux-tu que je fasse, » et, comme il le dit plus tard : « Je n'ai pas été désobéissant à la vision céleste. » (Actes XXII, 10 ; XXVI, 19.) Moïse n'aurait pas dû s'inquiéter de ce que les Israélites crussent ou non, c'était l'affaire de Dieu. Toutefois Dieu eut compassion de lui, et répondit à la première difficulté en montrant à Moïse la puissance qu'il mettait entre ses mains. De quelle manière ?

SOPHIE. — Je pense que c'est par les trois miracles qu'il lui donna le pouvoir de faire pour convaincre le peuple. Mais j'aimerais que tu m'expliques pourquoi Dieu choisit ces trois miracles plutôt que d'autres ?

LA MÈRE. — Tu sais ce que représente le serpent ; c'est Satan, l'adversaire de Dieu. (Genèse III et Apocalypse XII.) Nul autre que Dieu n'a puissance sur lui ; eh bien, Dieu donne à Moïse la puissance sur Satan qui, par le moyen de Pharaon et des Égyptiens, tenait son peuple en esclavage. Tu vois plus loin que cette verge est appelée la verge de Dieu (chap. IV, 20), et c'est d'elle que Moïse se sert pour exécuter les jugements de Dieu. Te rappelles-tu ce que je t'ai dit de la lèpre ? De quoi cette affreuse maladie est-elle la figure ?

SOPHIE. — Du péché.

LA MÈRE. — Oui ; l'Éternel montre à Moïse, que si l'homme a introduit dans le monde le péché qui

l'assujettit à Satan, Dieu seul peut ôter le péché. Et par qui Dieu a-t-il ôté le péché ?

SOPHIE. — Oh ! maman, c'est par le Seigneur Jésus ; il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; le péché est venu par le premier homme Adam, et il est ôté par le second homme qui est Christ. Maintenant pour le troisième miracle, tu comprends bien que l'eau est le symbole de ce qui produit la vie. Sans eau, tout est mort et stérile. Le sang, au contraire, est le symbole de la mort. L'eau devenant du sang, signifie donc que ce qui devrait produire la vie devient une puissance de mort.

SOPHIE. -- Je comprends un peu ce que tu me dis, mais je ne vois pas bien, chère maman, comment cela peut s'appliquer.

LA MÈRE. — De quel moyen Dieu se sert-il pour donner à l'âme une nouvelle vie, pour qu'elle soit sauvée ?

SOPHIE. — Il nous fait annoncer sa Parole, chère maman.

LA MÈRE. — Tu dis très bien. L'apôtre Pierre dit : « Vous êtes régénérés... par la vivante et permanente parole de Dieu. » (1 Pierre I, 23.) Mais pour que la parole de Dieu produise cet effet dans l'âme, que faut-il ?

SOPHIE. — Il faut la recevoir ; croire ce qu'elle dit.

LA MÈRE. — Oui, aussi Jacques dit-il : « Recevez avec douceur la parole plantée en vous, et qui a la puissance de sauver vos âmes » (Jacques I, 21), et il est dit des Israélites, qui tombèrent morts dans le désert, que « la parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien, parce qu'elle n'était pas mêlée avec de la foi dans ceux qui l'entendirent. » (Hébreux IV, 2.) Qu'arrive-t-il donc à ceux qui ne reçoivent point ce qui est destiné à leur donner la vie ?

SOPHIE. — C'est qu'ils ne sont pas sauvés.

LA MÈRE. — Plus que cela ; la parole qu'ils ont entendue les condamne, et ainsi devient une puissance de mort. Le Seigneur Jésus disait aux Juifs incrédules : « Celui qui ne reçoit pas mes paroles, a qui le juge ; la parole que j'ai dite, celle-là le jugera au dernier jour. » (Jean XII, 48.)

SOPHIE. — Je comprends, maman, et je te remercie. C'est bien terrible de penser qu'il y ait des personnes pour lesquelles ce qui leur donnerait la vie devient ce qui donne la mort.

LA MÈRE. — Pour les Israélites qui avaient toujours vécu en Égypte, et qui voyaient le fleuve du Nil être la source de toute prospérité, le miracle de Moïse devait être bien frappant. Voilà donc Moïse armé de la puissance de Dieu même ; est-ce qu'il part alors pour obéir à Dieu ?

SOPHIE. — Non, maman. Il se plaint maintenant d'autre chose, c'est d'avoir de la difficulté à parler, difficulté que Dieu ne lui avait point ôtée.

LA MÈRE. — Et qu'est-ce que Dieu lui dit ?

SOPHIE. — Qu'il avait aussi la puissance de le faire parler. Il lui promet de lui enseigner ce qu'il aurait à dire, et d'être avec sa bouche pour qu'il pût le dire. Comme Dieu est patient et bon, chère maman !

LA MÈRE. — C'est vrai, et tu pourrais dire, combien l'homme est lent à se confier en Dieu et à obéir !

SOPHIE. — Pauvre Moïse, on voit bien qu'il n'avait pas du tout envie d'aller en Égypte.

LA MÈRE. — Aussi la colère de l'Éternel s'embrase-t-elle contre lui, et il lui donne pour compagnon son frère Aaron.

SOPHIE. — Je ne comprends pas bien, chère maman, comment cela était un résultat de la colère

de Dieu contre Moïse. Ne devait-il pas être heureux de se trouver avec son frère ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie, cela lui fut agréable ; aussi ne fait-il plus d'objections. Mais ne penses-tu pas qu'il y aurait eu plus de bonheur pour Moïse de s'appuyer sur Dieu seul, plutôt que de se réjouir d'avoir un appui humain ? Rappelle-toi, mon enfant, que le meilleur chemin c'est de croire Dieu, de se confier en Lui seul, et d'obéir simplement à ce qu'il dit. S'il le juge bon, il nous aide et nous console par le moyen de quelqu'un de ses enfants. On peut voir, dans la suite de l'histoire de Moïse, qu'il ne lui fut pas toujours heureux d'avoir Aaron pour compagnon. Mais est-ce que Dieu ne dit pas encore à Moïse quelque chose pour l'encourager et lui ôter une crainte de son cœur ?

SOPHIE. — Oui, maman ; il lui dit que ceux qui cherchaient sa vie étaient morts. Voilà donc Moïse parti. Mais il y a encore une chose que je ne comprends pas. Pourquoi Dieu cherche-t-il à faire mourir Moïse ?

LA MÈRE. — Parce qu'il y avait quelque chose dans la famille de Moïse qui n'était pas à la gloire de Dieu. Tu te rappelles que Dieu, en traitant alliance avec Abraham, lui avait donné de cette alliance un signe, qu'on appelle la circoncision. Moïse avait négligé de faire cela pour un de ses fils, peut-être parce que Séphora, sa femme, ne le désirait pas. Et c'est pour cela, que Dieu l'avertit si sérieusement. Pour pouvoir accomplir la mission que Dieu lui confiait, Moïse, le serviteur de Dieu, devait être en règle avec Dieu. C'était en même temps une sérieuse leçon pour Séphora.

SOPHIE. — Moïse et Aaron durent être bien heureux de se revoir. Il y avait si longtemps qu'ils étaient séparés.

LA MÈRE. — Oui, et c'était Dieu qui les réunissait. L'Éternel avait dit à Aaron d'aller au-devant de son frère. As-tu remarqué en quel endroit ils se rencontrèrent.

SOPHIE. — Oui, maman, en la montagne de Dieu. Qu'est-ce que cette montagne ?

LA MÈRE. — Vois au commencement du chapitre III.

SOPHIE. — Ah oui ! C'est Horeb, là où l'Éternel était apparu à Moïse, dans le buisson en feu, et lui avait parlé et tout ordonné.

LA MÈRE. — Et tu vois que Moïse raconte à Aaron tout ce que Dieu lui avait dit, et la puissance dont il était revêtu. Il était bien convenable qu'Aaron, qui devait travailler avec Moïse, fut instruit d'avance de tout ce que l'Éternel allait accomplir par leur moyen. Et depuis ce moment, nous voyons que Moïse fut ferme. Dieu le fortifia, et il éprouva que l'Éternel était avec lui, comme cela lui avait été promis. Nous pouvons toujours compter sur la fidélité de Dieu.

Ismaël.

(Suite et fin de la page 99)

Dieu avait suivi les voyageurs à travers le désert. Il avait vu Agar plaçant son fils sous l'arbrisseau, et il « entendit la voix de l'enfant. » Ses oreilles entendent tout, rien de ce que vous dites ne lui échappe. Proférez-vous de mauvaises paroles ? « Celui qui a planté l'oreille n'entendra-t-il point ? » (Psaume XCIV, 9.) Mais criez-vous à Lui dans la détresse, l'Éternel vous entendra et vous délivrera. Il avait entendu Ismaël se moquer du petit Isaac, l'hé-

ritier de la promesse, maintenant il entend la voix défaillante du jeune garçon près de mourir. Oui, nous voyons son cœur ému de compassion envers l'enfant rebelle, mais qui a crié dans son angoisse. Oh ! quelle profondeur de miséricorde dans le cœur de Dieu. « Il se plaît en la gratuité. » (Michée VII, 18.)

Oh ! quel amour ineffable
 Se trouve, ô Dieu, dans ton cœur !
 Oh ! quel amour insondable !
 Quel trésor pour le pécheur !

Aussitôt que Dieu eut entendu la voix du jeune garçon, dont le cœur et l'orgueil étaient brisés, il commença à agir. « L'Ange de l'Éternel appela des cieux Agar. » Pourquoi ? Était-ce pour lui rappeler son péché et celui de son fils ? Oh ! non, mes enfants. Ce n'était pas là ce que Dieu avait à dire à la pauvre Agar et à Ismaël mourant. « Il est riche en miséricorde, » et pour le misérable pécheur perdu et sans force, sa parole est pleine de tendresse : « Qu'as-tu, Agar ? Ne crains point, car Dieu a ouï la voix de l'enfant du lieu où il est. » « Ne crains point, » c'est ce que Jésus disait à Pierre, saisi par le sentiment de ses péchés ; « ne pleure pas, » c'est ce que ce précieux Sauveur disait à la pauvre veuve qui pleurait son fils unique. Et quand Dieu dit : Ne crains point, ne pleure pas, c'est qu'il veut et peut dissiper la crainte et essuyer les pleurs.

« Et Dieu ouvrit les yeux d'Agar ; » et elle avait d'abord entendu de ses oreilles le message de miséricorde qui venait la rassurer, c'était le son doux et subtil de la grâce ; maintenant ses yeux s'ouvrent pour voir la ressource merveilleuse que Dieu avait préparée pour pourvoir précisément à ce qu'il lui fallait. Oui, au milieu du désert, « elle vit un puits d'eau. » Comment ne l'avait-elle pas vu auparavant ?

Elle avait pourtant sans doute bien cherché. Ah ! mes enfants, pour voir les ressources de Dieu, il faut que Lui ouvre les yeux. N'y a-t-il pas au milieu du désert du monde, une source qui jaillit pour ceux qui ont besoin de salut, de pardon, de vie ? Et cependant, combien n'y a-t-il pas d'âmes qui périssent sans la voir ? Jésus fait entendre sa voix : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. » « A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie. » Mon cher enfant, avez-vous répondu à cette invitation ? Vous êtes-vous désaltéré à cette fontaine qui donne la vie éternelle ? Celui qui croit en Jésus, n'aura plus soif à jamais.

Oh ! comme Agar s'empressa d'aller puiser à cette eau de miséricorde, elle puisa « des eaux avec joie des fontaines de cette délivrance. » (Ésaïe XII, 3.) C'était la vie pour son fils, c'était le repos et le bonheur pour son cœur maternel. Oh ! le tendre amour de Dieu pour de misérables pécheurs, amour qui change la mort en vie, la douleur en chants de louange. Nul pouvoir humain n'aurait pu remplir la bouteille vide d'Agar, mais le puits de Dieu était là plein de l'eau de la grâce. Avec quelle joie elle approcha la bouteille des lèvres de l'enfant ! Comme son cœur devait être ému, en voyant les yeux d'Ismaël s'ouvrir et s'arrêter sur elle, ses forces revenir. Son cher enfant était rendu à la vie ; c'était l'œuvre du Dieu de miséricorde.

Ah ! mes enfants, c'était un bonheur pour eux d'avoir été amenés là. Ils avaient appris la leçon de Dieu. Ils avaient connu leur misère et leur impuissance, mais ils goûtaient la puissance miséricordieuse de Dieu. Le péché les avait perdus, la grâce les sauvait. On pouvait bien dire que « le désert et le lieu aride se réjouissaient, » et que « les eaux cou-

laient au désert et les torrents au lieu solitaire. » (Ésaïe XXXV.) Les eaux de la grâce réjouissent-elles votre cœur, mes enfants, et produisent-elles en vous un fruit de louange ?

Que devint Ismaël ? L'ange avait dit à Agar : « Lève-toi, lève l'enfant, et le prends par la main, car je le ferai devenir une grande nation. » Dieu l'avait déjà promis à Agar et à Abraham, et il n'oublie pas ses promesses. « Dieu fut avec l'enfant » qu'il avait sauvé ; Ismaël devint grand, et demeura au désert, et fut tireur d'arc. Sa mère lui prit une femme du pays d'Égypte, et Ismaël fut père de douze fils qui eurent une nombreuse postérité, dont les descendants habitent encore le désert, et conservent le caractère naturel sauvage et indompté de leur père, car la grâce seule peut dompter la nature. Nous le retrouvons avec Isaac à la mort d'Abraham ; il est dit : « Isaac et Ismaël, ses fils, l'enterrèrent ; » puis nous apprenons qu'Ismaël mourut âgé de cent trente-sept ans. Ainsi se termine l'histoire d'Ismaël et des voies miséricordieuses de Dieu à son égard.

Chers enfants, la source de miséricorde et de grâce coule pour vous encore. Vous avez, comme Ismaël, un méchant cœur rebelle, orgueilleux, envieux, et duquel procède toute sorte de mal. Vous êtes des pécheurs perdus, aussi impuissants pour vous sauver qu'Ismaël sous l'arbrisseau. Mais le pardon et la vie vous sont offerts en Jésus. Ah ! pour vous ouvrir la source de la grâce qui coule en vie éternelle, il a dû souffrir et mourir sur la croix. Ne voulez-vous pas boire à cette eau qui seule rend l'âme heureuse ? En Jésus aussi, vous trouverez la force pour résister au penchant de votre méchante nature, car sa puissance se montre dans notre infirmité, et sa grâce nous suffit dans toutes les tentations.

Les tendres soins de Dieu

Dieu prend-il garde aux petits enfants ? Oh oui, il veille sur eux avec tendresse ; « leurs anges, dit le Seigneur Jésus, voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux. » Je veux vous dire une petite histoire, qui vous montrera comment ce Dieu si grand s'occupe des jeunes enfants pour les garder et les tirer du danger.

Un jour d'hiver, le petit Robert jouait dans le jardin de son père. Près du jardin il y avait un grand étang, destiné à fournir de l'eau à une teinturerie appartenant au père de Robert. L'étang était gelé, mais pour tirer l'eau, on avait pratiqué dans la glace un trou et Robert qui, comme beaucoup de petits garçons, aimait à jouer avec de l'eau, s'en était approché et s'amusait à frapper dans le trou avec un bâton. Tout à coup, soit qu'il eût lâché le bâton et voulu le rattraper, soit que ses pieds eussent glissé sur le bord de la glace, le pauvre Robert tomba dans le trou. Il était loin de tout secours, il ne pouvait crier ; ses parents ne se doutaient pas du danger où il se trouvait. Robert semblait devoir périr ; mais l'œil de Dieu était sur lui.

Robert portait ce jour-là à cause du froid, un petit manteau à carreaux rouges, qui surnagea sur l'eau. A ce moment, les ouvriers de la teinturerie par l'ordre du maître étaient allés dans une partie de la fabrique qui ne donnait pas sur l'étang. Mais il arriva, j'ignore pour quelle raison, si ce n'est que Dieu le voulait ainsi, qu'un ouvrier eut affaire de l'autre côté. En passant il jeta un coup d'œil par la fenêtre, et vit sur la glace un objet rouge. Très étonné, ne sachant ce que c'était, il courut et tira de l'eau non seulement

le manteau, mais le pauvre enfant à moitié mort de suffocation et de froid.

Dieu avait veillé sur Robert comme autrefois sur Moïse. Il veille aussi sur vous, mes enfants, au milieu des dangers sans nombre dont vous êtes entourés et dont vos chers parents, malgré toute leur tendresse, ne sauraient vous garantir.

Mais il se peut qu'un accident vous arrive, est-ce parce que Dieu vous aurait oublié ? Oh non, mes enfants, mais il a surtout soin de nos âmes, et il permet souvent qu'une chose douloureuse nous frappe pour nous apprendre une leçon salutaire.

Un jour, une jeune fille attendait son maître de musique. L'heure était là ; mais dix, vingt minutes se passent, et point de maître. Enfin il arriva hors d'haleine.

— Excusez-moi, dit-il, mon petit garçon est tombé et s'est cassé la jambe.

— Comment cela s'est-il fait ? lui demanda-t-on.

— Il était avec nous dans la chambre, et grimpa sur le dos d'une chaise qui bascula. L'enfant tomba, et la jambe se trouva repliée si malheureusement qu'elle se cassa. Je lui avais souvent défendu de grimper ainsi.

Pauvre petit ! Durant les longues semaines où il dut rester étendu, Dieu lui apprit la leçon d'obéissance dont il avait besoin.

N'était-ce pas là aussi un effet des soins de Dieu ? Ce n'est pas qu'il eût oublié l'enfant ; au contraire, il nous est dit que Dieu nous châtie comme ses enfants pour nous rendre participants de sa sainteté. Mais ne vaut-il pas mieux, mes enfants, être toujours obéissants pour n'avoir pas besoin d'être châtiés ?

Questions pour le mois de juin

1^o Jérigo fut la première ville prise au pays de Canaan (Josué VI) ; dites :

a) Par quelles armes ? (Hébreux XI.)

b) Qui fut épargné, pourquoi, par quel moyen ?

c) Quelle sentence fut prononcée contre Jérigo ?

2^o Qui est-ce qui rebâtit Jérigo, en quel temps, dans quelles circonstances, et pensez-vous qu'il fit bien ? (1 Rois XVI.)

3^o Quelle trace de malédiction restait-il sur Jérigo, comment et par qui fut-elle ôtée ? (2 Rois II.)

4^o Quelle est la parabole du Seigneur où il est parlé de Jérigo ?

5^o Quel événement remarquable se passa à Jérigo, peu avant la mort du Seigneur ? (Luc XIX.)

6^o Quel rapport voyez-vous entre ce dernier fait et le miracle qu'Élisée accomplit ?

Chers enfants, la plupart de ces questions sont faciles, et j'espère que bon nombre d'entre vous essaieront d'y répondre. Lisez avec attention les chapitres que j'ai indiqués, et vous trouverez sûrement les réponses et plus encore. « Sondez les Écritures, » dit le Seigneur Jésus ; « que la parole du Christ habite en vous richement, » dit l'apôtre Paul. O mes enfants, ne négligez pas ces saintes lettres qui peuvent vous rendre sages à salut.

Entretiens sur l'Exode

MOÏSE ET AARON DEVANT LE PHARAON

(Exode V et VI)

LA MÈRE. — Tu vois, Sophie, Moïse et Aaron commencer immédiatement, sans crainte maintenant, leur mission difficile. Près de qui vont-ils d'abord ? Tu trouveras cela à la fin du chapitre IV.

SOPHIE. — Ils vont vers les enfants d'Israël, pour leur annoncer la bonne nouvelle que Dieu avait compassion d'eux et voulait les délivrer.

LA MÈRE. — Est-ce que les enfants d'Israël reçurent ce message ?

SOPHIE. — Oui, maman ; ils crurent, après avoir entendu Moïse et Aaron et vu les miracles qui montraient la puissance de Dieu.

LA MÈRE. — Et il en est ainsi quand on entend la bonne nouvelle, l'évangile du salut, et que l'on voit la puissance de Dieu dans la résurrection de Christ d'entre les morts. Il s'agit aussi de croire Dieu. Mais ensuite, où vont Moïse et Aaron ?

SOPHIE. — Devant le puissant roi d'Égypte, et je pense que leur cœur devait battre bien fort.

LA MÈRE. — Peut-être, Sophie. Mais ils ne venaient pas avec leur propre force, ni en leur nom. Au nom de qui venaient-ils ?

SOPHIE. — Au nom de l'Éternel, maman.

LA MÈRE. — Oui, et alors ils pouvaient être forts. Quand un roi puissant envoie un ambassadeur à un autre roi, l'ambassadeur n'a aucune crainte, quelque chose qu'il ait à dire. Il sait que derrière lui est toute la puissance de son maître. Ainsi « Moïse tint ferme, » nous est-il dit, « comme voyant celui qui est

invisible. » (Hébreux XI, 27.) Tu peux voir aussi de quelle manière Dieu parle. Il ne montre pas au Pharaon l'indignité de sa conduite envers Israël, il ne cherche pas à émouvoir sa compassion, mais il parle avec autorité comme le Dieu Fort tout-Puissant. Il dit : « Laisse aller. »

SOPHIE. — Oui, maman, mais je trouve bien beau le nom que Dieu donne à Israël, à ce propos. Il dit « *mon peuple*. » Il lui appartenait.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Aussitôt qu'il est question pour les Israélites de délivrance, il les considère comme à Lui, il dit d'eux « *mon peuple*, » et Lui se nomme « *leur Dieu*. » Il faut que Pharaon sache bien que ces pauvres misérables esclaves, si méprisés, sont le peuple de Dieu, de sorte que leur faire quoi que ce soit, c'est offenser Dieu.

SOPHIE. — Et nous, maman, sommes-nous aussi le peuple de Dieu ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie, car Jacques dit dans les Actes que Dieu tire des nations « *un peuple pour son nom*. » (Actes XV, 14.) Et Paul, parlant à des chrétiens, leur applique cette promesse : « Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » (2 Corinthiens VI, 16.) Mais nous ne sommes pas comme Israël une nation distincte sur la terre ; nous sommes son peuple céleste, et nous jouissons de bien plus grands privilèges. Ainsi l'Éternel fait dire au Pharaon : « Laisse aller mon peuple ; » le peuple aurait-il encore pu être esclave ?

SOPHIE. — Oh non, maman. C'était pour qu'il fût mis en liberté. Dieu voulait délivrer son peuple.

LA MÈRE. — Et pourquoi l'Éternel voulait-il que son peuple fût mis en liberté ?

SOPHIE. — C'était pour célébrer une fête ; c'était pour se réjouir avec son Dieu.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant, mais tu

comprends que cela ne pouvait se faire aussi longtemps qu'ils étaient esclaves et en Égypte. Le lot de l'esclave c'est le labeur, les peines et les larmes, et non la joie.

SOPHIE. — Je comprends bien cela, maman.

LA MÈRE. — Eh bien, Sophie, il en est de même pour nous. Le Seigneur Jésus est venu aussi de la part de Dieu, « pour publier aux captifs la délivrance ; » et les arracher au « pouvoir de Satan » pour qu'ils soient à Dieu. Nous sommes par nature captifs du péché et du prince de ce monde, mais Jésus a vaincu l'homme fort pour nous mettre en liberté. Et c'est afin que nos âmes soient heureuses et puissent célébrer aussi à Dieu la fête, le louer, le bénir avec des transports de joie, maintenant déjà et bientôt au ciel. (Luc IV, 19 ; Actes XXVI, 18 ; Romains VI, 16 ; Matthieu XII, 29 ; Luc II, 10 ; XV, 23, 24 ; 1 Corinthiens V, 8 ; Philippiens III, 1 ; IV, 4 ; 1 Pierre I, 8 ; Apocalypse XIX, 7.) *

SOPHIE. — Nous sommes bien heureux en effet, chère maman, d'appartenir au Seigneur Jésus qui nous a aimés et nous a délivrés.

LA MÈRE. — C'était donc la volonté de Dieu que le Pharaon laissât aller son peuple, mais est-ce que ce fut la volonté du Pharaon ?

SOPHIE. — Non, maman. Il résiste formellement à Dieu et dit : « Je ne laisserai point aller Israël. »

LA MÈRE. — Comme cela montre bien l'opposition du cœur à Dieu ! Mais qui est-ce qui agissait dans le cœur du Pharaon ? Qui est-ce qui a poussé et pousse l'homme à la désobéissance ?

* Nous citons ces nombreux passages que nous engageons nos jeunes lecteurs à lire avec soin, pour leur montrer que le désir de Dieu est qu'ils soient parfaitement heureux.

SOPHIE. — Oh ! maman, c'est Satan.

LA MÈRE. — Tu as raison. Satan ne veut pas laisser aller ses captifs et fait tout pour les retenir. Il savait que du peuple d'Israël devait sortir Celui qui lui briserait la tête, et il poussa Pharaon à garder les enfants d'Israël et à les accabler de plus rudes travaux encore. Ainsi, quand Satan voit une âme à qui l'évangile est annoncé, il fait tous ses efforts pour l'empêcher d'être sauvée. Mais que dit encore Pharaon ?

SOPHIE. — Qu'il ne connaît pas l'Éternel, et c'était bien vrai, maman ; il ne connaissait que ses faux dieux.

LA MÈRE. — Oui ; l'homme ne connaît pas Dieu, car s'il le connaissait vraiment, il comprendrait qu'il lui doit l'obéissance. Mais si l'homme ne connaît pas Dieu, qu'est-ce que cela prouve ?

SOPHIE. — Oh ! maman, je pense que cela montre que l'homme est pécheur.

LA MÈRE. — Tu dis bien, Sophie. C'est parce que le péché a éloigné de Dieu le cœur de l'homme, que celui-ci ne connaît pas son Créateur. Dieu a répandu les merveilles de la création autour des hommes, et les hommes ont pu y voir sa puissance éternelle et sa divinité, mais au lieu de l'adorer, ils se sont faits des dieux semblables à eux ou à des animaux. Dieu a ensuite envoyé son Fils dans le monde, et le monde ne l'a pas connu. (Romains I, 19-23 ; Jean I, 10.) De là viennent la désobéissance et l'iniquité. Ne voyons-nous pas même des enfants qui refusent à Dieu l'obéissance, tout comme Pharaon le faisait.

SOPHIE. — Oui, maman ; et je sens bien souvent mon méchant cœur dire « non, » quand Dieu me commande quelque chose.

LA MÈRE. — Mais, Sophie, Pharaon était-il excusé en disant : « Je ne connais point l'Éternel ? »

SOPHIE. — Non, maman; car il pouvait demander des explications à Moïse et à Aaron. Du reste, ceux-ci lui expliquent un peu, il me semble, qui est l'Éternel, en disant : « Le Dieu des Hébreux est venu au-devant de nous. » Pharaon devait s'informer auprès d'eux, rechercher si ce qu'ils disaient était vrai.

LA MÈRE. — En effet, mais Pharaon ne voyait que son intérêt; ç'aurait été une perte pour lui de laisser aller les Israélites. Voilà pourquoi il traite de « *paroles de mensonge*, » ce que Moïse et Aaron lui disaient de la part de Dieu. Et c'est ce que fait encore Satan de nos jours. Comme autrefois dans le jardin d'Éden (Genèse III), il cherche à persuader aux pauvres incrédules que la parole de Dieu n'est pas vraie, de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés, et eux croient volontiers Satan, parce que cela s'accorde avec les mauvais désirs de leurs cœurs.

SOPHIE. — Que c'est terrible, maman ! Mais je plains beaucoup ces pauvres Israélites. Les voilà plus malheureux qu'avant. Pourquoi donc Dieu ne frappe-t-il pas tout de suite le méchant Pharaon ?

LA MÈRE. — Dieu pouvait le faire, mais tu verras plus loin (chap IX, 16), qu'il dit à Pharaon : « Je t'ai fait subsister, afin de faire voir en toi ma puissance, afin que mon nom soit célébré par toute la terre. » Pharaon résiste tant qu'il peut, mais la puissance de Dieu se montre toujours plus forte et enfin le brise. Et quant aux Israélites, il leur était salutaire de voir sous quelle terrible puissance ils étaient, afin de mieux apprécier la merveilleuse délivrance de Dieu. Voilà pourquoi Dieu permet pour un moment cet aggravement de leurs peines.

SOPHIE. — Mais ils ne le comprennent pas et ils murmurent.

LA MÈRE. — C'est vrai; Sophie; c'est la pente naturelle de nos cœurs. Et cela prouve aussi que nous

ne connaissons pas Dieu. Seulement en éprouvant les siens, Dieu veut justement leur apprendre à se connaître eux-mêmes, faibles, chélifs, misérables, et apprendre à le connaître Lui, puissant pour délivrer. Plus on a senti profondément sa misère, ses péchés, son état de condamnation, plus on apprécie la délivrance, le pardon et la bonté de Dieu. Ne te rappelles-tu pas l'histoire de la femme qui avait été une grande pécheresse ?

SOPHIE. — Oui, maman, et le Seigneur Jésus dit d'elle qu'elle avait beaucoup aimé. (Luc VII, 36-50.)

LA MÈRE. — C'est bien cela. Simon qui ne sentait pas ainsi ses nombreux péchés n'aimait pas autant. Quand Satan voit une âme sous la conviction de ses péchés, il cherche à la pousser au désespoir en lui disant qu'elle a trop offensé Dieu pour qu'il y ait encore de l'espoir pour elle. Dieu, au contraire, veut qu'une âme voie clairement combien elle est coupable et perdue, afin qu'elle jouisse d'autant plus du grand salut que dans son amour il lui accorde. Mais pour cela, il faut croire Dieu et se confier en Lui. C'est ce que les Israélites ne firent pas.

SOPHIE. — Et Moïse aussi perd courage, n'est-ce pas ? Il dit à Dieu : « Pourquoi m'as-tu envoyé. »

LA MÈRE. — Oui, Sophie, les hommes les plus excellents manquent. Un seul ne s'est jamais lassé, jamais découragé, bien qu'il fût au milieu d'un peuple méchant, incrédule et rebelle. C'est le Seigneur Jésus. Mais Dieu ne laisse pas longtemps Moïse dans le découragement ; il lui donne une nouvelle et plus forte assurance.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

LA MÈRE. — En lui disant que non seulement le Pharaon laissera aller les Israélites, mais qu'il les pressera lui-même de sortir. Mais il ajoute encore quelque chose pour rassurer le cœur de son serviteur,

afin qu'il puisse affermir ses frères. Pourrais-tu me dire ce que c'est ?

SOPHIE. — Non, maman, pas très bien.

LA MÈRE. — Lis les versets 2 à 8 du chapitre VI.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Ah ! maman, Dieu rappelle à Moïse ses promesses qu'il avait faites à Abraham, Isaac et Jacob, et il dit qu'il les accomplira en délivrant son peuple et en l'introduisant au pays de Canaan. C'est ainsi qu'il rassure Moïse.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, mais il y a quelque chose de plus. Quel nom Dieu prenait-il en se révélant à Abraham, Isaac et Jacob ?

SOPHIE. — Il se nommait le Dieu Fort, Tout-Puissant.

LA MÈRE. — Oui, eux étaient des étrangers, des pèlerins solitaires dans un pays rempli de peuples idolâtres. Combien ils avaient besoin d'être gardés par le Dieu Fort, Tout-Puissant ! Et leur a-t-il jamais manqué ?

SOPHIE. — Oh non, maman ; nous avons vu, dans la Genèse, comment Dieu les protégeait.

LA MÈRE. — Dieu avait fait alliance avec eux et leur avait promis de leur donner le pays de Canaan. L'ont-ils eu ?

SOPHIE. — Non, maman, mais leurs descendants devaient l'avoir.

LA MÈRE. — C'est pour cela que Dieu prend avec eux le nom d'ÉTERNEL ; celui qui est toujours le même, qui ne change pas, et qui accomplira certainement ses promesses. Un Israélite, même au milieu des labeurs de l'Égypte, pouvait et aurait dû toujours se dire : « Mon Dieu, c'est *Jéhova*, l'Éternel, il ne saurait manquer à me délivrer et à me conduire en Canaan. » Mais pensèrent-ils ainsi ?

SOPHIE. — Non, maman ; ils n'écoutèrent point Moïse, tant ils étaient accablés par leurs durs travaux.

LA MÈRE. — Aussi ne furent-ils pas soulagés,

comme ils l'auraient été par l'espérance, s'ils eussent cru Dieu. Vois-tu, mon enfant, nous rencontrons bien des peines et des difficultés dans le monde que nous traversons ; souvent des déchirements de cœur et des larmes. Comment être consolé et soulagé et soutenu ?

SOPHIE. — Oh ! maman, je pense que c'est en nous rappelant que Dieu est notre Père qui nous aime et qui nous amènera bientôt près de Lui, où il n'y a plus de cri, de deuil, ni de larmes.

LA MÈRE. — C'est bien cela, ma chère enfant. Nous possédons encore plus que les Israélites. Notre Dieu est le Dieu l'ort Tout-Puissant des patriarches, l'Éternel toujours fidèle des Israélites, et bien plus, il est le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu et notre Père. Que ne nous donnera-t-il pas à nous ses enfants ? Il nous a donné son Fils ; avec Jésus, il veut nous donner toutes choses. Rien ne peut nous séparer de son amour. Comme ses enfants, nous avons dans sa maison une place que Jésus nous a préparée, et ce bien aimé Sauveur viendra bientôt nous prendre pour nous y conduire. C'est bien plus beau que Canaan, comme aussi notre délivrance est bien plus grande. Si nous croyons Dieu, oh ! que notre espérance est magnifique !

SOPHIE. — Chère maman, plus je pense à ces choses dont tu me parles, et plus je suis réjouie. Mais combien je voudrais y penser encore plus, et attendre à chaque instant Jésus en le servant.

LA MÈRE. — Mon enfant, ce désir est celui que forme le Saint-Esprit dans le cœur, et Dieu est puissant pour l'accomplir.

Samuel, l'enfant obéissant

I. — LA PRIÈRE EXAUCÉE

Vous rappelez-vous encore quel est le premier enfant dont la Bible nous parle avec quelques détails ? C'est Ismaël, n'est-ce pas, le jeune garçon rude et farouche, qui persécutait son petit frère et qui dut apprendre dans le désert la leçon qui lui fit connaître sa propre faiblesse et la grâce de Dieu.

Bien des années après lui, la sainte Parole nous donne l'histoire du petit Moïse, si admirablement sauvé des eaux, et qui devint le grand libérateur du peuple de Dieu. Vous avez pu lire, mes enfants, ce que Sophie et sa mère ont dit de lui dans leurs entretiens, je ne vous en parlerai donc point ici.

Mais environ quatre cents ans plus tard, naquit, dans le pays de Canaan, un autre enfant qui fut aussi un libérateur pour le peuple d'Israël. Son nom est Samuel, et sans doute vous avez vu plus d'une fois des gravures ou des statuettes où l'on a cherché à le représenter sous la figure d'un jeune enfant à genoux et les mains jointes. La Bible ne nous dit rien de son visage et de son apparence extérieure, mais ce qui vaut mieux elle nous le montre comme l'enfant soumis et obéissant, ainsi bien différent du pauvre Ismaël.

Le père de Samuel se nommait Elkana et sa mère Anne ; mais, comme cela arrivait souvent dans ce temps-là, Elkana avait une seconde femme nommée Péninna. Elkana aimait beaucoup sa femme Anne, et je pense que c'était à cause de son caractère doux et de sa piété. Mais Anne avait un grand chagrin dans son cœur ; tandis que Péninna avait plusieurs enfants, Anne n'avait pas même un cher petit bébé à serrer dans ses bras, à porter dans son sein. Oh !

si vous saviez, mes chers enfants, combien votre mère vous chérit, combien elle a été heureuse quand Dieu vous a donnés à elle pour qu'elle pût vous aimer et vous soigner, vous ne voudriez jamais lui faire du chagrin.

Et non seulement Anne avait ce chagrin, mais Pélinna, au lieu de la plaindre et de chercher à la consoler, la tourmentait encore par de méchantes paroles donnant à penser que si Dieu ne donnait pas d'enfants à Anne, c'était une sorte de châtement. C'était bien mal, n'est-ce pas ? Prenons garde, mes chers enfants, de ne jamais ajouter à la peine que d'autres éprouvent, et si vous voyez un de vos camarades, une de vos compagnes, être affligé, oh ! efforcez-vous d'être d'autant plus aimables et prévenants envers eux. Quand le Seigneur Jésus voyait quelqu'un pleurer, son cœur était ému de compassion et parfois il pleurait avec lui.

Elkana demeurait dans une ville située sur une hauteur et qui, à cause de cela, se nommait Rama (colline). Chaque année, à la même époque, il se rendait pour quelques jours avec sa famille dans une autre ville nommée Silo. Ce n'était pas ce que nous appellerions un long voyage ; il n'y avait guère que quatre à cinq lieues de Rama à Silo ; ce serait un trajet d'environ une demi-heure en chemin de fer. Mais dans ces temps-là, il n'y avait ni chemins de fer, ni même voitures de poste ; on allait à pied, et vous savez, mes enfants, que c'est ainsi que voyageait notre précieux Sauveur, quand il allait de lieu en lieu faisant du bien et que parfois il était lassé du chemin. Les gens riches faisaient leurs voyages sur des ânes. De quelque manière que ce fût, il fallait plusieurs heures pour aller de Rama à Silo.

Mais qu'allaient donc faire chaque année à Silo Elkana et sa famille ? Avaient-ils là quelque parent

ou quelque ami auxquels ils faisaient une visite, comme peut-être quelques-uns de vous, mes jeunes amis, on vous conduit au jour de l'an, ou à un jour de naissance, chez des parents pour leur témoigner votre affection ? Non, mes enfants ; mais il y avait à Silo quelque chose d'infiniment plus précieux pour tout vrai Israélite. C'est là qu'était la maison de Dieu, le magnifique tabernacle qui avait été construit au désert pour que Dieu même y habitât. Les Israélites l'avaient apporté avec eux et dressé dans le beau pays de Canaan que Dieu leur avait donné. Et dans la partie la plus reculée du tabernacle, derrière un voile magnifique qui en fermait l'entrée, dans ce lieu où personne ne pouvait pénétrer, se trouvait l'arche sainte, le trône de Dieu, devant laquelle les eaux du Jourdain s'étaient séparées pour laisser passer le peuple d'Israël, devant laquelle les murs de Jéricho s'étaient écroulés. Dieu habitait là, et comme il aimait à avoir son peuple autour de lui, il avait dit aux Israélites de venir l'adorer et lui offrir des sacrifices là où était son trône. N'étaient-ils pas bien heureux, mes enfants, d'avoir, dans leur pays, la maison de Dieu, et comprenez-vous pourquoi Elkana tenait tant à venir à Silo chaque année avec sa famille ?

Vous me demanderez peut-être si Dieu désire qu'on l'adore. Oh ! certainement, le Seigneur Jésus nous dit que le Père cherche des adorateurs. Et qui sont ces adorateurs ? Tous ceux, mes enfants, qui, comme de pauvres pécheurs perdus, sont venus au Seigneur Jésus pour être sauvés. Ainsi le plus petit d'entre vous qui croit en Jésus peut être un adorateur. Mais Dieu a-t-il une maison sur la terre, comme l'était autrefois le tabernacle ou le temple ? Non ; il demeure maintenant par son Saint-Esprit dans ceux qui croient. Où donc l'adorer ? Partout, mes jeunes amis. Partout où seulement deux ou trois sont as-

semblés au nom du Seigneur Jésus, le Seigneur Jésus a promis qu'il est au milieu d'eux. Nous n'avons donc pas à faire chaque année, un voyage quelquefois assez long, comme les Israélites d'autrefois. Ne trouvez-vous pas que nous sommes plus heureux encore que le peuple d'Israël ?

Mais revenons à notre histoire. Elkana allait donc à Silo pour adorer Dieu et lui offrir des sacrifices. On ne pouvait pas s'approcher sans cela. Pour quelle raison ? Parce que l'homme est pécheur et ne peut être agréé de Dieu sans une victime qui meure pour son péché. Mais maintenant, chers amis, le Seigneur Jésus s'est offert une fois pour toutes pour ôter nos péchés, et par Lui nous pouvons venir adorer Dieu sans crainte. Sous ce rapport encore, combien nous sommes heureux ! En même temps qu'Elkana adorait Dieu et offrait des sacrifices, il rendait grâces à Dieu pour toutes ses bontés. Puis tous ensemble, on mangeait devant Dieu de la chair des sacrifices et l'on se réjouissait d'être le peuple de Dieu, l'objet de sa faveur. Dieu désirait que ce fût une vraie fête à laquelle tous prissent part, les femmes, les enfants, les pauvres, et même les étrangers. Ah ! souvenez-vous, chers jeunes amis, que Dieu aime que ses enfants se réjouissent ; c'est pour remplir le cœur d'une joie ineffable, glorieuse et éternelle, qu'il a donné son Fils. Quand le petit enfant naquit à Bethléem, l'ange dit aux bergers : « Je vous annonce *un grand sujet de joie*, qui sera pour tout le peuple. »

Mais tandis que la joie éclatait de toutes parts à Silo, une personne de la famille d'Elkana demeurait avec un cœur triste. C'était Anne. Malgré tout l'amour de son mari, elle se sentait bien seule ce jour-là, surtout en voyant Péninna entourée de ses enfants, et en entendant ses railleries. Comment Péninna pouvait-elle en présence de l'Éternel être si mé-

chante ? Ah ! le cœur est méchant toujours et partout, s'il n'est gardé par la puissance du Saint-Esprit. La pauvre Anne ne pouvait que pleurer et ne trouvait aucun goût au festin de ce jour, bien qu'Elkana lui eût donné la meilleure part.

Que pouvait-elle faire dans sa détresse ? Mes enfants, il y a toujours quelqu'un près duquel nous pouvons aller dans nos plus grands chagrins ; un ami plein de tendresse, qui est constamment prêt à nous écouter et qui peut exaucer toutes nos prières ? C'est Dieu qui a dit : « Invoque-moi au jour de ta détresse, je t'en tirerai hors et tu me glorifieras. » Anne connaissait l'Éternel, elle était près de sa demeure, et elle alla verser devant Lui la douleur qu'Elkana même ne pouvait consoler. Chers enfants, vous avez eu ou vous aurez peut-être dans votre vie de grands chagrins, eh bien ! souvenez-vous que Dieu est le Dieu de consolation.

Anne alla donc devant le tabernacle, et là elle épancha son cœur et demanda à l'Éternel avec larmes de lui accorder le désir de son âme, c'est-à-dire un fils. Et pensez-vous que ce fût pour garder ce fils près d'elle, pour qu'il l'entourât de ses soins ? Non, chers jeunes amis. Les parents pieux sont sans doute heureux de recevoir les soins de leurs enfants, et rappelez-vous que vous les devez à vos parents qui vous soignent, vous nourrissent et vous aiment ; mais l'ardent désir de leurs cœurs, c'est qu'avant tout vous soyez au Seigneur. C'était la prière d'Anne, elle ne voulait un fils que pour qu'il appartint à Dieu. « Éternel des armées, » disait-elle, « si tu regardes attentivement l'affliction de ta servante, et si tu te souviens de moi, et n'oublies point la servante, et que tu donnes à ta servante un fils, je le donnerai à l'Éternel pour tous les jours de sa vie. »

Mes chers enfants, il peut arriver qu'en nous oc-

cupant de Dieu, nous soyons mal jugés même par les serviteurs de Dieu. Tandis qu'Anne pleurait et priait ainsi avec ferveur, remuant seulement les lèvres, le souverain sacrificateur Héli assis près de la porte du tabernacle l'observait ; il crut qu'elle était ivre et le lui dit. Quelle nouvelle douleur pour elle ! A la place d'Anne, vous vous seriez peut-être bien fâchés ; mais elle avait été près de Dieu où l'on apprend à être doux et patient, et elle répondit avec douceur et respect au vieillard, sacrificateur de Dieu. Ne donne-t-elle pas là un bien bel exemple ? Héli vit bien à cela qu'il s'était trompé, et il dit à Anne : « Va en paix, et le Dieu d'Israël te veuille accorder la demande que tu lui as faite. »

Anne s'en alla le cœur bien soulagé. Elle savait que Dieu exaucerait sa demande. Il nous exauce toujours, mes enfants, quand nous lui demandons quelque chose selon sa volonté. Elkana et sa famille retournèrent à Rama et, bientôt après, l'Éternel donna à Anne un cher petit garçon que, dans sa reconnaissance, elle nomma « SAMUEL, » ce qui veut dire « *demandé à Dieu,* » ou « *exaucé de Dieu.* » Son nom devait rappeler à jamais la bonté et la fidélité de l'Éternel.

Mes chers enfants, ce n'est, comme vous le voyez, que le tout premier commencement de l'histoire du petit Samuel. Une autre fois, s'il plaît au Seigneur, nous en reparlerons. Si je vous ai entretenus longuement de ce qui précéda sa naissance, c'est pour vous montrer combien il est précieux pour vous d'avoir des parents pieux, qui connaissent le Seigneur, qui vous ont reçus comme leur ayant été donnés de Dieu, et dont le désir est que vous soyez au Seigneur. C'est aussi la prière de celui qui écrit ces lignes, et qui demande à Dieu que vous soyez soumis à vos parents, qui vous élèvent sous la discipline et les avertissements du Seigneur.



La grand' mère Louison et sa petite-fille.

Il y a environ dix-huit ans que maître Jean le tailleur habitait un grand village qui, divisé en quatre quartiers, entoure les ruines d'un vieux château situé au pied du Jura. Sa vocation le conduisait souvent dans les maisons des particuliers, car dans ce temps-là les maîtres de métiers, tailleurs, cordonniers, selliers, etc., n'étaient que fort peu occupés chez eux. Les paysans préféraient, pour déboursier moins d'argent, prendre les maîtres d'état à la journée. Cela rendait la vie assez pénible pour ces derniers, surtout lorsqu'ils étaient chrétiens, car il y avait bien des dangers, des pièges et des difficultés de tout genre. Mais, d'un autre côté, il se rencontrait aussi pour eux plus d'une occasion précieuse de parler de l'évangile dans les demeures de personnes

incrédules et opposées à la vérité, qu'il aurait été difficile ou presque impossible d'atteindre pour les placer en face de la parole de Dieu. C'est un de ces incidents, chers jeunes amis, que maître Jean désire vous raconter, en demandant au Seigneur de le bénir pour vos âmes.

Un soir, en rentrant chez lui, maître Jean trouva une petite fille qui venait lui demander de la part de sa grand'mère, de lui donner une journée de travail. Il la promit pour la semaine suivante. Comme il ne connaissait pas encore cette personne, il s'informa d'elle auprès d'un voisin qui lui apprit que c'était une femme très âgée, d'environ quatre-vingt-six ans, dans une position aisée, mais qu'on la disait extrêmement intéressée. « Elle a passé par bien des épreuves, » ajouta-t-il, « car dans un court espace de temps elle a vu mourir chez elle son mari, son fils, sa fille et le mari de sa fille. Il lui reste un petit-fils, enfant de son fils, qu'elle a élevé et qui est placé chez un paysan des environs. C'est pour lui sans doute que vous irez travailler, car c'est sa grand'mère qui s'occupe de son habillement. Et quant à l'enfant qui est venue vous faire la commission, c'est la fille de sa fille, orpheline de père et de mère.

C'est en connaissant ces détails que maître Jean entra dans la demeure de la grand'mère Louison, non sans l'avoir présentée au trône de la grâce dans ses prières, demandant qu'il lui fût donné de parler à cette âme si près de la tombe, de Jésus le Sauveur des pécheurs, dont il connaissait l'amour. La maison qu'habitait la vieille femme était vaste, mais on voyait partout qu'on craignait d'y faire des réparations qui auraient coûté ; tout aussi dans l'ameublement et les vêtements laissait voir le désir de dépenser le moins possible.

Mais sans nous appesantir sur ces détails peu

intéressants, venons-en aux entretiens qui eurent lieu ce jour-là entre la grand'mère et maître Jean. Certes ce fut une journée sérieuse pour la pauvre vieille femme, dont la figure amaigrie et le front sillonné de rides profondes portaient l'empreinte des peines et des travaux qu'elle avait endurés.

Dans l'après-midi, comme maître Jean rentrait à une heure pour reprendre son travail, il trouva la bonne femme déjà assise et occupée à tricoter. Après un moment de silence, elle lui dit d'une voix hésitante et tremblante : « Vous êtes religieux, n'est-ce pas, Monsieur ? »

« Religieux ! » répondit maître Jean ; « je suis chrétien, par la grâce de Dieu. Presque tout le monde se dit religieux. Voyez Caïn, dont Dieu dit qu'il était un méchant, il était religieux. Les païens qui adorent des faux dieux, de bois ou de pierre, sont aussi religieux. Mais on n'est pas chrétien pour cela. »

« Oui, c'est vrai, » dit la vieille femme, « il y a bien des sortes de religions, mais, à mon idée, toutes sont bonnes, pourvu qu'on s'applique consciencieusement aux devoirs qu'elles vous imposent. Et, » ajouta-t-elle d'un ton plus ferme, « celui qui fait bien, trouvera bien ; voilà le dire de mon défunt père. »

MAÎTRE JEAN. -- Mais, pardonnez-moi, Madame, cette idée-là n'est pas selon la pensée de Dieu ; ce peut être le dire de votre défunt père, mais nous avons à nous inquiéter plutôt de la pensée de Dieu ; car c'est avec Lui que nous aurons affaire. « Après la mort suit le jugement » (Héb. IX, 27), et « nous comparaitrons tous devant le tribunal de Dieu. » (Rom. XIV, 10.)

LA GRAND'MÈRE. — Oui, là chacun rendra compte pour soi-même à Dieu. Saint-Paul le dit. Mais comment pouvez-vous connaître la pensée de Dieu, comme vous dites ?

MAITRE JEAN. — C'est par la parole de Dieu, la Bible, qui seule peut nous rendre sages à salut, par la foi en Jésus-Christ. (2 Timothée III, 15.)

LA GRAND'MÈRE. — Eh bien ! monsieur, c'est dans la Bible que j'ai tant de fois lue, que notre Seigneur nous dit : « Toutes les choses donc que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les-leur, vous aussi, de même ; car c'est là la loi et les prophètes. »

MAITRE JEAN. — Oui, madame, c'est là la loi, et Christ n'est pas venu pour l'abolir. Mais avez-vous fait cela ? Quand, par exemple, votre voisin de là-haut avait perdu sa vache, lui avez-vous donné de quoi en acheter une autre ? Et pourtant cela était en votre pouvoir.

LA GRAND'MÈRE. — Ah ! bien sûr que non ; je ne l'aime pas assez ; il est si désagréable. Ah ! je ne tiens pas à me sacrifier pour lui.

MAITRE JEAN. — Pourtant, c'est ce que le Seigneur vous dit de faire dans le verset que vous avez cité.

LA GRAND'MÈRE. — Peut-être bien... Mais il ne faut pas trop approfondir ces choses. Pour moi, je veux garder mon opinion.

MAITRE JEAN. — Mais, savez-vous, madame, que votre manière de penser n'est pas juste et vous expose à un très grand danger, si vous ne l'abandonnez pas ?

LA GRAND'MÈRE. — Mais la Bible ne me dit pas d'abandonner ma pensée.

MAITRE JEAN. — Pardon, madame ! Prenez la Bible qui est là sur votre table, et lisez dans le prophète Ésaïe, au chapitre LV, versets 7, 8 et 9.

Elle prit la Bible et lut les versets cités, puis elle dit : « Oui, c'est bien cela ; mais l'Ancien Testament est adressé aux Juifs et non pas aux chrétiens. C'est ce que l'on m'a appris dans le catéchisme.

MAITRE JEAN. — L'apôtre Paul dit cependant aux

Romains : « Toutes les choses qui ont été écrites auparavant, ont été écrites pour notre instruction » (Rom. XV, 4) ; et le même écrivait à Timothée : « Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour corriger et pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre. » (2 Timothée III, 16-17.)

Grand'mère Louison ne répondit rien, et, après un moment de silence, maître Jean reprit la parole et lui dit : « Madame, vous avez donc aussi la prétention, comme hélas ! beaucoup d'autres, de faire le bien pour trouver le bien. Mais s'il vous était possible de vous sauver vous-même et ainsi d'obtenir la vie éternelle, pour quelle raison Dieu aurait-il donné son Fils ? Mais parce que tous les hommes sont perdus sans ressource (au moins en eux-mêmes), coupables devant Dieu et passibles d'une condamnation éternelle, et aussi incapables de détourner, par le bien qu'on prétend pouvoir faire, le jugement justement mérité que d'obtenir la grâce et la faveur de Dieu ; oui, pour cette raison, Dieu dans son amour infini a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par Lui. » (Jean III, 16-17.) Et l'Écriture nous dit encore : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc XIX, 10.)

Ces paroles de grâce, au lieu de toucher le cœur de la vieille femme, qui ne se croyait nullement perdue, ne firent que l'irriter ; aussi elle s'en alla toute fâchée en disant : « Pour moi, je veux rester dans mon opinion et ne pas abandonner la sainte religion de mes pères. »

Hélas ! mon cher jeune lecteur, qu'il est triste de

voir des âmes qui préfèrent suivre leurs propres pensées, au lieu d'accepter les pensées de l'amour infini de notre Dieu. C'était aussi le cas de Naaman le Syrien, cet homme fort et vaillant qui était lépreux. Il ne trouvait pas ce que le prophète lui disait en accord avec ce qu'il s'était figuré sur la manière dont il le guérirait ; *le remède était trop simple*. Pour en user, il fallait renoncer à toute pensée propre et à toute prétention. (A suivre.)

Réponses aux questions du mois de juin

1^o Jéricho fut prise « par la foi. » (Hébreux XI, 30.) Rahab fut épargnée parce que, « par la foi, » elle reçut les espions en paix. (Hébreux XI, 31.) Une sentence de malédiction fut prononcée contre Jéricho. (Josué VI, 26.)

2^o Hiel, de Béthel, rebâtit Jéricho, à l'époque du méchant roi Achab. Il fit mal, car il se plaçait ainsi sous la malédiction de Dieu. (1 Rois XVI, 34.)

3^o Les eaux de Jéricho étaient mauvaises et la terre stérile, telle était la trace de la malédiction qui restait sur cette ville. Mais Élisée le prophète, par un miracle de la grâce et au nom de l'Éternel, rendit les eaux saines, et la terre cessa d'être stérile. (2 Rois II, 19-22.)

4^o La parabole de l'homme qui, entre Jérusalem, ville de la bénédiction, et Jéricho, ville de la malédiction, était tombé entre les mains des voleurs. (Luc X, 30-35.)

5^o C'est dans Jéricho que le Seigneur trouva Zachée et qu'étant entré chez lui, il dit : « Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison. » (Luc XIX, 1-10.)

6^o Le rapport qui existe entre ce dernier fait et le miracle accompli par Élisée est celui-ci que, comme Élisée ôte la malédiction de Jéricho, ainsi Jésus ôte Zachée de dessous la malédiction : « Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »



La grand' mère Louison et sa petite-fille.

(Suite de la page 140)

Mais revenons à notre récit. La journée se passa sans que maître Jean revît la grand'mère Louison. Seulement le soir elle eut besoin d'aller chercher quelque chose à la cave. Elle prit sa petite lampe à huile et, accompagnée de sa petite-fille qui s'appelait Jenny, elle se dirigea vers l'escalier. Mais, au moment de commencer à descendre, elle fit un faux pas et roula jusqu'en bas où elle tomba sur sa figure. La lampe s'était éteinte, et maître Jean entendit les cris d'épouvante de Jenny qui avait alors environ dix ans. Vite il s'élança dans la cuisine, mais là tout était obscur. Il retourna donc chercher sa lampe et revint vers la petite qui était là pâle comme la mort, puis il descendit vers la pauvre grand'mère qui cherchait péniblement à se relever. Maître Jean la porta

en haut sur ses bras ; arrivés à la chambre on la plaça sur une chaise où elle s'évanouit. Maître Jean redoubla de soins et enfin la pauvre femme revint à elle, mais ce fut pour défendre qu'on appelât ni voisine, ni parente, de peur que cela ne lui amenât des frais qu'elle voulait éviter malgré ses souffrances.

Maître Jean pensa d'abord ne lui rien dire ce soir-là ; mais, la voyant si mal, il lui adressa ces paroles en la quittant : « Voyez, Madame, comme notre vie est incertaine. Vous auriez pu vous tuer sur le coup, et où serait allée votre âme ? Ah ! ne vous appuyez pas sur vos fausses idées plutôt que sur la parole de Dieu. Elle vous dit que vous êtes une pécheresse perdue, mais que Jésus, le Fils de Dieu, est venu pour vous sauver. »

« Laissez-moi tranquille, » répondit la pauvre malade ; « ne vous inquiétez pas de moi ; je ne vous ai pas demandé pour cela. »

Maître Jean, profondément attristé par ces paroles, s'en alla et ne revit plus son visage. L'accident de ce soir-là amena sa fin ; peu de semaines après elle mourut, et, pendant sa maladie qui fut douloureuse, elle ne voulut recevoir de visites, ni de maître Jean, ni d'autres chrétiens de la localité, qui s'intéressaient au bien de son âme. Quelle terrible chose que l'incrédulité du cœur de l'homme !

Mais si, pour autant que nous pouvons en juger, toutes les voies de la grâce de Dieu sont restées sans fruit pour cette vieille femme endurcie, il n'en fut pas de même pour sa chère petite-fille qui portait une expression si douce sur sa petite figure ronde, avec ses yeux bleus et ses cheveux soyeux qui tombaient gracieusement sur sa robe de grisette bleue. Cette gentille fillette avait attentivement écouté et observé tout ce qui s'était dit et passé ce jour-là, et ce fut pour elle un jour mémorable.

Je serai heureux, chers jeunes amis, de vous dire quelles furent les voies de Dieu à son égard, et, s'il plaît au Seigneur, dans un prochain numéro, je vous raconterai l'histoire de « Jenny, la jeune meunière. »

En attendant, laissez-moi, cher lecteur, placer sur votre conscience et dans votre jeune cœur cette parole solennelle du Seigneur : « Que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier et qu'il fasse la perte de son âme ; ou que donnera l'homme en échange de son âme ? » (Matth. XVI, 26.)



Entretiens sur l'Exode

LA LUTTE DE PHARAON CONTRE DIEU

(Exode VII-X)

LA MÈRE. — Je t'ai fait lire tous ces chapitres de suite, ma chère Sophie, parce que nous y voyons la lutte obstinée du Pharaon contre Dieu. Mais, avant que nous continuions à nous entretenir de ce que nous dit la parole de Dieu à ce sujet, j'aimerais à te lire quelques notes que j'ai prises, et qui t'aideront à mieux comprendre la nature des plaies ou fléaux infligés à l'Égypte à cause de l'endurcissement du cœur du Pharaon, et qui te montreront combien ces plaies devaient être terribles pour le peuple de ce pays.

« Les Égyptiens étaient un peuple qui, avec toute sa sagesse humaine, s'abandonnait à l'idolâtrie la plus grande. Ils adoraient le soleil sous le nom de *Ra* ; les Pharaons prétendaient être de la famille de cet astre. Ils rendaient aussi un culte à la lune. Le Nil, ce fleuve auquel le pays doit sa fertilité, était

aussi l'objet de leur vénération. Mais, outre cela, ils en étaient venus à considérer comme des divinités toutes les espèces d'animaux qui se trouvent dans leur pays. Serpents, crocodiles, singes, bœufs, béliers, chiens, chats, éperviers, ibis, et même les scarabées, étaient honorés d'un culte, comme étant des images de la divinité. Leur dieu Apis était un bœuf noir avec une tache blanche sur le front. Quand il mourait, toute l'Égypte était en deuil, partout on se livrait aux lamentations, jusqu'à ce que l'on eût retrouvé un autre bœuf qui avait les signes voulus. On croyait que la divinité était revenue habiter dans ce nouvel animal. Alors on se livrait aux réjouissances.

Leurs divinités étaient représentées par des hommes ou des femmes à têtes de chat, d'épervier, de crocodile, etc., comme on les voit encore tracés sur les antiques monuments de ce pays, ou comme le montrent les statues de toute grandeur que l'on trouve dans les tombeaux. Et c'était devant ces idoles absurdes que les sages Égyptiens se prosternaient, c'était par elles qu'ils se croyaient protégés eux et leur pays.

Or, quand Moïse se présenta devant le Pharaon, la lutte n'était pas entre lui et le roi égyptien, mais entre l'Éternel, le Dieu des Hébreux, et les dieux égyptiens. La première fois que Moïse était venu devant le Pharaon, il avait délivré son message sans faire de miracles, et le roi avait dit avec mépris : « Qui est l'Éternel ? Je ne connais point l'Éternel. » Le fier Pharaon pensait que ses dieux à lui devaient être bien autrement puissants que le Dieu d'un peuple d'esclaves. Il fallait lui faire voir et à toute la terre combien il se trompait.

Quand Moïse revient devant le roi, c'est avec la verge de Dieu. Aaron la jette devant le Pharaon et ses serviteurs, et elle devient un serpent, Or, comme nous

l'avons vu, le serpent était une des divinités des Égyptiens. Alors le Pharaon appela à son aide les magiciens. Ils étaient de la caste des prêtres, et par conséquent des serviteurs des fausses divinités. Ils s'adonnaient à la magie et, par la puissance de Satan, ils pouvaient opérer des prodiges. Ils imitèrent donc ce qu'avait fait la puissance de Dieu. Mais quelle que soit la puissance de Satan, elle ne saurait prévaloir contre Dieu, aussi la verge d'Aaron engloutit-elle celles des magiciens.

Le Pharaon cependant se confia dans ses magiciens. Il ne voulut pas reconnaître la puissance supérieure de Dieu, il s'endurcit contre l'évidence, et attira sur lui et sur son peuple les terribles fléaux que l'on nomme les plaies d'Égypte.

Première plaie

Pour bien la comprendre, il faut chercher à savoir l'époque de l'année où elle eut lieu. Rappelons-nous la terrible tâche que le Pharaon avait infligée aux enfants d'Israël, après que Moïse se fut présenté à lui la première fois : « Vous ne donnerez plus de paille à ce peuple, mais qu'ils aillent et s'amassent de la paille. Néanmoins vous leur imposerez la même quantité de briques qu'ils faisaient auparavant. »

Or ces briques se faisaient avec de l'argile mêlée avec de la paille hachée, puis on les séchait au soleil. Comme il ne pleut presque jamais en Égypte, on trouve encore maintenant dans les ruines de ces briques qui ont peut-être été arrosées des sueurs et des larmes des Israélites.

Quand on récoltait le blé chez les Égyptiens, on ne le coupait pas comme chez nous au ras du sol ; mais on coupait seulement les épis, et on laissait le

long chaume dans la terre. On peut voir cela par les dessins qui subsistent encore sur les monuments après tant de siècles. Le blé récolté, on arrachait le chaume, on le hachait, et on le mêlait avec la terre à briques. Au commencement, on livrait cette paille toute préparée aux Israélites, mais, après l'édit du Pharaon, ils durent recueillir eux-mêmes le chaume dans les champs sous l'ardeur brûlante du soleil, puis le hacher, surcroît immense de travail, de sorte qu'ils ne pouvaient accomplir la tâche imposée. De là leur immense détresse. Mais alors Dieu intervient.

Or le fait que les Israélites se répandent dans le pays pour amasser le chaume, nous montre à quelle époque de l'année commencent les plaies, et cela nous aidera à les mieux comprendre. C'était après la moisson, qui se terminait vers le commencement de mai.

Maintenant, il faut aussi nous rappeler que l'Égypte est une longue vallée que traverse le Nil, et qui est resserrée entre des montagnes arides et le désert. A partir de la fin de juin, le Nil se grossit par les pluies abondantes qui tombent dans les montagnes éloignées de l'Égypte, et où il prend sa source. Il monte, déborde, couvre le pays, et dépose partout un limon fertile. Pour amener ces eaux bienfaisantes le plus loin possible, on avait creusé une multitude de canaux qui sillonnaient le pays, et on retenait les eaux dans des lacs, des étangs et des réservoirs, pour entretenir la fraîcheur, et pour pouvoir arroser quand l'eau se serait retirée. Car il ne pleut presque jamais en Égypte, il y a seulement à une certaine époque des rosées abondantes. L'eau du Nil en se répandant remplissait aussi les canaux, les étangs et les réservoirs d'une quantité de poissons servant à la nourriture des gens du pays. Le Nil croît jusque

vers la fin de septembre, puis décroît jusqu'en décembre. Alors, dans ce limon fertile que les eaux ont laissé, on se hâte de semer les diverses espèces de graines, qui croissent rapidement sous l'action de la chaleur.

On comprend de quelle importance est le fleuve du Nil pour l'Égypte. Sans lui, elle serait un aride désert ; par lui, c'était un pays d'une grande richesse. La hauteur où les eaux arrivaient était d'une grande importance, car si elles ne montaient pas assez, une grande partie du pays restait stérile. Nous pouvons croire que les sept années de famine du temps de Joseph furent amenées par le manque d'eau dans le Nil. Mais Dieu seul l'avait ordonné et pouvait l'annoncer. Chaque année, on marquait sur des rochers la hauteur à laquelle le Nil était parvenu, et on retrouve encore de nos jours de ces anciennes marques.

Les Égyptiens aimaient leur fleuve : ses eaux douces à boire, la fertilité qu'il répandait, les poissons qui y abondaient, tout le leur rendait précieux. Mais, au lieu de rendre grâce à Dieu et de le glorifier (Romains I, 21), ils avaient fait de ce fleuve une divinité, et quand la crue des eaux commençait, on la célébrait par des cérémonies religieuses.

Au matin dont la Bible parle (Exode VII, 15), le Pharaon était sorti dans toute sa pompe royale, accompagné des grands hommes de sa cour, et sans doute aussi de ses prêtres. Il était allé vers le fleuve, peut-être pour lui rendre hommage et accomplir quelques rites religieux, quand Moïse se présente et lui dit de la part de l'Éternel : « Tu sauras à ceci que je suis l'Éternel : Voici je m'en vais frapper de la verge qui est en ma main, les eaux du fleuve, et elles seront changées en sang ; et le poisson qui est dans le fleuve mourra, et le fleuve deviendra puant. »

Aaron étendit sa verge et frappa les eaux du fleuve, et toutes ces eaux répandues dans tout le pays d'Égypte, fleuve, canaux, lacs, réservoirs, tout devint du sang; même dans les vaisseaux de terre des paysans, comme dans les vaisseaux d'or et d'argent du Pharaon et des grands, cette eau du Nil qu'ils aimaient devint du sang. Partout le poisson mourut, les eaux devinrent puantes. Nous pouvons difficilement nous figurer l'horreur et la terreur qui durent saisir les Égyptiens. Leur dieu était déshonoré, le fleuve qui faisait leur délice, n'était que mort et corruption, un objet de dégoût. Pendant sept jours, les Égyptiens durent boire l'eau saumâtre des puits qu'ils creusaient avec peine autour du fleuve. Le Pharaon voulut voir si la puissance des prêtres de ses idoles serait aussi grande que celle de l'Éternel. Les magiciens, par leurs enchantements diaboliques, changèrent en sang le peu d'eau qu'ils purent se procurer. Ils auraient mieux montré leur puissance en détournant le jugement. Mais cela ils ne le pouvaient pas. L'homme peut faire mourir; Dieu seul peut faire mourir et vivre. Quand le temps fixé par Dieu fut écoulé, la plaie cessa. Mais le Pharaon s'était endurci.

Je m'arrêterai ici ce soir, mon enfant, et, si Dieu le permet, je continuerai une autre fois à te lire quelques détails sur les plaies qui frappèrent l'Égypte.

Samuel.

II. — L'ENFANT OBÉISSANT.

Anne avait vu sa prière exaucée. Elle avait son cher petit garçon près d'elle. Mais elle se souvenait

qu'il n'était pas à elle, et qu'elle ne l'avait désiré que pour le donner à Dieu. Aussi, dès que l'enfant fut sevré et put se passer d'elle pour sa nourriture, elle se hâta de le conduire à Silo, à la maison de l'Éternel. Quel âge pouvait-il avoir? La parole de Dieu ne nous le dit pas, mais je pense, mes enfants, d'après ce que nous savons des habitudes de ce temps qu'il avait environ trois ans.

Qu'il était petit, n'est-ce pas, pour être séparé de sa mère? Est-ce qu'Anne ne devait pas trouver bien pénible et être bien inquiète de laisser ainsi son petit garçon? Non, mes enfants; rien n'est pénible quand on le fait pour le Seigneur, et Anne remettait son cher enfant entre les mains de l'Éternel Tout-Puissant qui saurait le garder mieux qu'elle. Quelle meilleure place pouvait-il y avoir que la maison de Dieu? Si un grand roi prenait un petit enfant de son peuple pour l'élever dans son palais, ne trouverions-nous pas que c'est un grand honneur, et ne serions-nous pas sûrs qu'il aurait tout en abondance? Combien plus dans la demeure de Dieu!

Samuel était « *fort petit*, » nous dit la parole de Dieu. C'est vrai, mais, mes enfants, ce sont les petits que Jésus aimait et qu'il prenait dans ses bras. Samuel n'était pas trop petit pour apprendre à connaître Dieu et à le servir, et aucun de vous non plus. Rappelez-vous cela, mes chers enfants.

Nul enfant n'est trop petit
 Pour la route étroite,
 Quand le Seigneur l'y conduit
 Marchant à sa droite.
 Même le plus jeune cœur
 Peut être un temple au Seigneur.

En même temps que l'enfant, Elkana et Anne amenèrent trois veaux, une mesure de farine et un baril

de vin. C'était pour offrir à l'Éternel, et pour faire le festin en la présence de Dieu. Et l'on égorgea un des veaux en sacrifice quand on amena l'enfant à Héli le souverain sacrificateur. Pourquoi cela, direz-vous ? On offrait un sacrifice à cause du péché. Personne ne pouvait s'approcher de Dieu sans un sacrifice. Pourquoi ? C'est que tous étaient pécheurs. Oui, mes chers enfants, si petit que fût Samuel, il était un pécheur et, pour être présenté à Dieu, il avait besoin d'un sacrifice. Et vous, si jeunes que vous soyez, vous ne pouvez être agréables à Dieu que par le sacrifice de ce précieux Sauveur mort sur la croix pour sauver ce qui était perdu, même les tout petits enfants.

On amena ensuite le petit enfant au souverain sacrificateur Héli pour qu'il demeurât avec lui, et qu'il apprît de lui comment servir l'Éternel. Anne rappela au souverain sacrificateur leur première entrevue quand elle avait été si affligée, et le souvenir de la bonté de Dieu envers elle remplit tellement son cœur, qu'elle éclata en chants de louange. Ensuite elle et Elkana s'en retournèrent à Rama laissant le petit Samuel.

Peut-être l'enfant fut-il d'abord triste et pleura-t-il en voyant partir sa mère, et en étant laissé seul avec le vieux sacrificateur. Mais je pense que, bien qu'il fût « fort petit, » sa maman lui avait déjà appris à être sage et obéissant, et à l'être pour Dieu. On n'est jamais trop petit pour être obéissant, mes enfants, le Seigneur Jésus lui-même l'a été, et la parole de Dieu dit : « Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable au Seigneur. »

Le petit Samuel se mit donc tout de suite à vaquer au service de l'Éternel en la présence d'Héli, qui lui disait ce qu'il avait à faire.

Comment un si petit garçon pouvait-il servir l'É-

ternel ? Eh bien, chers petits amis, c'était en faisant tout ce qu'Héli lui disait, ne fût-ce que d'ouvrir ou fermer une porte, et en le faisant promptement et joyeusement. Et vous servirez le Seigneur, et vous lui serez agréables, en obéissant vite et sans murmures à vos parents et à vos maîtres et maîtresses, à qui vous êtes confiés, comme Samuel à Héli. Et outre cela en vous rendant utiles et agréables à tous selon vos forces. Ne pouvez-vous pas faire quantité de petites choses pour aider votre chère maman ? Ne pouvez-vous pas avancer une chaise ou un fauteuil à votre papa, quand il rentre fatigué, ou lui épargner quelque peine. C'est là le service même d'un petit enfant, comme aussi d'être aimable et complaisant avec ses petits amis.

Cela devait être une grande consolation pour le cœur du vieil Héli que d'avoir auprès de lui cet aimable jeune garçon Samuel. Héli avait aussi des fils déjà grands, qui étaient même des sacrificateurs. Mais ils étaient méchants, et commettaient de très mauvaises actions en déshonorant l'Éternel. Héli reprenait ses fils, mais ils ne voulurent pas écouter leur père, et Dieu résolut de les faire mourir à cause de leur péché. Chers enfants, ne trouvez pas étrange quand vos parents vous châtient après que vous avez fait quelque chose de mal. Ils le font, parce qu'ils vous aiment et pour obéir au Seigneur. Peut-être que si Héli avait châtié ses fils quand ils étaient petits, il n'aurait pas eu la douleur de les voir si méchants plus tard.

Pendant ce temps, Samuel grandissait et servait en la présence de l'Éternel. C'était là son heureuse place et son heureuse occupation. D'abord Samuel avait servi en la présence d'Héli, et il avait appris docilement à son école, faisant tout ce que son maître lui disait ; maintenant il servait en la présence

de l'Éternel, en accomplissant certaines choses qui appartenait au service de la maison de Dieu. Oh ! que l'enfant Samuel était heureux ; ce bonheur est pour tout enfant dont le cœur est tourné vers Dieu ; dans tout ce qu'il fait, il peut se dire : Je suis en la présence de mon Père.

Il nous est dit aussi comment le jeune Samuel était vêtu. Ce n'étaient pas des vêtements recherchés, mais un éphod de lin. L'éphod était un petit manteau sans manches que portaient tous les serviteurs de l'Éternel ; c'était comme leur uniforme. Et le lin dont il était fait désigne la pureté dont doivent être revêtus ceux qui s'approchent de Dieu. Voilà comment Samuel avançait. Et vous, chers petits amis, avancez-vous aussi, croissant dans la connaissance de Dieu votre Père, et dans l'obéissance, et dans son service ?

Et que faisait-on à Rama pendant ce temps ? Chaque année, comme de coutume, Elkana et sa famille venaient à Silo. Quelle fête pour Samuel ! C'était comme son temps de vacances. Mais soyez sûrs qu'en attendant cet heureux moment, Samuel pensait à Anne et Anne à Samuel. Anne avait eu d'autres enfants, qu'elle aimait tendrement. Mais vous savez que quand un de vos frères ou sœurs est loin, en pension ou en apprentissage, oh ! comme on pense à lui et comme on s'occupe du cher absent. On lui envoie des lettres, de petits cadeaux, la maman prépare quelque bon vêtement. Et c'est ce que faisait Anne. Tout en pensant à son cher Samuel, elle travaillait pour lui et lui faisait une petite robe qu'elle apportait chaque année avec elle. Et c'est Dieu, pour qui rien n'est trop petit de ce qui regarde les siens, qui nous rapporte cela dans sa Parole. Dieu voit tout et il prenait plaisir à voir la tendresse d'Anne pour son cher enfant, tout comme il lui était agréable de

voir l'obéissance et le service du jeune garçon.

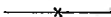
Quelle joie pour Elkana et Anne quand ils arrivaient à Silo, et qu'ils voyaient leur Samuel grandi et servant l'Éternel ! Écoutez ce que dit la parole de Dieu : « L'enfant sage réjouit le cœur du père. » En est-il ainsi de vous, mes enfants ? Ce n'était pas le cas pour les fils d'Héli, qui brisaient le cœur de leur vieux père par leur mauvaise conduite. Oh ! mes enfants, vous ne savez pas quelle joie et quelle consolation vous pouvez être pour le cœur de vos parents, quand vous êtes obéissants et servant Dieu ; mais aussi quelle amertume vous pouvez leur causer, quand vous êtes rebelles. Qui voulez-vous suivre ? Samuel, ou les fils d'Héli ? Samuel fut approuvé de Dieu ; les fils d'Héli périrent misérablement.

Il n'y avait pas de mauvais rapport, pas de plainte à faire contre Samuel, quand ses heureux parents venaient le voir. On peut dire que ses *notes* étaient bonnes. La parole de Dieu elle-même le déclare. Tandis que, des fils d'Héli, il est dit : « L'Éternel voulait les faire mourir, » de Samuel, cette même parole prononce : « Cependant le jeune garçon Samuel croissait, et il était agréable à l'Éternel et aux hommes. » Quel honneur pour Samuel ! Semblables paroles n'ont été dites que d'un seul autre enfant, qui était aussi obéissant. Savez-vous qui il est ? Le Seigneur Jésus duquel il est écrit : « Jésus avançait en sagesse et en stature et en faveur auprès de Dieu et des hommes. »

Eh bien ! n'en peut-il pas être de même de chacun de vous ? Certainement. Et rappelez-vous bien que si Jésus était saint et sans péché, Samuel, comme vous, était un pécheur. Comment donc pouvait-il être obéissant et agréable à l'Éternel et aux hommes ? Par la grâce de Dieu, mes enfants. C'est le seul moyen, et aucunement par vos propres forces.

Et remarquez bien que d'abord Samuel était agréable à l'Éternel. C'est la première et principale chose. Il y a des enfants qui aiment à s'entendre louer, qui recherchent avec ardeur les premières places dans leurs écoles. C'est très bien de vouloir faire du mieux que l'on peut, mais, chers enfants, ce ne doit pas être en vue des louanges ou de l'approbation des hommes, mais en vue de Dieu, pour lui plaire à tous égards. C'est ce que faisait Samuel, et je désire la même chose pour chacun de vous.

Nous avons ainsi vu comme les trois classes par lesquelles passe Samuel ; servant Héli, servant l'Éternel ; agréable à l'Éternel et aux hommes ; nous allons voir maintenant après cette préparation, ce à quoi Dieu l'appelle.



La petite Marie

délogée à l'âge de deux ans et demi.

(Extrait d'une lettre de son père.)

Dans l'histoire de Samuel, vous avez vu, mes chers enfants, que même un petit garçon de trois ans environ était amené dans la maison de l'Éternel pour le servir ; dans cette lettre, vous verrez comment un petit agneau de Jésus est introduit par Lui dans la maison de son Père. Oh ! quelle tendresse, quel amour dans le cœur du Seigneur.

.... Depuis quelque temps, Marie se plaignait de l'estomac ; avec cela, elle se développait d'une manière toujours plus captivante ; sa petite langue était séduisante, enfin elle avait l'intelligence et le savoir-faire qu'ont, dit-on, les enfants que Dieu veut retirer de ce monde. Ce qui nous fait tant de plaisir, c'est qu'elle aimait beaucoup qu'on lise et prie. Nous lui

avons beaucoup parlé du Seigneur pendant sa maladie, et chaque fois que nous lui avons demandé si elle l'aimait et si elle voulait aller dans son beau ciel, elle a toujours dit que oui.

Un soir qu'un accès de toux avait interrompu notre prière auprès d'elle, sitôt que l'accès fut passé, elle a rejoint ses petites mains amaigries et nous a dit : *piions*. Une heure avant d'expirer, elle entendit que je priais, et elle fit son possible pour gémir plus doucement. Elle ne voulait pas que ce fût moi qui lui donnât quelque chose pour son corps, c'était toujours sa maman ; mais si je m'approchais avec un livre ouvert, c'était tout autre chose. Chère petite, elle a bien prononcé des fois le nom du Seigneur Jésus. Elle ne pouvait pas encore prononcer le J., elle disait : « le Seigneur *Zésu*. »

J'ai positivement constaté une relation de son âme avec le Seigneur ; — naturellement dans la proportion du développement intellectuel d'un enfant de deux ans et demi. — Aussi quand elle a été morte, j'ai mis sur sa poitrine un billet, qu'elle soutenait avec ses petites mains que j'avais jointes, et sur lequel j'ai écrit ces paroles du Seigneur : « Laissez venir à moi les petits enfants ; ne les en empêchez pas ; car à de tels est le royaume de Dieu. En vérité, je vous dis : Quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant, n'y entrera point. Et les ayant pris entre ses bras, il posa les mains sur eux et les bénit... Ainsi, ce n'est pas la volonté de votre Père, qui est dans les cieus, qu'un seul de ces petits périsse. » (Marc X, 14-16 ; Matthieu XVIII, 14.)

Elle est vers Lui, cette chère enfant, et à la voix de l'archange (1 Thessaloniens IV, 16-18), nous la retrouverons portant l'image du Céleste (1 Corinthiens XV, 49) ; c'est là notre ferme consolation !

Quand elle tomba malade, j'eus le sentiment que Dieu nous la demandait, et je n'eus pas la liberté de demander sa guérison. Elle n'a pas extrêmement souffert, elle était très assoupie ; mais le dernier jour elle eut une terrible crise ; elle enfla depuis la poitrine en haut et ne faisait qu'une plainte. Nous supplîâmes notre Dieu de la soulager et de la retirer. Quand nous vîmes que la fin approchait, nous nous assîmes chacun d'un côté de son lit, sa maman et moi. Nous lui tenions chacun une de ses petites mains. Sa maman lui disait adieu et lui parlait du Seigneur. Cette chère enfant était là tranquille, et, fixant un grand regard sur sa maman, elle s'endormit!... Quel silence ! quel beau moment !... Nous tombâmes à genoux pour remercier notre Dieu de l'avoir délivrée et introduite près de son Sauveur. Je ne puis vous exprimer notre bonheur à ce moment-là de la sentir vers Jésus, et de savoir qu'elle avait maintenant l'explication de ses souffrances. Ces paroles nous venaient à l'esprit :

Jamais douleur, ni tristesse,
 Ne seront près du Sauveur ;
 Tout sera joie, allégresse,
 Tout sainteté, tout bonheur.

Le Seigneur fut avec nous le jour de l'ensevelissement, on fit la lecture de 1 Thessaloniens IV, 13-18, et 1 Corinthiens XV, 42-50. Puis nous chantâmes le cantique : « Déjà pour nous a lui l'aurore, » etc.

Nous sentons tous les jours davantage le vide que nous fait le départ de cette chère enfant. Cette charmante tête bouclée n'est plus là, sa jolie voix ne se fait plus entendre ; nous pleurons, mais nous sommes bienheureux de la sentir auprès de Jésus que nous attendons !



La grâce envers les petits

Oui, la gloire de ta grâce
Brille dans un faible enfant ;
Ce doux rayon de ta face
Qui du mal est triomphant.

Tu sais tirer la louange
De la bouche des petits,
Quand ton amour sans mélange
Remplit leurs jeunes esprits.

Ta puissance en leur faiblesse
Se montre dans sa splendeur ;
O Dieu ! c'est leur petitesse
Qui proclame ta grandeur ;

La grandeur de ta clémence
Qui donne au pécheur la paix,
Qui de ton amour immense
Verse sur lui les bienfaits.

Le don de ton Fils unique
Qui vint sauver le pécheur,
Et la grâce magnifique
Otant la crainte du cœur.

Donne-nous donc sans partage
D'aimer et servir Jésus,
Et dès notre plus jeune âge
De célébrer ses vertus.

La vieille femme valaisanne

Une dame chrétienne se trouvait une fois dans un village des montagnes du Valais. Comme elle se promenait sur la route, elle vit une pauvre vieille femme assise qui pleurait amèrement.

— Qu'avez-vous, ma bonne ? lui dit-elle, Pourquoi pleurez-vous ainsi ?

— Oh ! répondit la vieille femme, ils sont tous allés à la fête, et pourront ainsi gagner quelque chose pour le salut de leur âme ; mais c'est trop loin pour moi, je suis trop faible, et je ne puis y aller.

La dame comprit qu'elle avait affaire à une pauvre catholique romaine qui soupirait après le salut et qui n'en connaissait pas le chemin. Pauvre femme, elle pensait qu'en allant à quelque fête en l'honneur de la Vierge ou des saints, et en accomplissant certaines pratiques religieuses ordonnées par les prêtres, elle travaillerait au salut de son âme.

La dame fut émue de compassion et heureuse en même temps de l'occasion que Dieu lui fournissait de faire connaître à une personne déjà avancée dans la vie et anxieuse d'être sauvée, Celui qui seul est le chemin et la vérité et la vie, et sans lequel nul ne saurait venir au Père.

Elle expliqua donc à la pauvre vieille femme comment elle n'avait nul besoin d'aller à une fête pour avoir quelque mérite devant Dieu. Elle lui dit que Dieu avait tant aimé le monde qu'il avait donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Elle lui raconta comment Jésus, le Fils de Dieu, était venu du ciel pour chercher et sauver les pécheurs perdus, et comment pour ôter leurs péchés, il était mort pour eux sur la croix, de sorte que Dieu pardonne maintenant tous leurs péchés à ceux qui croient en ce précieux Sauveur, et ils sont bien sûrs d'aller au ciel auprès de Lui.

La pauvre vieille femme fut tout émerveillée d'apprendre quel était l'amour de Dieu et la grâce du Seigneur Jésus qui sauve gratuitement le pécheur, sans aucune pénitence, ni œuvre. Jamais elle n'avait entendu semblable chose.

La dame lui dit que toutes ces choses avaient été

écrites de la part de Dieu dans un livre par les apôtres que le Saint-Esprit inspirait. Elle lui demanda son adresse et lui promit de lui envoyer ce livre, ce qu'elle fit bientôt après.

Quelque temps s'était écoulé, lorsque la dame chrétienne revint dans ce même village. Vous comprenez que son premier soin fut de s'informer de sa vieille amie. Elle se fit indiquer sa demeure. Une femme plus jeune se trouvait là, et quand la dame lui demanda où était la vieille paysanne :

— C'est ma mère, mais elle n'est plus de ce monde, répondit la jeune femme. Elle est morte, mais si heureuse, si heureuse, madame ! Et elle lui raconta comment elle avait reçu un livre qui lui parlait de l'amour de Dieu et du Seigneur Jésus, et comment elle était sûre qu'elle allait au ciel.

— Elle aimait tant son livre, madame, qu'elle aurait voulu d'abord qu'on l'enterrât avec elle. Mais ensuite elle dit : Non, il pourra faire du bien à d'autres après moi.

Et, en effet, la dame eut la joie d'apprendre que ce livre avait aussi été en bénédiction à la jeune femme.

Vous savez, mes enfants, quel est ce livre et vous avez entendu parler comme la pauvre vieille femme de l'amour de Dieu et de l'amour de Jésus pour vous. Avez-vous reçu cette bonne nouvelle dans votre cœur et êtes-vous sûrs que, si vous mouriez, vous iriez auprès du Seigneur Jésus ? Aimez-vous, lisez-vous cette précieuse Parole que Dieu vous a donnée ? Pouvez-vous dire avec bonheur :

Ta gloire, ô notre Dieu ! brille dans ta Parole,
Elle est, pour tes enfants, un trésor précieux ;
C'est la voix d'un ami qui soutient et console ;
C'est la lettre d'amour écrite dans les cieux.

« Une lampe à vos pieds. »

« Ta parole est une lampe à mon pied, une lumière dans mon sentier. »

(Psaume CXXIX, 405.)

Je vais vous dire, mes enfants, ce qui m'a rendu claires ces paroles. Plus d'une fois, dans la montagne, je revenais le soir d'une réunion. La nuit était bien noire, on aurait eu de la peine à trouver son chemin. Alors un des amis qui m'accompagnait allumait une lanterne et la tenait suspendue assez près de terre pour éclairer nos pieds et le sentier où nous marchions. Nous avions juste assez de lumière pour voir l'endroit où nous devions poser le pied. Notre guide d'ailleurs était sûr et connaissait le chemin. Autour de nous, nuit profonde, rendue encore plus profonde par la lumière. S'écarter à droite ou à gauche, c'était risquer de s'embourber ou se perdre, ou même s'exposer au danger de rouler dans un torrent aux bords escarpés qui longeait parfois le chemin. Détourner les yeux de la lumière, c'était courir le risque de marcher dans la boue ou de trébucher contre les pierres. Il fallait suivre pas à pas la lumière et le guide sûr qui la portait.

« PAR QUEL MOYEN UN JEUNE HOMME RENDRA-T-IL PURE SA CONDUITE ? CE SERA EN Y PRENANT GARDE SELON TA PAROLE. »

Questions pour le mois d'août

1^o Qui fut le premier berger ?

2^o Nommez dans l'Ancien Testament, trois autres hommes qui furent aussi des bergers, et dites un trait de leur vie de berger.

3^o Qui est-ce qui est appelé le grand Pasteur des brebis ; qui sont les brebis, et qu'a fait pour elles leur berger ?



Samuel

III. — L'APPEL DE DIEU

- Le petit Samuel avait grandi, il était maintenant un jeune garçon, mais pour cela il n'avait pas cessé d'être obéissant. « Il servait l'Éternel en la présence

d'Héli. » Il ne faisait pas comme, hélas ! tant d'enfants de nos jours, qui, en croissant en âge, croient qu'il est beau de devenir indépendants, n'obéissent plus qu'en murmurant, et trouvent pénible de devoir suivre leurs parents aux réunions où ils peuvent entendre parler de l'amour de Dieu pour eux.

J'espère, mon cher jeune lecteur, que ce n'est pas votre cas.

C'était pourtant un triste temps que celui où vivait Samuel. Il avait de bien mauvais exemples sous ses yeux. Comme aujourd'hui, la méchanceté du cœur se montrait par « la désobéissance envers les parents, » et Samuel la voyait chez des personnes plus âgées que lui, même chez des hommes religieux extérieurement, chez les pauvres fils d'Héli. Était-ce une raison pour lui de cesser de servir l'Éternel ? Est-ce une excuse pour un enfant qui se conduit mal de dire : « Un tel fait la même chose ? » Non, n'est-ce pas ? Nous devons fuir les mauvais exemples. C'est ce que faisait Samuel ; il persévérait dans l'obéissance. Ainsi il était agréable à Dieu et consolait le cœur du vieil Héli.

Mais un moment merveilleux approchait pour le jeune garçon Samuel. Dieu avait dit : « J'honorerai ceux qui m'honorent, » et il allait le montrer envers un enfant. Comment un enfant peut-il honorer Dieu ? demanderez-vous. Par la soumission à sa Parole. Elle dit : « Honore ton père et ta mère, » et l'enfant qui obéit à ses parents et à ceux qui sont au-dessus de lui, est agréable au Seigneur. L'Éternel allait donner à Samuel la plus grande marque d'honneur, il allait lui parler directement et faire de lui son prophète.

Héli et Samuel demeuraient au tabernacle de l'Éternel, dans la maison de Dieu. C'est là qu'ils reposaient la nuit. Heureuse place pour demeurer et

reposer, n'est-il pas vrai ? Dans le lieu saint, sur le magnifique chandelier d'or à sept branches, se plaçaient les lampes qui éclairaient cette partie de la maison de Dieu, et c'était un des offices du souverain sacrificateur d'allumer le soir ces lampes pour qu'elles brûlassent jusqu'au matin. Peut-être Samuel aidait-il Héli dans cette occupation, car les yeux du vieillard commençaient à se ternir. Au fond du lieu saint était un voile magnifique qui le séparait du lieu très saint. Là se trouvait l'arche de Dieu, son trône, d'où il parlait au peuple d'Israël par le moyen du souverain sacrificateur. Mais, hélas ! dans ces jours-là, le peuple d'Israël ne recherchait pas l'Éternel ; il se contentait d'une piété extérieure ; les sacrificateurs étaient méchants, et Dieu ne parlait point. Il a dit : « J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me cherchent de bonne heure, me trouveront. »

Cependant, mes enfants, l'Éternel qui est plein de miséricorde, ne voulait point abandonner son peuple. Il se préparait un serviteur pour le ramener à Lui, et ce serviteur, quel était-il ? C'était le jeune garçon Samuel. Quelle réponse à la prière d'Anne, quelle récompense pour son cœur dévoué !

Une nuit, vers le matin, avant que les lampes de Dieu fussent éteintes, le jeune garçon Samuel était encore couché, lorsqu'il entendit une voix qui l'appelait par son nom. Qui était-ce ? il n'y avait près de lui qu'Héli ; Samuel pensa aussitôt que le vieillard avait besoin de lui. Sans attendre, et dans l'esprit d'une prompte obéissance, il répondit : « Me voici, » et il *courut* vers Héli.

Mais il y avait là quelqu'un d'autre. Qui donc ? CELUI dans la maison duquel Samuel se trouvait, l'ÉTERNEL, et c'est Lui qui appelait l'enfant par son nom, Lui qui avait vu tous les jours la promptitude de Samuel à obéir, et à qui Samuel était agréable,

Mes enfants, Dieu connaît aussi chacun de vous par son nom ; bien que vous ne soyez pas dans son tabernacle, il suit chacun de vos pas, entend chacune de vos paroles, et connaît chacune de vos pensées. Dieu sait quand votre père, votre mère ou vos maîtres vous appellent pour que vous vous leviez le matin, ou veniez au travail, et il voit si vous *courez* comme Samuel, ou bien si vous tardez ou murmurez. Chers jeunes amis, Dieu aime que l'on soit prompt à bien faire.

Vous pensez peut-être : « Oh ! si c'était Dieu qui m'appelât, j'irais bien vite. » Mais Samuel ne savait pas que ce fût l'Éternel lui-même, et il *courut* vers Héli. N'est-ce pas la voix de Dieu qui vous dit dans sa Parole : « Enfants, obéissez à vos parents *en toutes choses*, car cela est agréable au Seigneur ? » Si vous n'écoutez pas Dieu dans sa Parole, vous ne l'écouteriez pas plus quand il vous appellerait comme Samuel. Supposez que votre père soit absent et que dans une lettre il vous commande de faire tout de suite une chose, ne la ferez-vous pas tout comme s'il vous le disait de bouche ? Certainement, si vous êtes un enfant obéissant. Il en est de même pour Dieu. Il n'appelle plus comme au temps de Samuel, par une voix qui frappe nos oreilles, mais il s'adresse à vous par sa Parole, la Bible.

Héli n'avait rien entendu, aussi crut-il que l'enfant s'était trompé, et il lui dit : « Je ne t'ai point appelé, retourne-t'en et couche-toi. » Samuel obéit, mais l'Éternel l'appela de nouveau. L'enfant crut encore que le vieillard l'appelait. Il ne dit pas : « Que c'est ennuyeux ; il faut encore se lever, et je suis fatigué ; j'aimerais mieux dormir. » Non, Samuel était habitué à l'obéissance. Il se lève donc et s'en va près d'Héli qui le renvoie.

Pour la troisième fois, l'Éternel appelle Samuel.

L'enfant n'avait jamais auparavant entendu la voix de l'Éternel ; il savait qu'aucun autre être humain n'était là excepté Héli, il crut donc encore que c'était le vieillard qui l'appelait, et sans se lasser, revint près de lui pour la troisième fois. Auriez-vous eu cette patience, mon jeune lecteur ?

Vous direz peut-être : « Pourquoi donc Dieu ne disait-il pas tout de suite à Samuel : C'est moi, l'Éternel, qui t'appelle ? » Oh ! mes chers enfants, vous auriez perdu la leçon de patiente et prompte obéissance que le jeune Samuel vous donne, obéissance mise ainsi trois fois à l'épreuve.

Mais à cette troisième fois, Héli reconnut quelle devait être cette voix qui parlait à l'enfant, et il lui dit : « Va-t'en et couche-toi ; et si on t'appelle, tu diras : Éternel ! parle, car ton serviteur écoute. »

Samuel apprit ainsi quelle grande faveur lui était accordée. Il retourna se coucher selon l'ordre d'Héli, non pour dormir sans doute, mais attendant avec sérieux que la voix se fit de nouveau entendre. Je pense que son cœur était bien ému. « Qu'est-ce que Dieu a à me dire ? » pouvait-il se demander. O mes chers enfants, combien de fois n'êtes-vous pas venus soit pour lire la parole de Dieu avec vos parents, pour l'entendre expliquer à l'école du dimanche ou dans des réunions ! Vous êtes-vous dit alors : « C'est Dieu qui va me parler, qu'a-t-il à me dire ? » Attendez-vous avec sérieux, avec prière, le cœur ému, ce qui vous sera dit de sa part ? Est-ce que vous dites : « O Dieu, parle, ton serviteur écoute ? »

L'Éternel donc vint près de l'enfant disposé à l'écouter et l'appela deux fois par son nom : « Samuel ! Samuel ! » Oh ! jamais sans doute, dans sa longue vie de prophète et de serviteur de Dieu, Samuel n'oublia la nuit où, pour la première fois, il apprit à connaître la voix de l'Éternel. Mes enfants, il y a un mo-

ment dans la vie de tout chrétien, jeune ou vieux, où il a entendu et reconnu la voix du Fils de Dieu, du bon Berger, et où il a été sauvé. Avez-vous entendu, connaissez-vous cette voix qui s'adresse non à l'oreille extérieure, mais au cœur et à la conscience ?

Qu'est-ce que l'Éternel avait donc à dire au jeune garçon ? Des choses bien tristes, mes amis. Dieu lui dit qu'il était sur le point de punir la méchanceté des fils d'Héli, puisque leur père ne les avait point réprimés. Remarquez bien, chers enfants, que si terribles que fussent ces paroles, c'était sa pensée que Dieu faisait connaître à Samuel.

Or Dieu vous appelle aussi, pour que vous appreniez à connaître ses pensées. Mais ce sont maintenant des pensées d'amour, de grâce, de miséricorde ; c'est que pour vous sauver, il a donné son Fils qui est mort sur la croix pour ôter vos péchés. Ne voulez-vous pas écouter, dire comme Samuel : « Oh ! parle, mon Dieu, que j'entende combien tu m'as aimé ! » et puis bénir Dieu pour son immense amour ?

Et laissez-moi encore vous faire remarquer, mes chers enfants, que Samuel commença par l'obéissance, et qu'alors Dieu se fit connaître à lui et en fit son serviteur. C'est dans l'obéissance que l'on apprend à connaître Dieu. Le Seigneur Jésus a dit : « Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai et je me ferai connaître à lui. »

Après que Samuel eut reçu cette communication, il demeura couché jusqu'au matin, puis il reprit son service dans la maison de l'Éternel. Son cœur était bien triste à cause du vieil Héli, et il craignait beaucoup d'avoir à lui dire ces affligeantes nouvelles,

Mais Héli voulait savoir ce que Dieu avait déclaré, et Samuel dut le lui répéter.

Chers enfants, si les serviteurs de Dieu ont à proclamer la grâce qui sauve ceux qui viennent à Jésus, ils ont aussi à dire aux pécheurs qui refusent la grâce que le jugement tombera sur eux.

Héli écouta la sentence prononcée contre ses fils impies ; il en reconnut la justice et dit : « Que l'Éternel fasse ce qui lui semblera bon ! » mais combien son cœur dut être brisé en pensant que, s'il avait été plus ferme avec ses enfants, il leur aurait épargné ce châtiment. Encore une fois, mes enfants, ne regrettez pas, ne murmurez pas quand vos parents vous reprennent et vous châtient. Ils le font pour obéir à Dieu et pour vous épargner une plus grande punition.

Et maintenant, mes chers jeunes amis, nous avons fini l'histoire de Samuel enfant. Il grandit, fut prophète de l'Éternel, libérateur d'Israël, et demeura toujours un homme obéissant. Que le Seigneur vous fasse la grâce d'être aussi des enfants obéissants, d'écouter son appel et, si vous êtes laissés sur la terre, de devenir d'utiles serviteurs et servantes de Dieu ! Ne le voulez-vous pas ?

Jenny, la jeune meunière.

(Suite de la page 148).

Après la mort de la grand'mère Louison, sa petite-fille fut placée chez son tuteur qui était son cousin. C'était un assez honnête homme selon le monde, mais n'ayant de goût que pour les choses de la terre et n'aimant point Dieu, ni ceux qui confessent le nom de son Fils Jésus. On comprend que dans un

tel milieu, les impressions que la jeune fille avait reçues par la parole de Dieu et par la triste fin de son aïeule parurent bientôt s'être effacées. On cherchait d'ailleurs à étouffer ce qu'on apercevait de sérieux en elle, en lui inculquant le goût des choses du monde, et pour cela on ne regardait point aux dépenses.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que maître Jean ne s'était point du tout aperçu de ce qui s'était passé en elle le jour qu'il était resté chez sa grand'mère. Il est vrai que cette dernière avait absorbé toute son attention. Maître Jean ne se rappelle pas non plus d'avoir remarqué particulièrement Jenny, si ce n'est une seule fois où il l'avait vue avec deux jeunes amies lisant ensemble la parole de Dieu. Au bout de quelques années, maître Jean dut quitter le village, de sorte que Jenny n'entendit plus parler de lui.

Cependant elle grandissait, et, ayant atteint l'âge de seize ans, comme elle avait terminé son instruction religieuse, son tuteur voulut qu'elle entrât en service, ainsi qu'il est d'habitude pour la plupart des jeunes filles de la campagne, dans ce canton. Jenny fut placée en ville dans une famille où, trois ans plus tard, elle fit la connaissance d'un jeune homme qui était ouvrier chez son maître, et qui manifesta le désir de l'épouser.

Jenny possédait une petite fortune qui pouvait mettre son futur mari en état d'entreprendre quelque chose pour son propre compte, et comme le jeune homme lui plaisait, le mariage se conclut bientôt. Le mari de Jenny étant meunier, le jeune ménage s'établit dans un moulin, et pour commencer tout alla à souhait. Ils pouvaient s'accorder bien des plaisirs, et Jenny ne manquait pas de temps pour se promener et jouir de maints divertissements

dans lesquels elle croyait trouver le bonheur.

Mais, hélas ! cette vie douce et facile fut de courte durée, comme toutes les choses d'ici-bas. Jenny cherchait à s'étourdir dans les plaisirs mondains, pour bannir de son âme toute pensée de Dieu, car elle n'était pas heureuse. Dieu la poursuivait, travaillant dans sa conscience, et elle s'efforçait de lui échapper. Plus tard elle disait à quelqu'un : « Souvent, quand j'avais l'air de jouir le plus de ces vanités éphémères, c'est alors que je souffrais le plus dans ma conscience qui m'accusait toujours plus fort. »

Dieu dans sa grâce voulait arrêter la pauvre Jenny dans son chemin d'égarement et l'amener à Lui pour la bénir ; mais comme elle résistait, il dut employer des circonstances douloureuses. Environ quinze mois après leur mariage, les jeunes époux furent réjouis par l'arrivée d'un joli petit garçon. Mais à partir de ce moment, la santé de la jeune mère commença à décliner rapidement, au point qu'elle ne pouvait guère s'occuper de son petit enfant. Bientôt une phthisie se déclara d'une manière si sérieuse, qu'au bout de quinze jours le médecin ne laissa aucun espoir de guérison.

Jenny en avait le sentiment. Alors seule dans son lit, son mari étant occupé de ses affaires, elle passa des journées bien pénibles, et de longues nuits d'insomnie et de souffrances, car une toux cruelle la tourmentait continuellement. Mais ce qu'il y avait de plus douloureux, c'est que sa conscience se réveilla avec une grande puissance. Toute sa vie se retraça devant son âme ; ses nombreux péchés se dressèrent devant elle et se rangèrent comme en bataille contre elle. Elle pensait aux conséquences éternelles de sa vie éloignée de Dieu ; quelquefois il lui semblait que les flammes de l'enfer l'atteignaient

déjà , avec horreur et épouvante elle voyait ses forces diminuer jour après jour et sa maladie s'aggraver. Pour elle ce n'était pas une imagination ; non, mais une réalité. La mort arrivait à grands pas comme un guerrier sans pitié ni miséricorde, pour terminer sa vie si jeune encore. Et, hélas ! c'était pour transporter son âme dans une autre existence, dont les souffrances ne sont pas à comparer avec celles qu'elle endurait ici-bas, toutes terribles qu'elles étaient. La pauvre Jenny avait vivement conscience de tout cela.

Elle eut un jour la visite d'une de ses cousines qui avait aussi été élevée dans le village qu'habitait la grand'mère Louison. Jenny lui fit part de tout ce qu'elle éprouvait dans son corps et dans son âme, et en terminant, elle ajouta : « Oh ! si seulement je savais où demeure maintenant maître Jean ! Il avait parlé d'une manière si simple et si compréhensible à ma grand'mère qui n'a pas voulu l'écouter. Ah ! moi je l'écouterais bien. Je voudrais seulement me rappeler tout ce qu'il a dit. » — « Je sais où il demeure, » répondit sa cousine ; « je puis te donner son adresse. »

« Eh bien , dans ce cas, » répliqua la malade, « écris-lui vite quelques mots, s'il te plaît. Tu lui diras combien je suis malade de corps et d'âme, et je suis sûre qu'il viendra me voir tout de suite. Tu trouveras dans ce buvard du papier et des enveloppes, et l'encre est sur la commode. »

La cousine fit selon son désir. A cette époque, maître Jean demeurait à environ vingt kilomètres de l'endroit où était la malade, et au moment où lui parvenait la lettre qui lui annonçait l'état de Jenny, il était en voyage à une certaine distance de son domicile. Néanmoins, dès le lendemain, il partit pour se rendre à l'appel de la pauvre malade.

Il ne reconnut point d'abord la jeune fille qu'il avait vue si fraîche, dans cette figure amaigrie et allongée, ces yeux autrefois si vifs et maintenant tout ternes, cette voix rauque et si faible qu'à peine on l'entendait. Elle-même fut au premier moment si vivement émue qu'elle ne pouvait parler ; mais bientôt elle se remit et raconta à maître Jean son histoire depuis la mort de la grand'mère Louison, et lui dit tout ce qui se passait en elle et que nous venons, cher lecteur, de placer devant vos yeux. Jean écouta attentivement ce récit interrompu presque à chaque instant par des accès de toux ; puis, tirant de sa poche sa Bible il l'ouvrit et dit d'une voix émue : « Je suis touché en voyant les voies de Dieu envers vous, ma chère enfant, et je vois une fois de plus se réaliser ces touchantes paroles du Seigneur : « Je ne prends point plaisir à la mort du » méchant, mais plutôt que le méchant se détourne » de sa voie et qu'il vive. » Vous n'avez donc pas besoin que j'essaie de vous convaincre de votre état de ruine et de perdition, — vous savez que *vous avez péché* et que vous avez offensé Dieu, Lui qui a les yeux trop purs pour voir le mal. Mais la parole de Dieu nous dit que ce même Dieu saint et juste, est AMOUR, et qu'il a fait par son Fils ce que ni vous, ni moi, ni personne ne pouvions faire. Écoutez donc, ma chère enfant, ce que cette bonne parole de Dieu nous déclare. »

Et maître Jean lut lentement les passages qui suivent :

« Mais maintenant, sans loi, la justice de Dieu est manifestée, témoignage lui étant rendu par la loi et les prophètes ; la justice, dis-je, de Dieu par la foi de Jésus-Christ *envers tous et sur tous ceux qui croient* ; car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, étant justifiés

gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire par la foi en son sang... afin de montrer sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi en Jésus.» (Rom. III, 21-26.) « Et Lui (Jésus) est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais pour le monde entier. » (1 Jean II, 2.)

« Tous les prophètes lui rendent témoignage que par son nom, quiconque croit en Lui, reçoit la rémission des péchés. » (Actes X, 43.) L'apôtre Pierre nous dit aussi : « Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre II, 24) ; et Paul dit encore : « Jésus a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification. » « Ayant donc été justifié sur le principe de la foi, *nous avons la paix avec Dieu* par notre Seigneur Jésus-Christ. » (Romains IV, 25 ; V, 1.)

Maître Jean lut encore : « Car par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. Et l'Esprit Saint aussi nous en rend témoignage... il dit : Et je ne me souviendrai plus *jamais* de leurs péchés ni de leurs iniquités. » (Hébreux X, 14-18.)

Craignant alors que la malade ne fût fatiguée, il s'arrêta et leva les yeux vers elle. Après un moment de silence, elle lui dit : « Je puis donc être assurée que mes péchés me sont pardonnés ? »

« Oui, » répondit maître Jean ; « vous pouvez en être pleinement assurée, car Dieu le dit : « En qui (Jésus) nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes, *selon les richesses de sa grâce.* » (Éphésiens I, 7.)

« C'est bien cela, » dit la malade.

Ensuite maître Jean s'agenouilla et demanda instamment à Dieu de bénir abondamment sa Parole

en donnant à cette chère malade une pleine assurance de son salut, puis il prit congé d'elle.

Dieu exauça la prière de maître Jean. Quelques jours plus tard il reçut de nouveau une lettre qui l'informait que la jeune meunière déclinait, qu'on attendait sa fin à chaque instant, mais qu'elle désirait beaucoup le revoir. Le lendemain, qui était un dimanche, il partit, n'ayant entre deux trains que peu de moments à passer auprès de la malade. Mais c'était suffisant. Dieu avait permis qu'il pût faire cette courte visite plutôt pour son encouragement à lui que pour la malade elle-même. En effet, celle-ci était presque continuellement assoupie. Cependant à l'arrivée de maître Jean elle ouvrit les yeux, et se tournant vers lui avec un gracieux sourire sur sa figure amaigrie, elle lui dit : « Merci, merci, d'être venu, car je m'en vais. » — « Et vous savez où vous allez ? » lui demanda-t-il.

« Oui, oui, je vais vers Jésus mon Sauveur qui m'a ouvert le beau paradis, là-haut. »

Un instant après, elle ajouta : « Son sang m'a purifié de tout péché ; » et elle s'endormit de nouveau pour ne plus se réveiller dans ce monde. Il était quatre heures et trois quarts, et à six heures ceux qui étaient auprès de son lit, s'aperçurent à peine qu'elle rendait le dernier soupir, sans aucune agonie.

C'était environ à cette même heure que maître Jean rentrait à son domicile. Et lorsqu'il apprit l'heureux délogement de Jenny, il bénit le Seigneur non seulement pour la délivrance dont elle avait été l'objet, mais aussi pour le témoignage qu'elle avait rendu par ses dernières paroles, à ceux qui l'entouraient, et la douce consolation qu'il en avait reçue lui-même.

Maintenant, chers jeunes amis qui lisez cette his-

toire, je voudrais vous adresser quelques mots. Vous avez bien des avantages spirituels dont était privée la petite Jenny. Elle n'avait pas, comme la plupart d'entre vous, des parents chrétiens ; jamais sa grand'mère ne la conduisait dans une réunion chrétienne, comme vous qui avez le privilège d'entendre annoncer et expliquer l'Évangile. Elle ne recevait pas chaque mois ce journal où maintenant vous venez de lire son histoire et qui vous parle de Jésus, le Sauveur des pauvres pécheurs, en vous suppliant de venir à Lui.

Jenny n'avait entendu parler de Jésus qu'une seule fois dans son enfance, et elle avait été attirée à Lui. Dites-moi, chers enfants, vous trouverait-on lisant la Bible avec quelques-uns de vos amis, comme Jenny qui la lisait avec deux de ses jeunes compagnes ? Jenny et l'une d'elles sont maintenant avec le Seigneur, et la troisième, convertie aussi, rend témoignage à Celui qui l'a sauvée et à la parole de sa grâce. Et pourtant ces trois petites filles appartenaient à des parents inconvertis et même hostiles à l'Évangile. C'est la Parole, mes enfants, qui, reçue dans le cœur, peut sauver vos âmes. Mais pour cela il faut la lire.

Une des choses les plus douloureuses pour le cœur du Seigneur quand il était ici-bas, c'était de voir le peuple d'Israël, que Dieu avait placé dans une position si privilégiée, ne pas reconnaître leur Roi et leur Sauveur venu avec toute sa puissance et sa grâce pour les délivrer et les rendre heureux.

Chers enfants, qui avez aussi tant de bénédictions à votre portée, prenez garde de ne pas imiter Israël en étant comme lui indifférents et incrédules. Que Dieu vous accorde d'être pénétrés de cette vérité « que c'est maintenant le temps agréable ; maintenant le jour du salut. »

« C'est pourquoi nous devons porter une plus grande attention aux choses que nous avons entendues, de peur que nous ne nous écartions.... Comment échapperons-nous, si nous négligeons *un si grand salut* qui, ayant commencé par être annoncé par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l'avaient entendu ? » (Hébreux II, 1-4.)



Entretiens sur l'Exode

LA LUTTE DE PHARAON CONTRE DIEU (*suite*).

(*Exode VII-X.*)

LA MÈRE. — Je continuerai, ma chère Sophie, la lecture que j'avais commencée la dernière fois et te parlerai de la seconde plaie qui frappa les Égyptiens.

L'Éternel avait dit au Pharaon : « Si tu refuses de laisser aller mon peuple,... le fleuve fourmillera de grenouilles qui monteront et entreront dans la maison, et dans la chambre où tu couches, et sur ton lit, et dans les maisons de tes serviteurs, et parmi tout ton peuple, dans tes fours et dans les maies. » Dans ce temps, comme maintenant encore, il y avait beaucoup de grenouilles en Égypte. Durant la saison sèche, elles restent cachées dans la boue desséchée des bords du fleuve et des canaux. Quand l'époque du débordement arrive, à mesure que l'eau monte, elle amollit cette boue et rend l'atmosphère humide. Alors les grenouilles s'éveillent de leur torpeur d'été et remplissent l'air de leurs coassements. Les Égyptiens, en quelques endroits, adoraient une divinité spéciale qui les protégeait, pensaient-ils, contre les grenouilles. En d'autres endroits, au contraire, on les tenait pour sacrées. Mais quel que fût habituellement leur nombre, elles restaient dans leur élé-

ment ; aussi ce dont l'Éternel menaçait le Pharaon était-il quelque chose d'inouï. Peut-être le roi se confiait-il en la déesse Héki qui chassait les grenouilles ? Mais sa confiance fut bien trompée. La verge d'Aaron fut étendue sur les fleuves, les canaux, les réservoirs et tous les amas d'eaux, et de toutes parts des myriades de ces bêtes dégoûtantes quittant leurs demeures humides, contrairement à leurs instincts, envahirent tout, les villages comme les villes, les chaumières comme les palais, couvrant les lits, remplissant les fours, ne laissant ni trêve, ni repos aux malheureux Égyptiens. Imaginez quelle devait être leur détresse ! Pour les uns, c'était l'impuissance de leurs dieux à les délivrer, pour les autres, c'étaient leurs divinités mêmes qui les tourmentaient.

Les magiciens, il est vrai, firent de même par leurs enchantements ; mais ils ne faisaient qu'ajouter à la misère du peuple. N'auraient-ils pas mieux montré leur puissance en détruisant ces bêtes, s'ils l'avaient pu ? Mais cela était hors de leur pouvoir. Aussi le Pharaon fut-il obligé de reconnaître la puissance de l'Éternel et de recourir à Moïse pour être délivré. L'Éternel fit disparaître le fléau non graduellement, mais au jour fixé par le Pharaon lui-même, afin qu'il sût qu'il n'y a *nul* Dieu tel que l'Éternel, le Dieu des pauvres Hébreux. Toutes les grenouilles qui n'étaient pas dans les eaux moururent, mais leurs cadavres amassés par monceaux infectèrent la terre. Ainsi non seulement les eaux, mais la terre sacrée d'Égypte avait été souillée sans que les dieux des Égyptiens eussent pu les protéger.

Troisième plaie.

Le Pharaon s'était endurci et cette troisième plaie (celle des poux ou plutôt des moustiques) arriva

sans avertissement. Durant l'été si chaud de l'Égypte, le limon séché se change en fine poussière. C'est là que les moustiques déposent leurs œufs. Les voyageurs nous apprennent que quand le Nil monte le long des bords des canaux et que les eaux touchent cette poussière, la convertissant en boue, les œufs des moustiques flottent en masses noires et bientôt éclosent. Ainsi les Égyptiens connaissaient bien ces insectes qui sont un désagrément de tous les pays chauds. Mais quand Aaron étend sa verge, ce n'est pas des eaux et de la poussière humectée que sortent les moustiques éclos de leurs œufs. C'est la poussière elle-même, qui, par toute l'Égypte, par terre, sur les hommes et les bêtes, devint des moustiques par la puissance créatrice de l'Éternel. Pensez un moment combien le tourment dut être grand, chaque grain de la fine poussière de la terre devenu un insecte acharné sur hommes et bêtes. Les magiciens furent arrêtés à ce point-là. Satan peut bien séduire et opérer des prodiges mensongers qui font illusion, mais *créer*, il ne le peut. Les magiciens s'inclinèrent devant une puissance plus grande que la leur et dirent : « C'est ici le doigt de Dieu. » Mais le Pharaon s'endurcit.

Quatrième plaie.

L'Égypte était par excellence le pays des idoles, comme nous l'avons vu. Jusqu'aux insectes, tout y était adoré. Les Israélites, depuis longtemps, habitaient là au milieu de ces faux dieux et de leurs fêtes pompeuses, et avaient sans doute ressenti l'influence de toute cette idolâtrie. Il était bien nécessaire que l'Éternel leur montrât, ainsi qu'aux Égyptiens, que Lui seul était Dieu, et les idoles un néant. Et il employait pour cela même les plus vils animaux, montrant qu'il tient tout en ses mains,

Au matin de ce jour où Dieu envoya la quatrième plaie, le Pharaon était encore sorti vers la rivière. C'était peut-être à l'occasion de la grande fête de l'année, quand on coupait les levées de terre qui se trouvaient à la tête des canaux, afin que l'eau se répandit au loin dans le pays. De nos jours encore, c'est devant le vice-roi d'Égypte que l'on ouvre solennellement au Caire le grand canal.

Le Pharaon était donc sur le bord du fleuve quand Moïse se présenta devant lui pour lui annoncer que s'il ne laissait pas aller le peuple, l'Éternel enverrait contre lui et son peuple un mélange d'insectes (ou plutôt la mouche venimeuse). Or le roi et les Égyptiens savaient bien ce que c'était dans les années ordinaires. Mais l'expérience qu'ils avaient déjà faite devait leur montrer que la menace de l'Éternel renfermait quelque chose de plus terrible que tout ce qu'ils connaissaient.

Les voyageurs nous parlent de ces essaims d'insectes ailés qui les tourmentent en Égypte lors de la crue du Nil. Chassés de leurs demeures par les eaux, ces animaux se répandent partout, se précipitent dans les maisons et s'abattent sur tous les mets. Les veut-on chasser, dans leur rage, ils se jettent sur vous, s'attachent aux lèvres, aux paupières, et par leurs piqûres empoisonnées vous tourmentent jusqu'à vous rendre presque fous.

Que dut être la plaie quand essaims sur essaims, au commandement de l'Éternel, arrivèrent, remplissant les maisons, celle de Pharaon comme les autres, couvrant les chaussées étroites qui relient les villages entre eux après l'inondation, ne laissant à personne aucun repos, infectant et gâtant la terre ! Et pour mieux montrer que ce n'était point un hasard, comme disent les hommes, une année plus mauvaise que d'autres, mais que c'était sur l'ordre de l'Éter-

nel, que Lui seul était Dieu commandant à toutes choses, il tira une ligne de démarcation entre les Égyptiens et son peuple. Aucun insecte ne put entrer dans la terre de Goscen. Les Israélites commençaient à sentir la bonté de leur Dieu.

Le Pharaon fit encore l'expérience que ses dieux ne pouvaient le secourir ; il dut s'humilier, et comme les insectes étaient venus à la parole de l'Éternel, à la parole de l'Éternel, par le moyen de Moïse, ils disparurent le lendemain sans qu'il en restât un seul ! Quel miracle !

Cinquième plaie.

Le pays d'Égypte était très abondant en toutes sortes de bétail. Nécessairement quand le Nil croissait, il fallait rassembler les troupeaux dans les villages, dans les endroits resserrés. Il arrive souvent, dans de telles circonstances, qu'il éclate des maladies parmi les bestiaux accumulés. Les Égyptiens connaissaient sans doute ces maladies et les redoutaient. Mais ce qu'il y eut ici de frappant, ce fut que la mortalité atteignit tout le bétail à un jour assigné par Dieu lui-même, et ensuite que le bétail des Israélites fut complètement épargné, comme le Pharaon s'en assura lui-même.

L'Éternel le fit dans sa bonté pour son peuple qui devait bientôt lui offrir des sacrifices dans le désert. Le Pharaon s'endurcit cependant. Il pensait peut-être qu'après tout il pourrait prendre le bétail des Israélites.

Sixième plaie.

A cette époque de l'année, de toutes parts en Égypte sur les rives des canaux, on voit flamber des feux, et le vent du nord qui souffle alors emporte partout des tourbillons de fumée. Ce sont les ro-

seaux secs que l'on brûle ainsi. Autrefois on joignait à cela des fêtes religieuses auxquelles le Pharaon prenait part. C'est alors que Moïse et Aaron prenant des cendres de fournaise, Moïse les répandit en présence du Pharaon, et le vent emportant cette poussière, tous ceux qu'elle atteignit, hommes et bêtes, furent frappés d'ulcères. Les magiciens eux-mêmes en furent souillés. Quelle honte pour leurs prétentions comme prêtres; leur sainteté affectée, leurs eaux sacrées, leurs invocations à leurs dieux, rien ne pouvait les garantir. Encore de nos jours, le peuple de ce pays est affligé d'une sorte d'ulcère que l'on considère comme le reste de ce jugement de Dieu, et nous voyons dans la Bible que l'Éternel menace son peuple de l'ulcère d'Égypte s'il n'obéit pas à sa voix. (Deutéronome XXVIII, 27.)

Réponses aux questions du mois d'août

1. Le premier berger fut Abel. (Genèse IV, 2.)
2. Jacob, Moïse et David.

JACOB servit sept ans Laban comme berger pour avoir Rachel pour femme. (Genèse XXIX.)

MOÏSE menant paître son troupeau derrière le désert, vint en la montagne de Dieu où l'Ange de l'Éternel lui apparut dans le buisson. (Exode III.)

DAVID arracha de la gueule du lion et de l'ours la brebis qu'ils emportaient, et tua ces féroces animaux. (1 Samuel XVII.)

3. Le grand Pasteur des brebis est Jésus. (Hébreux XIII, 20.)

Les brebis sont ceux qui entendent sa voix, et le suivent. (Jean X, 27.)

Jésus a donné sa vie pour elles, et il leur donne la vie éternelle. (Jean X, 11, 15, 28.)

Entretiens sur l'Exode

LA LUTTE DU PHARAON CONTRE DIEU *(suite.)*

(Exode VII-X.)

Septième plaie.

Un certain temps s'écoula probablement entre la sixième et la suivante, car nous y voyons l'orge en épi et le lin en tuyau. Le Nil s'était donc retiré et déjà la campagne verdoyante présentait l'aspect ravissant dont parlent ceux qui ont vu l'Égypte à ce moment de l'année. C'était donc au printemps. Or il faut nous rappeler qu'en Égypte, il ne pleut presque jamais. Il est vrai qu'à certaines époques les nuages formés par l'évaporation des eaux de la mer, traversent le ciel, mais les orages y sont extrêmement rares, et la grêle pour ainsi dire inconnue. Quelle dût être la terreur du Pharaon et de son peuple lorsque Moïse, étendant sa main vers les cieus, les nuages s'arrêtèrent et se condensèrent, et que le feu de la foudre se mit à briller sans interruption, se promenant sur la terre, aux éclats du tonnerre, et que la grêle tomba si grosse que l'on n'en avait jamais vu de semblable, brisant les arbres, écrasant le lin et l'orge déjà sortis de terre, et tuant les hommes et les bêtes qui n'étaient pas abrités ! Plus rien que désolation là où tout auparavant était verdure et fraîcheur. Les sources de la prospérité de l'Égypte, ses richesses, recevaient un coup mortel. De nos jours, nous savons quels ravages cause souvent la grêle, mais les orages qui l'apportent sont de courte durée et sévissent dans une zone restreinte.

Mais là le fléau, commencé sur l'ordre de Moïse, dure et s'étend sur toute l'Égypte, sauf sur la terre de Goscen où les Israélites et leurs biens sont à l'abri sous la protection de l'Éternel. Auquel de ses

dieux le Pharaon s'adressera-t-il ? Il n'ose même sortir de son palais pour aller dans leurs temples. De nouveau il fléchit devant la puissance de l'Éternel et supplie Moïse et Aaron. On voit que sa terreur est intense et son humiliation plus grande : « J'ai péché cette fois, dit-il. L'Éternel est juste, mais moi et mon peuple sommes méchants. Fléchissez par prières l'Éternel : que ce soit assez et que Dieu ne fasse plus tonner et grêler. »

Aussitôt que Moïse a étendu ses mains, et non pas peu à peu, tout s'apaise et montre que « la terre est à l'Éternel, » comme le disait le serviteur de Dieu. Mais les plus grands miracles ne changent pas le cœur, et le Pharaon s'endurcit.

Huitième plaie.

C'était probablement trois ou quatre semaines après la plaie précédente ; le blé et l'épeautre mùrissaient, et les jardins d'Égypte se couvraient de fleurs que les Égyptiens aimaient tant. Pendant ce temps de répit donné au Pharaon, et comme les plaies ne les frappaient pas, peut-être les enfants d'Israël faisaient-ils leurs préparatifs de départ et s'assemblaient-ils sur les frontières du pays de Goscen, du côté de Canaan ? Mais le roi s'était endurci et Moïse et Aaron viennent lui dénoncer une plaie plus terrible encore que les autres : « les sauterelles. » Les serviteurs de Pharaon tremblèrent à ces paroles, car ils savaient combien était terrible une invasion ordinaire de ces insectes. Que serait-ce quand le puissant Jéhova les enverrait ? Ils ne doutent pas que cela n'arrive, et ils voient déjà l'Égypte complètement ruinée. On appela donc Moïse et Aaron, pour leur dire d'emmener le peuple, mais le Pharaon ne voulait laisser aller que les hommes faits, ce que les serviteurs de Dieu ne pouvaient accepter. On les

chassa donc de devant le roi. Aussitôt, sur l'ordre de l'Éternel, Moïse étendit sa verge et Dieu fit souffler toute cette journée et toute la nuit un vent oriental qui amena sur l'Égypte entière les essaims innombrables de sauterelles plus grosses que l'on eût jamais vues et, nous dit la parole de Dieu, jamais on n'en verra de semblables.

La face du pays en fut couverte, et elles broutèrent tout ce qui était resté de verdure et jusqu'aux arbres. Les maisons mêmes en furent remplies, ce qui jamais ne s'était vu.

Pour nous faire une faible idée de ce que devait être ce fléau dans les proportions où il ravagea l'Égypte, nous n'avons qu'à lire ce que l'on raconte des invasions de sauterelles en Orient, ce qui a encore lieu assez fréquemment de nos jours. Un nuage sombre s'élève à l'horizon. Il avance poussé par le vent, dense et épais, voilant la lumière du soleil, obscurcissant le jour. Quelques éclaireurs de l'armée se posent sur le sol en sautant par bonds rapides et bientôt, la masse innombrable étant arrivée, on n'entend plus que le bruissement sec des ailes et le bruit des mâchoires qui dévorent. Les vignes, les jardins, les arbres, tout est dépouillé en peu de temps. Elles s'attaquent même à l'écorce des arbres, et entrent parfois dans les maisons où elles détruisent ce qu'elles peuvent. L'homme est complètement impuissant devant un tel fléau.

Il y a environ cent ans qu'en Afrique on vit un vol de sauterelles couvrir un espace de plus de 5000 kilomètres carrés. Poussé par le vent dans la mer, elles formèrent un banc de 80 kilom. de long sur plus d'un mètre d'épaisseur. Quel nombre incalculable devait-il y en avoir ! Il y a peu d'années, que dans l'Inde, un nombre si prodigieux de sauterelles s'abattit sur la voie ferrée de Madras que les trains furent arrêtés.

Nous pouvons donc nous imaginer ce que dut être cette plaie venant après toutes les autres et avec une intensité sans égale. Les dieux de l'Égypte impuissants, le fleuve et le sol souillés, les richesses anéanties, voilà ce que le Pharaon voyait. Il s'humilia encore et demanda que l'Éternel retirât de dessus lui *« cette mort, »* car eût-elle duré que serait-il resté? Le vent d'ouest qui s'éleva à la prière de Moïse et sur l'ordre de l'Éternel, enleva toutes les sauterelles et les précipita dans la mer Rouge, sans qu'il en restât *une seule*. Dieu montrait ainsi sa puissance suprême à son peuple et aux Égyptiens, cette puissance s'étendant sur toutes choses, amenant les jugements, mais délivrant toujours complètement. Et cependant le Pharaon s'endurcit.

Neuvième plaie.

Alors, sans avertissement donné au roi, Moïse, sur l'ordre de l'Éternel, étendit sa main vers les cieux, et des ténèbres si épaisses couvrirent l'Égypte entière durant trois jours que nul ne pouvait quitter le lieu où il était.

Il y a un vent d'ouest qui de nos jours souffle encore en Égypte durant 50 jours, c'est le khamsin. Il vient des déserts arides et sablonneux et, quand il souffle avec force, il amène parfois pendant quelques heures tant de sable et de poussière fine que l'air est obscurci comme par un épais brouillard. Nous pouvons supposer que l'Éternel se servit de ce vent d'ouest très fort qui enleva les sauterelles pour amener cette nouvelle plaie des ténèbres. Mais si les Égyptiens connaissaient un peu ce que le vent d'ouest pouvait faire, ils n'avaient jamais vu ses effets d'une manière aussi terrible. Nous pouvons ainsi comprendre encore mieux ce que cette plaie avait de redoutable, car en couvrant le pays de ce sable du désert,

elle achevait sa désolation. Et cela nous explique comment nul n'osait se lever de l'endroit où il était, et comment on ne pouvait avoir de lumière. Car ce vent violent du désert fait pénétrer jusqu'à l'intérieur des maisons les particules fines de sable qui remplissent ainsi tout, en même temps qu'il apporte avec lui une chaleur suffocante.

Quelle plaie pour cette Égypte où le ciel est habituellement serein et où le soleil brille d'un si vif éclat ! Et jusqu'à quand devaient-elles durer ? Moïse ne l'avait pas dit. Le Pharaon attendit trois jours. Il pensait peut-être que c'était un phénomène naturel et que le soleil, la divinité la plus antique des Égyptiens, et dont il se vantait d'être le descendant, finirait par vaincre ces terribles ténèbres. Mais non. Le soleil était impuissant, l'Égypte restait dans cette obscurité redoutable, on n'osait bouger, la nuit et le silence du tombeau étaient dans toutes les demeures, tandis qu'à côté, et cela rend le miracle plus frappant, dans la terre de Goscen, le soleil répandait ses joyeux rayons sur les Israélites et que même, s'il y avait quelqu'un d'entre eux autre part, au milieu des Égyptiens, la lumière les éclairait dans le lieu de leurs demeures. Quelle image frappante de ce dont jouissent les enfants de Dieu dans le monde ! Quelles longues journées pour ces malheureux Égyptiens ! Que pouvaient-ils attendre, sinon la mort ? Le Pharaon encore fit appeler Moïse, mais il ne voulait pas laisser aller le peuple avec ce qu'ils possédaient, et même dit à Moïse : « Va-t'en arrière de moi, donne-toi garde de voir plus ma face, car au jour où tu verras ma face, tu mourras. » Moïse répondit : « Tu as bien dit : je ne verrai plus ta face. »

Il ne restait plus que la dernière plaie adressée au cœur même du Pharaon, et qui devait l'obliger à faire partir lui-même le peuple.

L'heureux mousse

Le récit suivant a été fait par un témoin oculaire qui se trouvait sur un vaisseau revenant des Indes occidentales.

Comme notre voyage touchait à son terme, le temps devint capricieux, le vent soufflait par rafales, et parfois de grosses lames inondaient le pont, de manière que l'on était peu à son aise à bord.

Un matelot, qui s'était très mal conduit au commencement du voyage, et avec lequel les autres gens de l'équipage ne se souciaient pas d'avoir affaire, avait été atteint d'une fièvre dangereuse. Il avait été un très méchant homme, et maintenant qu'il semblait près de la mort, il aurait désiré que quelqu'un lui dit un mot *touchant son âme*; mais le capitaine et l'équipage étaient très indifférents sur ce sujet, et moi-même j'avais été si malade que je pouvais à peine sortir de mon lit.

Il y avait sur le navire un jeune garçon nommé John Pelham. Les matelots l'avaient surnommé « le pieux Jacques, » ou comme terme de plus grand mépris encore, Jacques Raikes, du nom de l'homme qui a commencé les écoles du dimanche à Gloucester. L'enfant qui était né dans cette ville, avait en effet suivi l'une de ces écoles.

Jacques se souciait très peu des moqueries des matelots, et la patience, la douceur et la bonne humeur avec lesquelles il supportait tout, me faisait souvent penser à ces paroles : « De la bouche des petits enfants et de ceux qui tettent, tu as fondé ta force, afin de réduire au silence l'ennemi. »

Personne, durant sa maladie, n'avait montré à Williams, le matelot mourant, aucune sympathie, excepté le petit Jacques et une négresse nommée Cléopâtre ou Cléo. Cette femme conduisait en Angieterre une

petite fille créole. Cléo avait pris en pitié le pauvre malade, elle le soignait avec une grande tendresse, et lui préparait de ses propres mains tout ce qu'elle pensait convenable à soutenir ses forces.

La petite créole que Cléo avait sous sa garde, était une douce fillette d'environ quatre ans. Je la voyais très rarement, car en général elle était toujours sur le pont quand le temps le permettait, jouant avec un petit chevreau qui la suivait partout, et auquel elle avait appris à monter et descendre l'escalier qui conduisait aux cabines. Cléo l'apportait presque chaque matin dans ses bras, quand elle venait dans ma cabine demander de mes nouvelles.

Cette bonne négresse s'occupait ainsi de tous les enfants et des malades qui étaient à bord. Quoiqu'elle ne connût que très peu des choses de Dieu, elle avait beaucoup de sollicitude pour l'âme du pauvre marin mourant. Elle ne savait pas lire, mais elle avait appris que la Bible enseigne le chemin du ciel. Aussi quand le brave Jacques lisait dans le saint livre, non seulement une fois par jour, mais chaque fois qu'il pouvait persuader à Williams de l'écouter, Cléo s'asseyait et écoutait chaque parole avec l'attention la plus intense. Ce qui suivit bientôt après, montre que les lectures de Jacques furent bénies et pour le malade et pour cette intéressante fille de Cham.

Les choses allaient ainsi depuis quelque temps, lorsqu'un jour Jacques arriva dans ma cabine, la figure baignée de larmes, tremblant de tous ses membres, et incapable de dire un mot. Je crus qu'il venait m'annoncer que le pauvre Williams était mort, et mort « sans espérance. »

— Qu'y a-t-il, Jacques ? lui dis-je en me soulevant dans mon lit. Qu'est-il arrivé ? Williams... est-il mort ?

— Ah ! monsieur, répondit l'enfant sans faire at-

tention à ma question, pauvre Williams ! il est si malheureux ; il dit qu'il est perdu, qu'il est un pécheur tout à fait perdu, — que Dieu veut le jeter là où il y a des pleurs et des grincements de dents ! Oh ! que puis-je lui dire ?

— Mon cher garçon, lui dis-je, ne t'attriste pas tellement. Il est bon pour Williams de sentir tout cela. C'est un signe que Dieu a écouté tes prières pour ce pauvre pécheur. Retourne vers lui ; dis-lui que sans doute Dieu est un Dieu juste, qui ne peut pas pardonner au coupable sans que son péché soit expié, mais dis-lui aussi de se confier en Jésus, dont le sang a été répandu pour les péchés de plusieurs. Dis-lui que Dieu peut être juste, en lui pardonnant tous ses péchés, s'il croit au Seigneur Jésus. Dis-lui qu'il n'est pas trop tard pour croire, ni trop tard pour que Dieu lui fasse grâce. Le Seigneur se plaît à faire grâce.

— Je lui ai déjà dit tout cela, répondit Jacques, mais il dit qu'il ne peut pas croire. Je lui ai raconté l'histoire du brigand sur la croix, celle de la brebis perdue, et toutes les paraboles qui montrent l'amour de Dieu envers les pauvres pécheurs. Je lui ai dit que le Seigneur Jésus est venu pour sauver même les plus grands pécheurs. Mais il dit qu'il ne peut pas le croire.

Je renvoyai l'enfant, puis m'étant levé avec difficulté et m'étant habillé, j'allai trouver Williams. Il était assis dans son hamac, la figure pâle, les yeux enfoncés dans leurs orbites, et la respiration halelante. J'oublierai difficilement cette scène.

Jacques et Cléo étaient agenouillés à côté de lui.

« O Dieu de miséricorde, » disait le jeune garçon parlant de mémoire, je suppose, ou peut-être de l'abondance de son cœur ; « veuille regarder avec compassion cet homme mourant qui désire très ardem-

ment la grâce et ton pardon. » — « Oh oui ! bien ardemment, » répéta le pauvre misérable, avec un accent si plein d'angoisse, qu'un frisson parcourut tout mon être.

L'enfant s'arrêta et tourna vers Williams des yeux pleins d'une intense supplication, mais le malade ne répliqua que par un regard où se lisait une inexprimable terreur.

« Pour l'amour de Christ, » continua le petit suppliant qui ne s'était pas aperçu de mon entrée, « pour l'amour de Christ, qui a ôté le péché par son sacrifice, montre ta compassion envers Harry Williams. O Seigneur, il n'a d'espérance qu'en ta miséricorde ! Oh ! visite-le en lui donnant ton salut ! »

« Je n'ai pas d'espérance, » s'écria le malade, en se tordant les mains avec l'expression du désespoir, « je n'ai pas d'espérance ! »

« Oh ! regarde de ton sanctuaire et écoute le gémissement de ce pauvre prisonnier ; délivre-le, lui qui semble proche de la mort. »

Et Williams, le cœur brisé par cette sympathie si affectueuse, et sans doute aussi par la puissance de cette parole qui est esprit et vie, retomba sur son oreiller et versa un torrent de larmes.

Ces larmes, les premières qui eussent coulé sur ses joues brûlées par la fièvre depuis le commencement de sa maladie, apportèrent évidemment du soulagement à son esprit accablé.

Je ne le revis pas durant plusieurs jours, mon indisposition s'étant aggravée, mais j'eus chaque jour à plusieurs reprises de ses nouvelles par Jacques et par la négresse, et ce qu'ils me rapportaient était de plus en plus réjouissant. Tous les instants que l'enfant pouvait dérober aux devoirs de sa charge à bord, étaient employés à lire les Écritures à Williams. Le corps de celui-ci s'affaiblissait d'heure en

heure, mais sa vie spirituelle s'accroissait en même temps.

Je dis à Jacques que je désirais revoir encore une fois le malade et que, me sentant mieux, je lui ferais visite le lendemain. Mais Cléo dit qu'elle pensait Williams trop près de sa fin, pour que je dusse retarder ma visite jusqu'au lendemain ; je me levai donc le soir et j'allai le voir.

La terreur peinte sur sa figure lorsque je l'avais vu auparavant, était restée empreinte dans mon esprit, de sorte que je ne pouvais m'empêcher de ressentir une sorte de crainte à la pensée de le revoir ainsi. Mais quelle fut ma surprise, quand je vis peints sur le visage du pauvre ou plutôt du *bienheureux* Williams, une satisfaction si grande qu'il semblait que la mort qui était là sur le seuil, était non pas redoutée, mais désirée. Dans l'intervalle de mes deux visites, et le matin même, il avait beaucoup souffert de doutes et de craintes ; mais tout avait disparu et il me dit avec l'accent d'une conviction profonde : « Je suis vainqueur par Celui qui m'a aimé ! Oh quel merveilleux amour ! »

Je lui parlai un peu de son état et des fondements sur lesquels reposait son espérance, et je fus satisfait de tout ce qu'il me répondit. Chaque mot que son petit compagnon lui disait était maintenant une source de joie, au lieu de lui causer de la terreur. Deux ou trois fois cette nuit-là, faisant allusion aux combats qu'il avait eus à soutenir le matin, il dit : « Tout est calme maintenant, Jacques ; tout est calme. Est-ce là la paix ? »

— Oui, répliquait Jacques, je crois que c'est la paix ; la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence.

— Qui m'a donné cette paix ? disait Williams, comme s'il prenait un ineffable plaisir à entendre la louange rendue à son divin Rédempteur.

-- C'est Christ, répondait l'enfant, « Christ est notre paix ; » il a fait la paix pour nous.

— Oui, reprenait Williams, « il l'a faite par le sang de sa croix. »

Eh bien, pensais-je, Williams peut dire que Jacques lui a enseigné deux choses merveilleuses : « La connaissance d'un amour qui passe toute connaissance, et le sentiment d'une paix qui surpasse toute intelligence. »

Je ne pus dormir de toute la nuit, m'entretenant avec moi-même, et méditant sur les choses que j'avais vues et entendues auprès de la couche du pauvre Harry. Nul son ne venait rompre le profond repos du bord, sauf le pas de l'homme qui tenait la barre au-dessus de ma tête, nous conduisant à travers les grandes eaux, et faisant entendre de temps à autre l'air plaintif d'un chant de matelot.

C'est dans le calme de cette nuit, que l'esprit de Williams prit son vol en haut. Le surlendemain, son corps fut confié au grand abîme.

C'est alors seulement que Jacques sembla sentir pour la première fois que son ami, celui qu'il avait instruit, n'était plus. Quand il entendit le bruit du corps qui plongeait dans les eaux, et qu'il vit les flots recouvrir ce qui restait de son cher Harry Williams, le jeune garçon, incapable de contenir plus longtemps ses sentiments, poussa un cri perçant. L'expression de cette douleur si vraie, trouva un écho dans les cœurs de presque tous ceux qui étaient présents, et plus d'un marin endurci, dont les traits n'avaient jamais jusqu'alors indiqué qu'un cœur battit dans sa poitrine, sentit ses joues se couvrir de larmes.

Trois jours après ce que je viens de raconter, comme nous n'étions plus guère loin du cap Land's End, un fort coup de vent nous fit manquer le port de la Manche

auquel nous pensions aborder. Nous fîmes voile vers les Dunes où nous espérions pouvoir jeter l'ancre, mais le vent ayant changé et soufflant plus violemment qu'auparavant, nous ne savions plus bien où nous étions. J'essaierais en vain de décrire les sentiments de ceux qui étaient à bord. Qu'il me suffise de dire que le moment du danger n'est pas le plus favorable pour celui qui cherche la paix avec Dieu. *Maintenant* est toujours le temps agréable, et quoique je n'ose limiter sa miséricorde, il est certain que ceux qui ont négligé le grand salut dans les jours de calme, se trouvent devant Dieu avec un plus lourd fardeau, quand ils ne s'approchent de Lui que pendant la tempête.

Le vent s'étant un peu apaisé, nous espérions dans le cours du quatrième jour, après avoir quitté la Manche, atteindre le Firth * de F. Nous y réussîmes, et le capitaine fit jeter deux ancres. Mais ce n'était qu'un répit. La tempête, à laquelle avait succédé un calme soudain de deux ou trois heures, éclata de nouveau vers le coucher du soleil avec une fureur redoublée et nous chassant du lieu où nous étions amarrés, nous porta parmi les îles du Frith où, à onze heures et demie, dans une nuit profonde, sans lune ni étoiles, au moment où se faisait entendre le cri « des brisants à l'avant, » nous donnâmes contre un rocher sous-marin. Sous le choc, le grand mât se brisa et tomba avec un fracas terrible.

A mesure que la marée montait, les brisants devenaient plus redoutables. La chaloupe fut mise à la mer, mais, dans ma pensée, il y avait peu d'es-

* *Firth* ou *Frith*, veut dire embouchure; c'est une espèce de golfe étroit et profond, au fond duquel se jette une rivière.

poir qu'elle pût atteindre la côte hérissée de récifs, et bordée d'un fort talus de galets. La mer s'y brisait avec un bruit semblable à celui du tonnerre, et son embrun * s'élevait pour ainsi dire jusqu'au ciel. Je résolus donc de demeurer sur le vaisseau naufragé et, aussi longtemps que je pourrais, d'employer tous les moyens de préserver ma vie. Je m'amarrai donc solidement, et j'assistai silencieux à l'embarquement dans la chaloupe de Cléo et de son enfant, du cher Jacques et de quelques-uns des matelots. Ils purent avec grande difficulté hisser un bout de voile, et s'éloignèrent vers le rivage en présence de centaines de spectateurs accourus des villages voisins et qui les suivaient des yeux avec anxiété. Tout alla assez bien jusqu'à une distance d'environ un demi kilomètre du vaisseau. La voile les maintenait et la chaloupe présentait son avant aux vagues. Mais tandis qu'avec anxiété nous les voyions s'approcher de plus en plus du ressac, ** un grain terrible les enveloppa d'obscurité et des torrents de pluie les dérobèrent totalement à notre vue. Le ciel s'éclaircit presque aussi soudainement qu'il s'était couvert ; la tourmente s'apaisa, le soleil brilla et nous regardâmes, ... oh ! avec quelle intensité nous cherchâmes de tous côtés. Deux fois le cri : « Où est la chaloupe, où est la chaloupe ? » avec les clameurs douloureuses des spectateurs sur la côte, et les gémissements de ceux qui étaient avec moi sur le vaisseau, s'élevèrent plus haut que le bruit de la tempête. La mer répondit ; la chaloupe flottait, la quille en l'air ; son précieux chargement était englouti sans retour.

* *Embrun*, pluie fine qui résulte du choc des vagues.

** *Ressac* ; on nomme ainsi le retour tumultueux des vagues sur elles-mêmes, quand s'avancant de la haute mer, elles rencontrent un banc de rochers.

Quel moment ! Et cependant au milieu de tout ce qu'il avait de terrible, tandis qu'en frissonnant je m'accrochais aux haubans du navire, m'attendant à chaque instant à être englouti par la mer impitoyable, je sentais comme un sourire sur mes lèvres, semblable à un rayon de lumière versé d'en haut, pendant que je suivais en esprit le jeune mousse, et que je le contemplais entrant dans la joie de son Seigneur avec ses compagnons rachetés.

Contrairement à tous les calculs humains, le vaisseau tint jusqu'au matin suivant, et la tempête ayant été encore suivie d'un calme, mes compagnons de souffrance et moi, nous fûmes amenés sains et saufs à la côte par les soins de quelques pêcheurs.

Je fus reçu par le propriétaire d'une petite chaumière, qui m'offrit une généreuse hospitalité. Épuisé de fatigue, affaibli déjà par une longue maladie, je ne pensais pas au premier moment que je pourrais survivre ; mais le Seigneur donne la force pour durer autant que nos jours.

Au soir, rafraîchi par quelques heures de sommeil, je me levai et j'allai voir les corps qui avaient été rejetés à la côte. Sur le lit pauvre mais propre de la petite auberge du village, avaient été déposées Cléo et l'enfant de son maître. Un dernier et inséparable embrassement les unissait. La tête de l'enfant reposait sur le sein de la fidèle servante, dont les bras noirs serraient son cher petit trésor.

Pauvre Jacques ! moins honoré, mais assurément non moins digne d'honneur, il était étendu par terre sur un drap, une chemise bleue rayée était son linceul. Son visage avait une expression d'une douceur céleste. Je me baissai, et lui coupai une petite boucle des cheveux châtain qui descendaient sur ses tempes. Ce qu'il possédait, hélas ! combien pauvre et

cependant combien riche, était placé sur une table. C'était une petite bourse de cuir; sa Bible, son grand trésor, où il avait trouvé la vraie sagesse et la vraie connaissance, était placée à côté de lui. Je la pris, et lus sur le fermoir de cuivre ces paroles : « Donné par Robert Raikes à J.-R. Pelham, Gloucester. »

« Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur dorénavant. Oui, dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent. »



Histoire de Joas

I. — L'ENFANT-ROI SAUVÉ DE LA MORT

L'enfant dont je vous parlerai aujourd'hui, mes chers jeunes amis, n'était pas né comme Samuel dans la paisible demeure d'un simple Lévite. Il avait commencé sa vie dans le magnifique palais que le grand roi Salomon avait fait construire à Jérusalem, car son père Achazia était roi de Juda.

Achazia ne ressemblait guère au pieux Elkana, père de Samuel, ni non plus au roi David, l'homme selon le cœur de Dieu. Il nous est dit de lui qu'il faisait ce qui déplait à l'Éternel. Quelle triste chose ! Et que faisait-il donc ? Il s'associait au méchant roi d'Israël, et comme lui adorait des idoles, au lieu de servir le seul vrai Dieu, dont le temple était à Jérusalem. Il oubliait ce que son ancêtre David avait dit dans le Psaume premier : « Bienheureux est l'homme qui ne marche point selon le conseil des méchants, et qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs. »

Et la mère de Joas, servait-elle l'Éternel ? Nous l'ignorons, mes enfants. Nous ne savons d'elle que son nom, mais la parole de Dieu nous parle davantage de la grand'mère de Joas, qui se nommait Atha-

lie, et j'ai le regret de vous dire qu'elle était encore plus méchante que son fils Achazia. Comment cela, direz-vous ? C'est qu'au lieu de chercher à le détourner du mal, elle l'y encourageait et lui donnait de mauvais conseils. Cela n'excusait pas Achazia ; non, jamais on n'est excusable de faire le mal, et vous avez bien tort, quand vos parents ou vos maîtres vous reprochent une faute, de dire : Oh ! c'est un tel qui m'a dit de le faire ; ou bien : Un tel le fait comme moi. Mais, d'un autre côté, combien sont coupables les enfants qui en encouragent d'autres et surtout de plus jeunes à mentir et à désobéir ! Oh ! chers jeunes amis, prenez bien garde à n'être jamais des conseillers pour mal faire, et « si les pécheurs veulent vous attirer, n'allez point avec eux. »

Quelle différence entre ce qui se passait alors dans ce riche palais où l'on voyait un roi idolâtre et sa mère pire encore, et le temps où le roi David disait : « Je me rendrai attentif à une conduite pure ; je marcherai dans l'intégrité de mon cœur au milieu de ma maison. »

Le petit Joas était trop jeune pour rien savoir de ce qui avait lieu dans le palais de son père, où il était soigné avec d'autres enfants de la famille royale. Mais un grand danger allait le menacer, et un grand changement était sur le point d'arriver dans sa vie.

Dieu est plein de patience, mes enfants, mais son jugement est toujours suspendu sur ceux qui ne veulent pas se détourner du mal : « Si le méchant ne se convertit, Dieu a aiguisé son épée, il a préparé contre lui des armes mortelles. » Le pauvre Achazia allait en faire la triste expérience et voir ce qu'il en coûte de s'associer aux méchants.

Un jour arriva à Jérusalem une terrible nouvelle. Le roi Achazia était mort, et l'on ramenait son corps pour l'ensevelir. Comment cela avait-il eu lieu ? Était-ce

dans une guerre ? Avait-il été atteint d'une maladie ? Non, mes enfants. Il était parti plein de santé et de force pour voir son compagnon de péché et d'idolâtrie, le roi d'Israël Joram qui était malade. Et pendant qu'ils étaient ensemble, Dieu envoya contre eux un chef de l'armée d'Israël, nommé Jéhu, qu'il avait chargé de faire mourir ces deux méchants rois. Oh ! souvenez-vous bien, mes chers amis, que Dieu est souverain, au-dessus des plus grands rois de la terre. Et il considérait comme extrêmement coupables ces rois qui entraînaient son peuple dans l'idolâtrie. Il avait dit dans sa parole, que si quelqu'un servait d'autres dieux on devait le mettre à mort. Mais Joram et Achazia étaient des rois, personne n'osait les toucher, au contraire, on suivait leur exemple. Alors l'Éternel fit dire à Jéhu, par un prophète, de détruire cette race méchante de rois. Et Jéhu obéit.

Oui, mes enfants, au moment où ni Joram, ni Achazia, ne songeaient au moindre danger, le terrible Jéhu, avec ses capitaines et ses soldats, arriva ; et comme Joram, saisi de crainte, voulait s'enfuir, une flèche décochée par la forte main de Jéhu le transperça, et il mourut. Il en fut de même quelques moments après du malheureux Achazia. Oh ! mes enfants, que le jugement de Dieu est terrible ! Et il est aussi certain que terrible. Un jugement plus redoutable attend les méchants d'aujourd'hui. Quand ils diront : « Paix et sûreté, alors une subite destruction viendra sur eux. » Mais cette destruction n'est pas pour les bien-aimés du Seigneur qui sont sauvés par son précieux sang.

Le petit Joas n'e pouvait pas comprendre la perte qu'il venait de faire. Il avait à peine un an. Il n'était qu'un faible enfant dans les bras de sa nourrice, incapable de se défendre, et cependant le plus grand danger le menaçait. Mais, direz-vous, n'avait-il pas sa

grand'mère Athalie pour veiller sur lui ? C'est précisément elle que Joas avait le plus à craindre. Elle ne connaissait pas l'Éternel et ne se souciait pas de la parole qu'il avait dite, que la race de David régnerait à toujours. Elle voulait être reine et servir librement son dieu Bahal. Et que fit-elle pour arriver à cela ? Elle appela des meurtriers dans le palais, et leur ordonna de tuer tous les enfants de la famille royale. Quelle chose horrible ! Ordinairement le grand-père, la grand'mère, chérissent leurs petits enfants. Et voilà cette cruelle Athalie qui fait mourir les siens ! Cela ne nous montre-t-il pas combien le cœur de l'homme est méchant ? Mais il y a autre chose. Quelqu'un poussait Athalie à faire cela. Qui était-ce ? C'était quelqu'un qu'elle ne voyait pas, n'entendait pas des oreilles de son corps, et à qui cependant elle obéissait. C'était celui qui avait parlé à Ève dans le jardin, qui avait poussé Caïn à tuer Abel, qui avait engagé Pharaon à faire mourir les petits enfants d'Israël. C'était Satan, le meurtrier dès le commencement, et à qui les méchants obéissent sans le savoir. Il est le prince de ce monde.

Pourquoi Satan poussait-il ainsi Athalie ? Athalie voulait simplement régner, c'est ce que les hommes appellent avoir de l'ambition. Mais Satan se servait de cela pour chercher à anéantir les desseins de Dieu. Il savait bien que, de la race de David, devait naître le Christ, le Seigneur Jésus, qui le vaincrait et détruirait sa puissance, et il employait l'ambition d'Athalie pour essayer de détruire la race royale et empêcher que Dieu n'accomplît ce qu'il avait dit. Ah ! prenez garde, mes enfants. Toutes les fois que vous vous laissez aller à vos mauvais penchants, vous servez Satan et vous déshonorez Dieu.

Quelle terrible scène quand les meurtriers cherchaient les enfants royaux et les égorgeaient sans

pitié, malgré leurs cris et leurs larmes ! Cela ne vous rappelle-t-il pas une autre scène semblable qui se passa bien des siècles plus tard ? C'était à Bethléem, n'est-ce pas ? Satan se servait là du méchant Hérode pour faire mourir, si possible, le Seigneur Jésus-Christ. Oh ! comme nous voyons bien que Satan ne règne que par la mort. La mort est sa puissance. Mais peut-il empêcher que Dieu n'accomplisse ce qu'il veut ? Jamais, mes enfants. Et le jour vient où Satan sera jeté dans le lac de feu et de soufre, et où la mort sera détruite pour toujours.

Le petit Joas était là au milieu de ce carnage, mais la puissante main de Dieu était étendue sur lui. Comme autrefois Dieu avait envoyé la fille du Pharaon pour sauver Moïse, il y avait dans le palais une personne que Dieu y avait placée pour sauver Joas. Pauvre petit, comment aurait-il pu échapper ?

Quelle était cette personne ? La propre tante de Joas. Elle se nommait Jéhosébah, et était la femme du souverain sacrificateur. Elle prit l'enfant et le cacha avec sa nourrice dans une chambre reculée du palais, puis elle l'emmena dans la maison de Dieu. Là il demeura, comme autrefois le petit Samuel au tabernacle, abrité sous les ailes du puissant Dieu d'Israël.

Qu'est-ce qui faisait agir Jéhojadah, le grand sacrificateur, et Jéhosébah ? Ils risquaient leur vie, car si Athalie avait découvert qu'ils cachaient Joas, elle les aurait sans doute fait mourir. Mais, comme les parents de Moïse, ils avaient la foi. Ils savaient que la postérité de David devait régner à toujours ; Dieu l'avait dit, ils le croyaient, et ils étaient heureux que Dieu se servit d'eux pour accomplir sa promesse, et ils étaient sans aucune crainte. Mes enfants, le cœur est toujours paisible quand on s'appuie sur Dieu et sa Parole.

Mais vous me direz peut-être : Si Dieu a dit que la race de David régnerait à toujours, où y a-t-il maintenant un roi qui descend de David, et où règne-t-il, puisque les Juifs sont dispersés ? C'est le Seigneur Jésus, mes enfants, qui est le Fils de David et le vrai roi d'Israël. Quand il est venu, pauvre, sans gloire, sans apparence, son peuple n'a pas voulu le recevoir. Les Juifs l'ont même crucifié, et pour se moquer de Lui, ils ont mis sur sa croix : Celui-ci est le Roi des Juifs. Il est mort sur la croix, et a été enseveli. Mais Dieu l'a ressuscité, et, au lieu de lui donner un trône sur la terre, il l'a fait asseoir bien plus haut sur son propre trône dans le ciel. Il l'a couronné de gloire et d'honneur et Lui a donné toute puissance dans le ciel et sur la terre. Mais Jésus n'en est pas moins le Fils de David, et il régnera sur Israël. Il reviendra bientôt dans sa gloire ; sur sa tête il portera plusieurs diadèmes, et sur son vêtement seront écrits ces mots : « Roi des rois et Seigneur des seigneurs. »

Celui qui couronné d'épines

Fut mis au rang des malfaiteurs,

Bientôt apparaîtra ceint des splendeurs divines,

Comme le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs.

Joas fut ainsi sauvé de la mort et caché dans la maison de Dieu, jusqu'au moment où il devait paraître comme roi aux yeux de son peuple. Combien plus en sûreté était ce faible enfant sous la garde de la promesse infallible de Dieu, que la fière Athalie dans son palais au milieu de ses soldats. Un petit enfant qui se confie en Dieu, est mieux gardé que le plus puissant des monarques, qui ne se confie qu'aux ressources de la terre.



Histoire de Joas

II. — L'ENFANT-ROI ÉLEVÉ SUR LE TRÔNE

Six paisibles années se passèrent pour le petit Joas. Il demeurait sans doute avec son oncle et sa tante dans les chambres que son ancêtre Salomon avait fait élever autour du temple. Heureuse demeure, n'est-ce pas? L'Éternel, qui habitait là, gardait l'enfant. Eh bien! mes chers jeunes amis, il y a une demeure plus excellente, dont le temple de Salomon n'était qu'une faible image. Le Seigneur Jésus la nomme la maison du Père, et il est allé y préparer une place pour chacun de ceux qui sont à Lui. Êtes-vous à Jésus, mon cher enfant? Alors votre place est toute prête dans cette demeure où régnera une joie éternelle, en la présence de Dieu votre Père,

avec Jésus son Fils bien-aimé. Oh ! qui ne voudrait être là !

Je suis bien sûr que, tandis que Joas grandissait dans la maison de l'Éternel, quoiqu'il fût encore bien jeune, Jéhojada l'instruisait, comme autrefois Héli instruisait le jeune Samuel. Est-ce que Joas était aussi obéissant et appliqué, est-ce qu'il reçut la parole de Dieu dans son cœur ? La suite de son histoire nous donne la réponse, mes enfants. Tout ce que je vous dirai maintenant, c'est qu'il semble bien que Joas était obéissant au souverain sacrificateur, qu'il apprit à connaître la loi de Dieu, et que, pendant un temps au moins, il eut le désir de la suivre. Mais un jeune garçon, une jeune fille, peuvent être aimables, obéissants, appliqués, soit à l'école, soit aux enseignements religieux ; ils peuvent sembler pieux, paraître aimer les choses de Dieu, mais s'ils ne sont pas nés de nouveau, s'ils ne sont pas venus à Jésus pour être sauvés, tout cela n'est rien. Oh ! prenez-y garde, mes enfants.

Le temps était venu, où Dieu voulait montrer que sa parole est ferme et que le méchant reçoit à la fin son salaire. Combien peu Joas et Athalie se doutaient de ce qui allait arriver ; l'un qu'il allait être roi, et l'autre qu'elle allait mourir de la même mort qu'elle avait fait subir autrefois à ses petits-enfants. Oh ! quelle chose solennelle que la justice de Dieu !

Un jour, Athalie entendit de son palais un bruit inaccoutumé dans Jérusalem. Les trompettes sonnaient, les foules couraient vers le temple, des cris de « vive le roi » retentissaient. La reine se rendit en hâte vers le temple, pour savoir ce qui arrivait. Elle vit alors le parvis, c'est-à-dire les cours autour du temple, rempli du peuple poussant des cris de joie, des soldats armés de lances et de boucliers occupaient les portes, et, près de la colonne

qui était devant le temple, et où se tenaient d'habitude les rois, elle aperçut un jeune garçon, oint de la sainte huile, portant sur sa tête la couronne royale, et dans ses mains le livre de la loi. Autour de lui étaient rangés le souverain sacrificateur et ses fils, avec les Lévites armés. C'était le jeune Joas.

Quelle vue pour Athalie qui croyait bien avoir détruit à jamais la race de David ! Que pouvait-elle faire ? Se réjouir avec tout le monde ? Non. Son cœur devait être plein d'épouvante. Reconnaître le roi ? Non, c'était se condamner. Elle déchira ses vêtements et s'écria : Conspiration ! conspiration ! Mais personne ne lui répondit, personne ne vint à son secours. Que pouvaient sa fureur et son désespoir ? Rien, le jugement de Dieu devait s'exécuter. Elle fut conduite loin du temple, loin du roi qu'elle avait voulu tuer et qui était vivant, loin de cette scène de joie, et elle fut mise à mort. Oh ! mes enfants, quelle fin terrible attend le monde qui a crucifié Christ, les méchants qui n'auront pas voulu le recevoir comme Sauveur ! Ils le verront apparaître dans sa gloire, et ce sera pour exécuter le jugement sur les vivants. Puis plus tard, il sera assis sur le grand trône blanc, pour juger les morts ; personne ne sera là pour aider le pécheur condamné ; il sera entraîné loin de la scène de la joie céleste et éternelle, et jeté dans l'étang de feu et de soufre.

Jéhojadah savait que Joas était le roi choisi de Dieu, pour gouverner son peuple. Il traita donc alliance entre l'Éternel et le roi et le peuple. Ils promettaient de servir l'Éternel qui était leur Dieu. Puis il traita de même alliance entre le peuple et le roi. Le roi s'engageait à gouverner avec justice, et le peuple promettait d'obéir au roi.

Pour montrer qu'il voulait garder cette alliance, le

peuple détruisit le temple du faux dieu Bahal, et fit mourir le sacrificateur idolâtre. Après cela, on conduisit le petit Joas au palais des rois, et là il s'assit sur le trône, et commença une nouvelle vie bien sérieuse et bien difficile. Quelle différence avec sa vie paisible près du temple ! Comment lui, pauvre, faible enfant, pourrait-il gouverner le peuple de l'Éternel ? Assurément il ne le pouvait point par lui-même. Il avait bien besoin de cette sagesse que son ancêtre Salomon avait demandée à Dieu. Mais Dieu qui lui avait donné cette place royale, ne voulait pas l'abandonner à sa faiblesse. Ceux qu'il avait mis près de lui pour le sauver de la mort, restèrent près du roi-enfant pour continuer à l'instruire et à le conduire.

Dieu agit toujours ainsi, mes enfants. Vous pensez peut-être que c'était bien agréable d'être roi, riche et entouré d'honneurs, et que Joas était maintenant bien heureux. Eh bien ! chers amis, je puis vous assurer que Joas avait beaucoup plus de difficultés et devait se donner beaucoup plus de peine que vous, pour être capable un jour de gouverner son peuple. Mais quand Dieu nous place dans une position, il est aussi toujours prêt à nous donner les secours et la force dont nous avons besoin. Ne dites donc pas : Oh ! cette leçon est trop difficile à apprendre ; oh ! ce que mon père ou mon maître me donne à faire est trop pénible. Non, demandez à Dieu de vous donner du cœur pour votre leçon et votre travail ; demandez-lui d'être soumis, et alors il vous donnera aussi les secours et la force qui vous sont nécessaires. Ne voulez-vous pas essayer ?

Joas avait donc Jéhojadah le souverain sacrificateur pour continuer à l'instruire. Sans doute celui-ci eut soin que le jeune roi fit ce qu'avait recommandé Moïse, serviteur de l'Éternel. Qu'était-ce donc ? Je

vais vous le dire : « Dès que le roi sera assis sur le trône de son royaume, il écrira pour soi, dans un livre, un double de cette loi, laquelle il prendra des sacrificateurs, qui sont de la race de Lévi. Et ce livre demeurera par devers lui ; et il y lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre l'Éternel, son Dieu, et à prendre garde à toutes les paroles de cette loi, et à ces statuts pour les faire. » Voilà ce que Moïse avait ordonné pour les rois. Ils avaient pour les diriger la parole de Dieu ; mais ils devaient la lire tous les jours. Il ne suffisait pas de l'avoir copiée une fois sur du papier ; il fallait la lire chaque jour pour qu'elle se gravât dans le cœur, et pour y trouver chaque jour la nourriture et l'enseignement. Et puis il fallait faire ce qu'elle disait.

Chers enfants, cela est écrit aussi pour nous. Sans doute qu'il ne vous est pas commandé de copier la Bible. Au temps de Joas, on n'imprimait pas les livres, on devait les copier, et tout le monde n'avait pas le saint livre dans sa maison. Maintenant chaque enfant a au moins son Nouveau Testament. Mais le lisez-vous *chaque jour* ? Y cherchez-vous *chaque jour* ce que Dieu a fait pour vous, et ce que vous avez à faire pour Lui ?

Oh ! chers enfants, ne négligez jamais la lecture des saintes lettres qui peuvent vous rendre sages à salut. Et demandez à Dieu ; qu'il ouvre vos cœurs pour les comprendre et les recevoir.

Entretiens sur l'Exode

LA LUTTE DU PHARAON CONTRE DIEU (*suite.*)

(*Exode VII-X.*)

LA MÈRE. — Maintenant que je t'ai lu ces quelques notes sur les jugements de Dieu qui frappèrent

les Égyptiens, nous reprendrons nos entretiens, et je pense, ma chère Sophie, que tu auras plusieurs questions à me faire sur les chapitres de l'Exode que nous avons lus.

SOPHIE. — C'est vrai, chère maman. Il y a une chose qui me frappe d'abord, et que j'ai peine à comprendre ; c'est comment Pharaon pouvait résister comme il l'a fait.

LA MÈRE. — Son cœur et sa conscience n'étaient pas atteints ; et quand on les ferme aux appels de Dieu, on s'endurcit toujours plus. Le Pharaon voyait bien la puissance de Dieu qui le frappait, et, pour y échapper, il céda momentanément, mais ensuite son orgueil et son obstination reprenaient le dessus. Il faut aussi que tu te rappelles bien qu'au fond ce n'était pas seulement la lutte du Pharaon contre le Dieu des Hébreux, mais la lutte de Satan contre l'Éternel, pour empêcher que Dieu n'accomplît ses desseins. Le Pharaon, sans le savoir, n'était que l'instrument dont Satan se servait.

SOPHIE. — Je trouve que c'est une chose bien terrible, chère maman, que l'on puisse être ainsi dans les mains de Satan pour s'opposer à Dieu.

LA MÈRE. — C'est le cas pour tous les hommes, grands et petits, mon enfant, jusqu'à ce qu'ils soient sauvés. Le Seigneur Jésus est venu pour détruire les œuvres du diable. (1 Jean III, 8.) Il est la semence de la femme, qui devait écraser la tête du serpent. (Genèse III, 15.) Satan savait cela, et c'est pourquoi nous voyons dans l'Ancien Testament, qu'il cherche par tous les moyens possibles à empêcher l'accomplissement de la promesse. Il entraîna tous les hommes dans la corruption avant le déluge, afin d'en faire périr la race, mais Dieu sauva Noé. Ensuite, Satan incita les hommes à l'idolâtrie, mais Dieu tira Abraham de ce mal terrible. Il poussa ensuite le

Pharaon à détruire la postérité d'Abraham dans laquelle devait naître le Sauveur, mais Dieu sauva des eaux Moïse, qui fut le libérateur d'Israël. Et maintenant le Pharaon, dont le cœur s'endurcit, ne veut pas laisser aller le peuple.

SOPHIE. — Mais le Seigneur Jésus n'aurait-il pas pu naître en Égypte ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; d'abord le peuple d'Israël ne pouvait pas servir son Dieu dans le pays idolâtre, et ensuite Dieu avait promis qu'il le délivrerait de l'esclavage, et l'introduirait dans le beau pays de Canaan. Les promesses de Dieu sont certaines.

SOPHIE. — Je comprends cela, maman. Mais voudrais-tu me dire comment Satan s'opposa encore à Dieu après que les enfants d'Israël furent sortis d'Égypte ?

LA MÈRE. — Volontiers, Sophie. Quand le peuple d'Israël fut en route pour Canaan, Satan chercha à le faire détruire par Hamalec, comme tu te rappelles sans doute que nous l'avons vu ensemble. Après cela, il le fit tomber plusieurs fois dans le péché, afin d'exciter la colère de l'Éternel contre lui, et le faire détruire par le jugement. Il s'efforça ensuite de le faire maudire par Balaam. Mais l'Éternel usa de miséricorde envers son peuple, lui pardonna, le délivra et le bénit. Quand Israël fut dans le pays de Canaan, Satan multiplia ses pièges pour le faire tomber sous la colère de Dieu ; mais malgré tous les péchés de son peuple, Dieu n'oublia pas son dessein. Il choisit David, un homme selon son cœur, pour roi et conducteur d'Israël. Et de la race de David devait naître Christ. Alors Satan excita Saül à tuer David, mais en vain ; plus tard la méchante Athalie, poussée par Satan, voulut exterminer la famille de David, mais l'Éternel sauva Joas dont tu connais

l'histoire. Et c'est ainsi que Satan lutte jusqu'au bout, justifiant bien son nom qui veut dire « Adversaire. » Et te rappelles-tu, dans le Nouveau Testament, quels ont été ses efforts contre le Seigneur ?

SOPHIE. — Oui, maman ; quand le Seigneur Jésus fut né à Bethléem, le méchant roi Hérode voulut le faire mourir. Et puis Satan tente le Seigneur au désert pour le faire tomber, mais cela n'était pas possible. Je ne me rappelle pas d'autre occasion.

LA MÈRE. — C'est quand les Juifs se saisirent de Jésus et le livrèrent pour qu'il fût crucifié. Le Seigneur leur dit : « C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres. » Satan semblait avoir réussi contre Jésus ; mais au contraire la mort de ce cher Sauveur détruisait la puissance de Satan, comme il est écrit : « Afin que, par la mort, il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. »

SOPHIE. — Mais, maman, Satan a encore de la puissance, car le mal est encore dans le monde.

LA MÈRE. — Oui ; il reste toujours l'adversaire de Dieu, et le prince de ce monde. Mais c'est un adversaire vaincu, et tous ceux qui croient en Jésus sont affranchis de sa puissance. C'est ce que l'évangile annonce. « Je t'envoie, » dit le Seigneur à Paul, « pour ouvrir leurs yeux, pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu. » Et en écrivant aux chrétiens de Colosses, il leur dit : « Rendant grâces au Père, qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres. »

SOPHIE. — Combien nous sommes heureux, ma chère maman, de ne plus être les esclaves de l'ennemi de Dieu. Oh ! comme cela me réjouit.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant, nos cœurs peuvent bien rendre grâces au Père. Ce que Dieu voulait pour son peuple d'Israël, c'était aussi de l'affranchir

de la puissance de Satan, qui se servait du Pharaon pour retenir les Israélites dans l'esclavage dans un pays idolâtre.

SOPHIE. — Mais Satan ne tient-il pas encore bien des personnes sous sa puissance ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et il s'efforce de les y garder. Pour cela il cherche à empêcher que l'évangile ne soit annoncé, et, dans ce but, il emploie tous les moyens possibles. Il se sert de la persécution et de la mort même, comme dans le cas des apôtres à Philippes, par exemple, et d'Étienne à Jérusalem, et comme il l'a fait en bien des endroits et dans tous les siècles. Quand il n'a pas pu réussir, il cherche à détourner les âmes de venir écouter la Parole ; il les retient dans le monde par les plaisirs ; il les effraie par la pensée qu'on se moquera d'elles. Ainsi il est toujours actif pour empêcher les desseins d'amour de Dieu de s'accomplir pour le salut des âmes. Et il a encore maintenant toute une armée de serviteurs à ses ordres, comme l'étaient autrefois le Pharaon et les Égyptiens.

SOPHIE. — Et qui sont-ils, maman ?

LA MÈRE. — Tous ceux qui n'obéissent pas à l'évangile. N'est-ce pas une chose bien sérieuse que de se dire : Si je ne suis pas sauvé, affranchi par Jésus, je suis un esclave de Satan, et je sers à ses desseins contre Dieu ?

SOPHIE. — Oh oui, maman, c'est bien terrible ! Mais, chère maman, ne peut-il absolument rien contre nous ; contre ceux qui croient au Seigneur Jésus ? Il me semble quelquefois que c'est lui qui me pousse à avoir de mauvaises pensées, et à dire des paroles blessantes, ou à ne pas agir avec obéissance et promptitude.

LA MÈRE. — Sans doute, chère enfant ; Satan hait ceux qui appartiennent à Christ, et il cherche à les

entraîner dans le mal, pour déshonorer Christ et les rendre malheureux. Il emploie pour cela toutes sortes de ruses. L'apôtre Paul disait aux Corinthiens en les avertissant : « Je crains que, comme le serpent séduisit Ève par sa ruse, ainsi vos pensées ne soient corrompues et détournées de la simplicité quant au Christ. » (2 Corinthiens XI, 3.) Pierre dit qu'il est comme un lion rugissant rôdant autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer. (1 Pierre V, 8.) Mais il n'a aucune puissance sur nous, à moins que nous ne l'écoutions et nous laissions séduire. C'est pourquoi il est écrit : « Ne donnez pas occasion au diable. » (Éphésiens IV, 27.) Il est un ennemi vaincu, et Jacques dit : « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous. » (Jacques IV, 7, et 1 Pierre V, 9.) Nous sommes appelés à combattre contre lui, mais c'est avec la force du Seigneur que Satan connaît bien, et avec l'armure de Dieu qu'il ne peut entamer. (Lisez Éphésiens VI.) En veillant et en priant, même une toute jeune fille comme toi sera plus forte que Satan, comme Jean l'écrivait : « Vous êtes de Dieu, enfants, et vous les avez vaincus, parce que Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. » (1 Jean IV, 4.)

SOPHIE. — Oh ! merci, maman. Ce que tu viens de me dire m'a toute encouragée, car je suis souvent triste et abattue en voyant que je cède si fréquemment à ce que Satan me conseille, et je ne savais comment faire. Je vois que je n'ai qu'à aller à Christ avec toute ma faiblesse, parce que Lui m'a délivrée de ce méchant Adversaire.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; l'apôtre Paul nous dit : « Nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. » (Romains VIII, 37.)

Histoire d'un jeune Africain

Ce jeune garçon avait été enlevé de la maison de ses parents, qui habitaient l'intérieur de l'Afrique, et vendu à un Égyptien. Celui-ci, après un certain temps, l'avait envoyé à son frère, un Copte, qui vivait dans la Haute-Égypte.

Les Coptes prétendent être les descendants des anciens Égyptiens et professent le christianisme. Ainsi le nouveau maître du jeune nègre était chrétien de nom. Mais les Mahométans qui gouvernent en Égypte, disent que toute l'Afrique leur appartient, et qu'ainsi tous les esclaves nègres sont à eux. Cependant nul n'ayant pris la peine d'instruire le pauvre garçon dans aucune religion, vraie ou fausse, il demeura dans les ténèbres du paganisme où il était né.

Un jour, une femme mahométane lui demanda : « Pourquoi n'observes-tu pas la fête du Ramadan ? »

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-il.

Elle lui expliqua soigneusement toutes les ordonnances de cette fête, ajoutant que s'il ne l'observait pas, il irait « en enfer comme tous les chrétiens. »

Il fut tout effrayé : « Oh ! dit-il, j'observerai la fête et je veux être mahométan ? » Et il tint si bien parole, qu'il devint bientôt un strict observateur de tout ce que Mahomet a recommandé à ses sectateurs.

Le temps passa, mais à mesure que le jeune garçon grandissait, il devenait toujours plus malheureux. Il quitta son maître, et trouva de l'ouvrage chez un homme qui, de même que son premier maître, était chrétien de nom.

Là arriva un jour un musicien ambulancier, qui avait pour occupation d'aller de maison en maison, chanter en langue arabe des hymnes à l'honneur du christianisme. C'est ainsi que le pauvre garçon nè-

gre entendit pour la première fois le nom de Jésus, et dans ce nom il trouva un charme, une beauté et une douceur extraordinaires.

Il écoutait attentivement le chant du musicien : « Plusieurs croient, disait-il, que la religion de Mahomet est la vraie, et qu'il était un vrai prophète ; mais nous croyons que Jésus est le Fils de Dieu. Il vint au monde six cents ans avant Mahomet, ainsi sa religion est la plus ancienne et la meilleure. »

C'est tout ce que le pauvre garçon entendit de Jésus ; mais, par ces paroles, Dieu avait créé dans son cœur un ardent désir de connaître Celui qui portait ce doux nom. C'était une bien petite partie de l'évangile de Dieu touchant son Fils Jésus-Christ, notre Seigneur, que ce qui parvint en ce jour aux oreilles du jeune esclave. Mais la religion de Mahomet n'a pas de Sauveur ; elle avait laissé cette pauvre âme vide et sans repos comme elle l'avait trouvée, et Dieu lui faisait sentir le besoin de Celui qui disait : « Venez à moi, et je vous donnerai du repos. »

Il pensait beaucoup à ce qu'avait dit le musicien touchant la religion de Jésus, comme étant la seule vraie. Enfin son désir d'être instruit devint trop grand pour qu'il pût le cacher davantage. Il alla vers son maître et lui demanda de l'instruire dans la foi chrétienne. Mais, hélas ! il n'était chrétien que de nom, et ne put rien faire qui aidât son pauvre esclave à trouver le chemin de la paix et du repos. Lui-même ne connaissait pas Jésus, qui est « le chemin, et la vérité, et la vie. »

Extrêmement malheureux et soupirant après ce qu'il ne connaissait pas, il retourna chez son ancien maître, et lui présenta sa demande sans obtenir un meilleur résultat. Enfin, ayant appris que, parmi les Coptes, il y avait un homme vénéré que l'on nom-

mait l'évêque, et qui était considéré comme celui qui enseignait la religion chrétienne, notre pauvre jeune nègre se crut sûr d'avoir enfin trouvé ce qu'il cherchait.

Il trouva encore moyen de s'échapper et de découvrir où demeurait l'évêque, près duquel il se rendit. Il fut bien reçu et présenta sa requête. « Il désirait, disait-il, être instruit dans la religion de Jésus, le fils de Dieu »

— Je vous reverrai dans quelques jours, lui dit l'évêque en lui permettant de rester dans sa maison. Ces jours d'attente parurent bien longs au pauvre esclave. Enfin un matin, l'évêque lui fit dire qu'il désirait le voir. Avec quel empressement le jeune nègre se rendit à l'invitation, vous pouvez le penser. Comme son cœur devait battre !

— Je t'ai fait chercher, dit l'évêque, pour savoir si tu veux travailler aux champs ou à la maison, au cas où tu resterais chez moi.

Figurez-vous l'amer désappointement qui remplit son cœur ! Il répondit :

— Je ne suis pas venu près de vous pour travailler aux champs ni à la maison. Oh ! non ; mais pour apprendre à connaître la religion de Jésus. — Et il quitta la maison et retourna chez son maître, avec un cœur plus triste que jamais.

Depuis ce moment, il commença à recueillir avec soin tout ce qu'il entendait de ceux qui l'entouraient et qui lui apprenaient quelque chose de Celui dont il ne connaissait encore que le nom. Mais il n'y avait guère là que routine et cérémonies extérieures. Il avait entendu parler du dimanche comme étant le jour du Seigneur, et depuis ce moment il chercha comment il pourrait l'observer ; on ne pouvait ce jour-là obtenir de lui qu'il fit paître ou abreuvât le bétail.

Mais le jour allait venir où la lumière se lèverait pour ce pauvre garçon nègre. Un évangéliste arriva dans l'endroit où il demeurerait, et prêcha le pardon des péchés par la foi au Seigneur Jésus.

Le premier qui reçut l'heureux message de la grâce de Dieu, fut le garçon africain. Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut dans son âme. La bonne nouvelle de l'amour de Jésus pour les pécheurs fut pour lui comme le brillant lever du soleil après la nuit. Toutes les ténèbres du paganisme et du mahométisme disparurent.

Oh ! combien sa figure s'illumina d'une joie radieuse, quand il entendit ces paroles de Jésus : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et qui croit Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.)

Il crut que Dieu avait envoyé son Fils Jésus pour être le Sauveur, et dès ce moment il eut la certitude divine de trois choses : il *avait* la vie éternelle ; il ne viendrait *jamais* en jugement, parce que Jésus avait subi le jugement sur la croix ; il *était passé* de la mort à la vie.

Et maintenant, il prend son plaisir à proclamer la bonne nouvelle d'un salut éternel, par la mort et la résurrection de ce Sauveur si précieux à son âme.

Chers jeunes amis, vous n'avez jamais été dans l'ignorance du paganisme et de la religion de Mahomet. Depuis que vous avez pu comprendre, vous avez entendu non seulement le nom de Jésus, le Fils de Dieu, mais vous avez appris ce qu'il a fait pour vous, comment il a quitté son trône de gloire, le sein du Père, pour venir souffrir et mourir pour vous sur la croix. Le connaissez-vous dans votre âme ? Vous est-il précieux ? Votre cœur est-il là-haut avec Lui dans

le ciel ? Êtes-vous sauvés, et n'avez-vous d'autre désir que de marcher à la gloire de celui qui vous a tant aimés ? Ce pauvre garçon nègre qui n'avait pas tous les privilèges que vous avez, s'élèvera-t-il au jour du jugement contre vous ?

Ah ! que Dieu fasse que, comme lui, vous n'ayez pas de repos avant d'être assuré que vous avez la *vie éternelle* ; que vous ne viendrez pas en *jugement* ; que vous êtes passés de la *mort à la vie*.

Le petit décrotteur

Il y a quelque temps qu'un chrétien, Mr A., revenant chez lui un soir, se trouva tout d'un coup au milieu d'un groupe de garçons déguenillés, mendiants ou voleurs, peut-être les deux à la fois, qui bavardaient, riaient et blasphémaient. Mr A. eut à cœur de leur adresser quelques paroles qui pussent leur faire du bien, il s'arrêta donc, s'appuya contre le mur, et leur dit : « Eh bien, garçons, écoutez-moi un moment ; j'ai quelque chose à vous dire, une sorte d'histoire. »

Tous se turent aussitôt, moitié par étonnement, moitié par curiosité. Alors Mr A. leur raconta le plus simplement qu'il put, l'histoire de la vie, des souffrances et de la mort de Christ. Pas un mot ne vint l'interrompre. Comme il approchait de la fin de son récit, et qu'il essayait de toute sa force à leur rendre la réalité des dernières scènes, il y avait de temps en temps un mouvement dans le groupe ; tantôt l'un, tantôt l'autre de ces pauvres garçons cherchait à venir plus près de Mr A., pour entendre comment le Sauveur avait souffert pour *lui*. Ils écoutaient, et sur leurs

figures hâves et déjà fatiguées, se peignait une sorte de crainte solennelle, en entendant parler de la sueur de sang qui, dans l'angoisse du combat, décollait du front de Jésus ; et quand leur ami leur dit comment il était mort, cloué sur la croix, à cause de leurs péchés et de leur méchanceté, ils ne purent retenir leurs sanglots. Les larmes coulaient sur ces faces noircies par la poussière, tandis que Mr A. leur disait qu'en ce moment où il parlait, Jésus lui-même était près d'eux, et qu'il les aimait autant que lorsqu'il mourut sur la croix pour eux.

Il avait fini son histoire, et nul ne prononçait une parole. Tout à coup, Mr A. dit : « Eh bien, mes garçons ; Jésus nous a tant aimés, ne devons-nous pas l'aimer aussi ? Qui l'aime ici ? Que chacun de ceux qui désirent l'aimer lève la main. *Moi, je la lève,* » et il le fit.

Les pauvres garçons se regardaient l'un l'autre ; enfin l'un d'eux leva la main. C'était un petit couvert des plus misérables haillons ; il n'avait qu'un seul soulier, et son visage était à moitié caché par une masse de cheveux incultes, qui s'échappaient d'un vieux chapeau bossué et sans bords. C'est lui qui leva le premier sa petite main toute sale.

Un second suivit, puis un troisième, et enfin toutes les mains se levèrent. Ils étaient une douzaine. Alors Mr A. dit : « Vous désirez tous l'aimer. Eh bien, mes chers garçons, écoutez ce qu'il a dit à ceux qui l'aiment. « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Il ajouta quelques mots pour expliquer ce que cela voulait dire pour eux, puis il se dirigea vers celui qui le premier avait levé la main, et lui dit : « Donne-moi une poignée de mains, en gage que tu me promets d'essayer de garder ses commandements. » Sans hésiter l'enfant tendit sa main sale à Mr A. qui la secoua vivement, puis il fit de même à tous en leur disant : « Dieu vous bénisse. »

Avant de les quitter, il donna à chacun un peu d'argent pour se procurer un lit pour la nuit et s'acheter un petit pain.

Environ trois semaines après, comme Mr A. passait sous une voûte, il vit de l'autre côté un petit décrotteur qui offrait ses services aux passants. En voyant Mr A., il s'élança et s'arrêta devant lui la figure tout épanouie. Mr A. n'avait pas la moindre idée d'avoir vu ce garçon, et il lui dit avec étonnement : « Eh bien, mon garçon, tu as l'air de me connaître ; mais qui es-tu ? »

— Je suis Jacques, Monsieur.

— Jacques ? mais Jacques qui ?

— Seulement Jacques, Monsieur.

Tout d'un coup, Mr A. se rappela qui était ce garçon.

— Je me souviens de toi, maintenant, dit-il. As-tu essayé de tenir ta promesse d'aimer le Seigneur Jésus, et en lui obéissant de montrer que tu l'aimes ?

— Oui, Monsieur, répondit l'enfant avec un grand sérieux.

Mr A. s'arrêta et causa avec l'enfant, tandis que celui-ci lui cirait ses souliers.

— Sais-tu lire, Jacques ? lui demanda-t-il.

— Oui, Monsieur ; pas parfaitement, mais j'arrive en épelant à déchiffrer une page.

— Aimerais-tu avoir un Nouveau Testament à toi, où tu puisses lire l'histoire que je vous ai racontée l'autre jour ?

Il n'y eut pas de réponse, mais une espèce de son inarticulé, moitié d'inexprimable bonheur, moitié d'émotion. Il n'y avait pas à s'y méprendre. Le pauvre petit voleur s'était tourné du côté du ciel. Il n'avait pas beaucoup de connaissance, mais s'il avait seulement appris à dire : « Seigneur, souviens-toi de moi, » n'y avait-il pas eu un bien pire voleur que

lui, qui avait dit ces mots et qui n'avait pas été mis dehors ? (Voyez Luc XXIII, 39-43.)

— Je vois, Jacques, que tu aimerais avoir un Nouveau Testament. Eh bien, viens me voir demain à quatre heures et demie, et je t'en donnerai un. Voilà mon adresse.

A quatre heures et demie précises, un léger coup se fit entendre à la porte de Mr A. Sur l'invitation qui lui fut faite, Jacques entra. Pauvre garçon, il était allé en l'honneur de la visite qu'il faisait, se laver à une fontaine du voisinage, et avait cherché à arranger un peu ses cheveux en les aplatissant sur sa tête. Ce n'était peut-être pas irréprochable, mais il avait fait de son mieux. Le bon Mr A. lui donna une poignée de mains, dit qu'il était bien aise de le voir, puis le fit asseoir auprès de lui.

— Jacques, lui dit-il, pourquoi désires-tu avoir un Nouveau Testament ?

— Pour lire quelque chose de Celui dont vous nous avez parlé, répondit-il brièvement.

— Pourquoi veux-tu lire quelque chose de Lui ? Est-ce parce que tu l'aimes ?

Jacques remua la tête affirmativement. Il n'y avait ni hésitation, ni doute.

— Et pourquoi l'aimes-tu ?

Jacques resta silencieux ; mais le mouvement de ses traits et de ses yeux, sa poitrine qui se soulevait sous sa pauvre blouse, montraient son émotion. A la fin, n'y tenant plus, il appuya sa tête sur la table et, sanglotant comme si son cœur allait se briser, il dit : « C'est parce qu'ils l'ont tué. »

Mr A. pouvait à peine retenir ses larmes. Il laissa pleurer Jacques pendant quelques moments, puis quand l'enfant fut calmé, il lui lut quelques versets de l'évangile de Jean, et lui parla du grand amour du Sauveur. Puis il essaya de lui montrer comment

il pourrait servir le Seigneur, et être comme un petit missionnaire en parlant pour Christ dans sa vie, ses actes et ses paroles, et en cherchant à amener les âmes des autres au même Sauveur. C'était une chose délicieuse de voir le pauvre garçon rayonnant de bonheur, à la pensée qu'il pouvait servir le Seigneur et parler de Lui, et demandant à son ami comment il pourrait faire, ce qu'il pourrait dire, et sans avoir même l'idée qu'il pourrait souffrir en rencontrant des moqueries et des cœurs durs.

Sur sa demande, Mr A. écrivit en grandes lettres son nom sur la première feuille du Nouveau Testament. Puis il demanda à Jacques s'il désirait qu'ensemble ils parlassent au Seigneur Jésus. Ils se mirent à genoux l'un à côté de l'autre, et Mr A. demanda au Seigneur, au bon Berger, de garder son jeune agneau pendant le sombre et difficile pèlerinage de la vie. Ensuite ils se séparèrent, Mr A. promettant à Jacques de rester son ami.

Chers jeunes lecteurs, vos cœurs ont-ils été saisis comme celui du pauvre petit Jacques, à la pensée du grand amour de Jésus, qui est venu pour vous sauver, et qui pour cela a tant souffert sur la croix ?

Récit d'une mère

« Par la bouche des petits enfants,
tu as établi ta louange. »

(Matthieu XXI, 16.)

Notre petit Stuart, âgé de trois ans et demi, avait eu la rougeole, ce printemps passé. Il s'était bien remis, lorsque sa bonne lui permit de s'asseoir pendant quelque temps dans l'herbe. Peu après il commença à se plaindre de maux de tête et il lui vint

des abcès. Il souffrait surtout d'une oreille et souvent il laissait les autres enfants et venait auprès de moi pour faire bassiner son oreille avec de l'eau chaude. Cela dura ainsi pendant longtemps.

Un matin au lieu d'arriver avec son petit air souffrant, il descendit l'escalier en sautant et dit : « Maman, maman, l'oreille de Stuart va mieux. »

J'examinai l'enfant et trouvai que c'était vrai, puis je le renvoyai auprès de sa bonne. Tout ce jour il ne revint pas se plaindre auprès de moi, comme il avait fait précédemment.

Le lendemain, je l'appelai pour baigner son oreille, mais il me dit :

— Je suis tout à fait bien, maman. Dieu a guéri l'oreille de Stuart.

— Que veux-tu dire, mon chéri ? Comment sais-tu que Dieu t'a guéri, lui demandai-je.

Il répondit timidement :

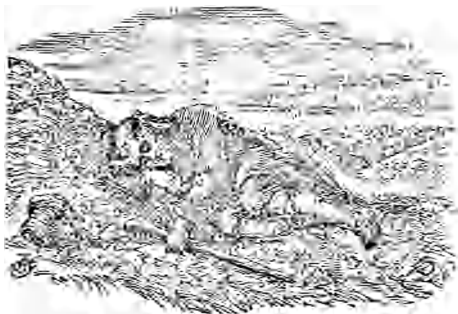
— Stuart est allé se mettre à genoux là dans le coin et il a dit : Mon Dieu, guéris l'oreille de Stuart, et IL L'A FAIT, maman.

Combien je me sentis humiliée ! Le soir précédent j'avais été très anxieuse au sujet de l'enfant en voyant que ce mal continuait. Je me demandais ce que le médecin pourrait faire ; mais le cher petit, lui, dans sa simplicité, est allé droit à Dieu.

Puissions-nous aller aussi à Dieu notre Père avec cette simple confiance, et il nous exaucera de la même manière et au temps convenable.

Questions pour le mois de novembre

Je propose à mes jeunes lecteurs de chercher dans la première épître de Jean, tous les passages où il est question : 1^o de Dieu comme amour ; 2^o de la manifestation de cet amour envers nous ; 3^o de l'amour en nous pour Dieu et nos frères.



Christ seul pour le salut.

Il y a quelque temps que je rencontrai un homme âgé d'environ quatre-vingts ans qui se reposait un moment sur le bord de la route. Il était casseur de pierres et revenait à la fin du jour de son rude labeur. Je l'avais déjà remarqué dans une réunion du soir le dimanche précédent.

— Quel âge avez-vous ? lui dis-je.

— Près de quatre-vingts ans, monsieur.

— Et vous ne pouvez pas espérer de vivre encore bien longtemps ?

— Non, monsieur.

— Quelle espérance avez-vous pour l'éternité ? ajoutai-je.

Et il commença comme tant d'autres à me parler de son honnêteté, de sa vie laborieuse, de ses peines, de sa longue carrière, de ses habitudes religieuses, de tout ce en quoi se confie un homme qui ne connaît pas Christ pour son Sauveur. Dans tout ce

qu'il me dit, il n'y avait pas un mot du Seigneur Jésus.

Je parlai au vieillard de Christ et de son œuvre comme unique moyen de salut, et, comme nous étions près d'un canal, je lui dis : « Voyez-vous cette écluse ? »

— Oui, monsieur.

— Eh bien, supposons que vous vouliez traverser et que vous preniez deux planches, l'une saine et l'autre pourrie, et que vous les mettiez l'une à côté de l'autre. Si vous essayez de passer sur la planche pourrie, qu'arrivera-t-il ? Elle se rompra sous votre poids, vous tomberez dans cette eau profonde et, si vous ne recevez point d'aide, vous périrez.

Cette planche pourrie, c'est tout ce que vous pensez être ou ce que vous croyez avoir fait de bon pour arriver au ciel. Si vous vous appuyez sur cela, vous périrez pour toujours.

Supposez maintenant que vous mettiez un pied sur la bonne planche et un sur la mauvaise, le résultat sera le même. La bonne planche seule peut vous porter, mais la mauvaise se brisera et vous tomberez tout comme dans le premier cas ; il en est ainsi si vous vous appuyez en partie sur vous-même et en partie sur Christ. La fin sera la même : la mort, la mort éternelle.

Le vieillard écoutait avec grande attention ; je continuai :

Maintenant, supposons que vous soyez sur la bonne planche seulement, vous traverserez sain et sauf ; elle peut vous soutenir. De même si vous vous confiez dans le Seigneur Jésus-Christ seul, en son sang versé pour votre pardon, en son œuvre pour votre salut, vous serez sauvé pour toujours.

« Je le vois, je le vois, » s'écria le vieillard avec la figure rayonnante ; je comprends tout.

Eh bien, mon cher jeune lecteur, je désire que vous voyiez et que vous compreniez aussi. Vous n'êtes peut-être pas une jeune fille ou un jeune garçon vicieux, au contraire, vous avez des qualités aimables ; bien plus, vous priez, vous lisez la Bible, vous allez à des réunions religieuses ; c'est très bien, mais si c'est sur cela que vous vous confiez pour estimer que vous êtes en règle avec Dieu, en sécurité quant à votre salut, vous marchez sur une planche pourrie qui peut se briser d'un moment à l'autre, et vous laisser tomber dans le gouffre où sont les pleurs et les grincements de dents. Les uns s'avancent avec insouciance dans le chemin large, les autres y marchent dans des péchés grossiers, et sont sur le point de trouver au bout le précipice d'une éternité de malheur ; d'autres essaient de traverser ce gouffre sur la planche pourrie de leur moralité et de leur religion, mais, mon cher jeune ami, il n'y a qu'une seule voie pour arriver, c'est Christ qui a dit : « Je suis le chemin et la vérité et la vie ; personne ne vient au Père que par moi. »

Histoire de Joas

III. — LA TRISTE FIN

Nous voyons bien, mes enfants, par la fin de l'histoire de Joas, que les bons enseignements, la connaissance de la parole de Dieu, les bons désirs, ne suffisent pas. Il faut que le cœur et la conscience aient été saisis par la parole de Dieu. Vous rappelez-vous l'histoire de Lydie, la marchande de pourpre ? Elle écoutait l'apôtre Paul qui annonçait l'évangile ; et le Seigneur lui *ouvrit le cœur* pour qu'elle fût atten-

tive aux choses que Paul disait. Demandez, mes amis, au Seigneur de vous ouvrir le cœur pour recevoir la Parole qui sauve l'âme. Sans cela, qu'arrive-t-il ? C'est comme lorsque le grain semé tombe sur un grand chemin durci. La Parole ne pénètre pas ; on l'a bien entendue ; mais, vite, le diable vient, et il ÔTE du cœur la Parole, DE PEUR qu'en croyant, on ne soit SAUVÉ. Chers enfants, cela ne vous est-il pas souvent arrivé, de laisser le diable ÔTER la Parole de votre cœur ?

Pendant toute la durée de la vie de Jéhojadah, Joas fit ce qui est droit devant l'Éternel. Il s'appliqua surtout à réparer et entretenir le temple où il avait passé ses premières années, et il veilla à ce que l'on offrit les sacrifices que la loi indiquait. Tout cela était très bien ; mais, mes chers jeunes amis, on peut s'occuper d'œuvres religieuses, donner son argent pour les soutenir, et ne pas être converti. On peut participer régulièrement à des services religieux, assister à des réunions, chanter des cantiques, montrer du zèle, avoir toutes les apparences de la piété, et ne pas être sauvé.

Que faut-il donc avant tout ? Il faut, mon cher enfant, venir à Christ comme un pécheur perdu. Alors vous serez sauvé et vous aurez la vie éternelle. Alors aussi on ne fait pas les œuvres dont je parlais pour imiter les autres, ni pour montrer que l'on est pieux (car il y a des enfants qui, hélas ! se font gloire de leur piété), ni pour mériter quelque chose de Dieu ; non, on les fait pour Dieu, parce qu'il nous aime, et que l'on est tout heureux de faire quelque chose pour une personne qui nous aime. N'est-ce pas vrai ?

Par une faveur de Dieu, Jéhojadah vécut jusqu'à l'âge avancé de cent trente ans. C'était une bénédiction pour Joas et le peuple. Combien, mes enfants, vous devez être reconnaissants quand Dieu vous

conserve longtemps vos parents, et ceux qui vous instruisent et vous exhortent dans les choses de Dieu. Joas put profiter pendant plus de vingt-trois ans des conseils et de l'exemple de Jéhojadah. Il n'était plus un tout jeune homme quand le souverain sacrificateur mourut. Il avait plus de trente ans. Il semblerait qu'il n'aurait jamais dû perdre le souvenir de ce que l'Éternel avait fait pour lui conserver la vie et pour le faire monter sur le trône, et qu'à l'âge où il était, il n'aurait pas pu être détourné du droit chemin.

Mais, mes chers amis, ni les grâces que Dieu accorde, ni l'âge où l'on arrive, ne changent le cœur qui reste toujours rusé et malin. Et nous le voyons bien par l'exemple de Joas. Il oublia tout ce qu'il avait copié dans la loi de Moïse, et que sans doute Jéhojadah lui avait rappelé bien souvent, et il oublia l'Éternel et son temple, et l'alliance qu'il avait traitée avec Lui.

Comment cela se fit-il ? Les principaux du peuple vinrent le trouver après la mort de Jéhojadah, se prosternèrent devant lui, et lui conseillèrent de servir les faux dieux. Pourquoi les principaux du peuple voulaient-ils servir les idoles ? Est-ce que l'Éternel ne les avait pas bénis ? Certainement, mes enfants, Dieu comblait son peuple de biens, et les défendait contre tous leurs ennemis quand ils étaient fidèles. Mais le cœur naturel trouve pénible de servir un Dieu saint. Les principaux pensaient que c'était dur et honteux d'être séparés des autres nations, de leurs fêtes, de leurs plaisirs qui satisfaisaient les méchants désirs de leurs cœurs. Voilà pourquoi ils cherchèrent à entraîner le jeune roi.

Oh ! combien l'on voit d'enfants, de jeunes gens, et quelquefois de grandes personnes, qui après avoir fait profession d'être convertis, trouvent étroit et

pénible le sentier de Jésus ; ils se laissent séduire et entraîner par les plaisirs du monde, pour faire comme les autres, ainsi qu'on le dit ; ils ont honte de Christ et déshonorent Dieu. Mon cher enfant, seriez-vous un de ceux-là qui ont écouté le conseil des méchants et les désirs de votre cœur ? Ah ! soyez sûr qu'en faisant ainsi vous ne pouvez être heureux, et craignez que vous ne soyez entraîné dans le mal beaucoup plus loin que vous ne pensez.

Qu'aurait dû faire Joas ? Il n'était plus un enfant ; il connaissait la loi de Dieu où il est écrit : « Si ton intime ami t'incite en te disant en secret : Allons, servons d'autres dieux..., tu ne manqueras pas de le faire mourir ; » et il avait l'exemple terrible des rois d'Israël et de son propre père que l'Éternel avait frappés à cause de leur idolâtrie. Il aurait dû repousser avec horreur et punir ces mauvais conseillers. Il ne le fit pas, mais au contraire les écouta, oubliant cette parole : « Mon fils, si les pécheurs te veulent attirer, n'y consens pas. » Je pense, mes enfants, que Joas avait ce que l'on nomme un *caractère faible*. Quand il avait Jéhojadah près de lui, il marchait bien ; quand les principaux vinrent se prosterner devant lui, il les écouta. Ah ! s'il se fût tourné vers Dieu pour fortifier son cœur, il ne les aurait pas écoutés. Il aurait dû se rappeler ce que disait son sage ancêtre Salomon : « Considère l'Éternel en toutes tes voies, et il dirigera tes sentiers. » Et encore : « Confie-toi de tout ton cœur en l'Éternel. » Ah ! mon cher enfant, jeune garçon ou jeune fille, vous avez peut-être ce caractère faible qui se laisse facilement entraîner d'un côté ou d'un autre. Vous allez volontiers avec ceux qui se conduisent bien, mais quand de méchants camarades veulent vous attirer, vous cédez aussi. Cher enfant, regardez vers Celui qui seul donne la force et qui jamais ne vous manquera. Heureux Joas, s'il avait

crié à l'Éternel pour être délivré. Mais il écouta la voix de l'ennemi et il fut séduit.

Pauvre Joas ! quand il fit le premier pas dans cette mauvaise voie, il ne se doutait pas où elle aboutirait. On se séduit très aisément, mes jeunes amis. Seulement ce petit plaisir, dit-on. Quel mal y a-t-il à cela ? Et l'on va de chute en chute, toujours plus bas.

Vous comprenez que Dieu ne put laisser Joas transgresser sa loi sans l'avertir. Son exemple et celui des principaux avait entraîné le peuple à l'idolâtrie, et ainsi roi et peuple, tous avaient oublié l'alliance qu'ils avaient traitée. C'est là ce qu'il y a de terrible. Si vous vous détournez du bien et faites le mal, vos frères, vos sœurs, vos camarades, peut-être plus jeunes, le voient, et sont encouragés au mal par votre exemple.

L'Éternel envoya donc des prophètes pour avertir le roi et le peuple de se retourner vers leur Dieu, mais ils ne voulurent point, et ils allèrent encore plus loin dans le mal.

En effet, Zacharie, fils de Jéhojadah, fut rempli de l'Esprit de Dieu, et leur dit que s'ils abandonnaient l'Éternel, l'Éternel les abandonnerait. Et ces méchants, par le commandement du roi, l'assommèrent à coups de pierre, dans la cour même de la maison de l'Éternel. Ainsi Joas tombé à son tour sous la puissance de Satan, était devenu idolâtre, ingrat envers Dieu et les hommes, et meurtrier de celui qui avait été élevé avec lui, qui l'avait peut-être soigné quand il n'était qu'un faible enfant, et qui l'avertissait fidèlement de la part de Dieu.

Oh ! mes enfants, jusqu'où va le pauvre, misérable et méchant cœur, quand une fois il refuse d'écouter Dieu. Oh ! prenez garde vous qui connaissez plus que Joas, vous qui savez combien Jésus vous a aimés !

Chers enfants, ne vous contentez pas de la connaissance religieuse, mais demandez à Dieu que votre cœur soit à Lui et soit gardé par Lui dans son amour et dans l'amour de Christ qui vous a aimés.

Quelle triste fin que celle de Joas ! Quelle différence avec ce jour de réjouissance où un peuple heureux le recevait comme roi, et où tous ensemble ils promettaient de servir l'Éternel, où lui, Joas, promettait de régner justement. Le jugement de Dieu ne tarda pas à s'exécuter sur ces méchants. Dieu fit venir contre eux les Syriens qui, bien qu'en petit nombre, battirent l'armée de Juda, firent prisonniers les principaux, et enlevèrent tous leurs trésors. Ce ne fut pas tout. Joas avait tué le juste Zacharie ; il fut lui-même assassiné par deux de ses serviteurs.

Chers enfants, nous lisons que Joas fut mis pour exemple de jugement. Que Dieu vous fasse la grâce de profiter de cet exemple, en ne vous contentant pas de formes de piété, mais en vous attachant au Seigneur de tout votre cœur.

Entretiens sur l'Exode

LA LUTTE DU PHARAON CONTRE DIEU *(suite.)*

(Exode VII-X.)

LA MÈRE. — Veux-tu, Sophie, que nous reprenions notre entretien sur la lutte de Pharaon contre Dieu ?

SOPHIE. — Volontiers, maman ; mais j'aimerais auparavant te faire encore quelques questions sur le même sujet que la dernière fois.

LA MÈRE. — Fais-les, mon enfant, et nous verrons ce que la parole de Dieu te répondra.

SOPHIE. — Eh bien, je voulais te demander s'il n'y aura pas un temps où Satan ne pourra plus du tout faire de mal ?

LA MÈRE. — Certainement, ma chère Sophie ; mais avant ce moment, il déploiera d'une manière terrible sa méchanceté dans ce monde.

SOPHIE. — Plus terrible que maintenant ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant.

SOPHIE. — Pourquoi donc ?

LA MÈRE. — Parce que les hommes, après avoir entendu l'évangile, ne se seront pas convertis. Alors Dieu les abandonnera comme Pharaon à l'endurcissement de leurs cœurs, et Satan les dominera pour les entraîner à une entière destruction.

SOPHIE. — Voudrais-tu, chère maman, me dire quelques passages qui montrent cela ?

LA MÈRE. — Volontiers, Sophie. Lis dans la seconde épître aux Thessaloniens, au chapitre II, les versets 8 à 10.

SOPHIE (lit). — « Et alors sera révélé l'inique, que le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par l'apparition de sa venue : duquel la venue est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge, et en toute séduction d'injustice pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. » — Chère maman, qui est cet inique ?

LA MÈRE. — *Inique* veut dire homme sans loi, sans frein. Plus haut, dans le même chapitre, il est appelé *l'homme de péché, le fils de perdition*, qui s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu, et qui s'assiéra dans le temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu. Tu vois donc que c'est un homme qui n'aura de loi que sa propre volonté, qui s'opposera à Dieu, et ira jusqu'à se faire passer pour Dieu au

milieu des Juifs incrédules ; et Satan le soutiendra par son pouvoir pour faire des miracles. Il sera à Jérusalem dans le temple alors reconstruit. Jean le nomme l'Antichrist dans son épître, et dans l'Apocalypse il l'appelle la seconde bête qui a des cornes comme un agneau, car il veut se faire passer pour le Christ, mais elle parle comme le dragon, c'est-à-dire comme Satan, en séduisant les hommes. Il est aussi appelé le faux prophète. (1 Jean II, 18, 22 ; Apocalypse XIII, 11, 13, 14 ; XVI, 13, 14.)

SOPHIE. — Y aura-t-il donc encore un autre homme aussi méchant que l'inique, car tu m'as dit que celui-là est appelé la seconde bête ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, tu le liras tout à l'heure. Le mal viendra à son comble sur la terre à cause de l'endurcissement des hommes. Et voici ce qui donnera la puissance au mal : Lis Apocalypse XII, 9 et 12.

SOPHIE (lit). — « Et le grand dragon fut précipité, le serpent ancien, celui qui est appelé diable et Satan, celui qui séduit la terre habitée tout entière ; il fut précipité sur la terre et ses anges furent précipités avec lui... C'est pourquoi, réjouissez-vous, cieux, et vous qui y habitez. Malheur à la terre et à la mer, car le diable est descendu vers vous dans une grande fureur, sachant qu'il a peu de temps. » — Et que fera Satan sur la terre ?

LA MÈRE. — Tu l'as déjà vu en partie ; c'est par sa puissance que l'inique fait des miracles pour séduire les hommes qui n'ont pas voulu recevoir l'évangile. Maintenant lis au chapitre XIII, 1 et 2, ce qu'il fera encore.

SOPHIE (lit). — « Et je vis monter de la mer une bête qui avait dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes et sur ses têtes des noms de blasphème. Et la bête que je vis était semblable à

un léopard ; et ses pieds, comme ceux d'un ours, et sa bouche comme la bouche d'un lion ; et le dragon lui donna sa puissance et son trône, et un grand pouvoir. » — Qu'est-ce que c'est que cette terrible bête, chère maman ?

LA MÈRE. — C'est le deuxième homme dont je te parlais. Une bête désigne la puissance impériale, et plus particulièrement celui qui l'exerce sans la connaissance de Dieu. (Voyez Daniel IV, 25, 33 ; VII, 3, 17.) Il y aura donc un homme, un empereur puissant suscité et soutenu par Satan pour s'opposer à Dieu et à son Christ. L'inique s'alliera avec lui, la terre entière lui rendra hommage ainsi qu'à Satan, et pendant trois ans et demi, ces deux méchants et ceux qui les suivront blasphémeront Dieu, se livreront à l'idolâtrie, et persécuteront horriblement les saints, ceux qui voudront rester fidèles à Dieu. (Apocalypse XIII, 4-8.)

SOPHIE. — Quel temps terrible, chère maman !... Est-ce qu'il arrivera bientôt ? Est-ce que nous le verrons ?

LA MÈRE. — Je pense, ma chère Sophie, que ce temps approche rapidement. Mais nous ne le verrons pas. Jésus sera auparavant venu chercher ses bien-aimés, ceux qui font partie de son Église, pour les introduire dans la maison du Père. Et tu sais qu'il a dit : « Je viens bientôt. »

SOPHIE. — Oh ! quel bonheur, maman. Mais je suis triste en pensant à ces saints qui seront alors sur la terre.

LA MÈRE. — Je le comprends, mon enfant. Mais Jésus a dit : « *Bienheureux* ceux qui sont persécutés à cause de la justice » (Matthieu V, 10, 11), et qui souffriront à cause de Lui. Quelle belle part sera donnée à ces bienheureux saints, quand Jésus apparaîtra dans l'éclat de sa gloire ! Ils vivront et régneront avec Lui mille ans sur la terre rendue heureuse

par la présence du Seigneur et où dès lors la justice régnera. (Apocalypse XX, 4-6.) Puis ils seront avec Lui pendant l'éternité.

SOPHIE. — Nous les verrons aussi, maman ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; ils régneront avec nous aux siècles des siècles.

SOPHIE. — Chère maman, voudrais-tu me dire encore quelque chose de ce qui arrivera sur la terre pendant que ces deux hommes méchants s'y trouveront avec Satan ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et je le ferai d'autant plus volontiers que les plaies d'Égypte et la résistance du Pharaon sont comme une image de ce qui arrivera alors. Dieu frappera la terre de plaies terribles, dont plusieurs sont décrites comme ressemblant à celles d'Égypte, mais les hommes s'endurciront toujours plus. La bête et le faux prophète finiront même par rassembler les rois de la terre et leurs armées pour livrer combat au Seigneur Jésus.

SOPHIE. — Quelle folie ! Comment pourront-ils espérer vaincre Dieu ?

LA MÈRE. — L'homme dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu ; et en cela il montre sa folie. Il voudrait bien que Dieu n'existât point pour n'avoir pas de compte à rendre. Quand l'endurcissement du cœur est à son comble, l'homme marche contre Dieu et croit pouvoir être le plus fort. Mais ce sera la perte des chefs et de ceux qui les auront suivis. Le Seigneur Jésus, par l'apparition de sa gloire, les anéantira. Il consumera l'inique par le souffle de sa bouche. Il viendra « du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ. » (2 Thessaloniens II, 8 ; I, 7-9.) Oh ! quel moment terrible !

SOPHIE. — Oui, maman, cela fait trembler.

LA MÈRE. — Pour que tu voies mieux ce qui arrivera à ce moment suprême, lis encore au chapitre XIX de l'Apocalypse les versets 11 et 16.

SOPHIE (lit). — « Et je vis le ciel ouvert : et voici un cheval blanc, et celui qui est assis dessus appelé fidèle et véritable ; et il juge et combat en justice. Et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs. » — C'est Jésus, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et tu verras au verset 14 qu'il ne vient pas seul.

SOPHIE (lit). — « Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur. » — Sont-ce les anges, chère maman ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Les anges seront aussi là, mais, comme tu l'as lu plus haut, ils sont les ministres de sa puissance et exercent la vengeance. Ceux-là le suivent en triomphe. Ce sont les saints glorifiés ; nous serons là. (Comparez chapitre XIX, 7, 8.) Lis maintenant les versets 19 à 21, et tu verras le dernier combat de l'homme conduit par Satan contre Dieu.

SOPHIE (lit). — « Et je vis la bête et les rois de la terre, et leurs armées assemblées pour livrer combat à Celui qui était assis sur le cheval et à son armée. Et la bête fut prise, et le faux prophète qui était avec elle, qui avait fait devant elle les miracles par lesquels il avait séduit ceux qui recevaient la marque de la bête et ceux qui rendaient hommage à son image. Et ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre ; et le reste fut tué par l'épée de celui qui était sur le cheval, laquelle sortait de sa bouche, et tous les oiseaux furent rassasiés de leur chair. » — Oh ! maman, quel affreux sort

pour ceux qui auront refusé de croire et qui auront été désobéissants à Dieu. Mais est-ce que Satan ne fut pas jeté avec eux dans l'étang de feu et de soufre ?

LA MÈRE. — Non pas immédiatement. Mais un ange armé de la puissance de Dieu lia Satan, et le jeta dans l'abîme, et l'enferma pour mille ans. C'est le temps qu'on appelle le Millénium, l'époque heureuse pour cette pauvre terre où Jésus régnera en justice. Après cela Satan sera délié et fera un dernier effort contre Dieu, puis il sera, lui aussi, jeté pour toujours dans l'étang de feu et de soufre. Alors toutes choses seront faites nouvelles, même la terre et le ciel, et le mal sera aboli pour toujours.

SOPHIE. — Chère maman, je te remercie beaucoup pour tout ce que tu m'as dit ce soir. Oh ! combien je suis heureuse de penser que Satan a été vaincu par Christ et que je n'ai qu'à lui dire de s'en aller en me réfugiant auprès du précieux Sauveur ! Et je suis bien contente aussi de penser à ce beau temps où il n'y aura plus de péché. Combien je voudrais que tout le monde connût Christ et fût sauvé !

LA MÈRE. — C'est aussi la volonté de Dieu, mon enfant, et c'est pourquoi il use de patience et attend, et fait annoncer aux pécheurs l'évangile qui délivre de la puissance de Satan. Et pour nous, il nous faut aussi l'annoncer en vivant saintement comme des personnes affranchies du pouvoir des ténèbres, et en parlant du précieux Sauveur à ceux qui nous entourent.

Nous nous sommes bien écartés de l'histoire du Pharaon ce soir, mais j'espère, mon enfant, que ce que nous avons dit ne sera pas inutile. Nous avons besoin de penser à cet ennemi de Dieu et de nos âmes, pour être en garde contre les pièges qu'il ne cesse de tendre aux enfants de Dieu.

« J'ai saisi la chaîne. »

Un dimanche soir, un prédicateur de l'évangile avait parlé sur le brigand converti. (Luc XXIII.) En terminant, il compara la miséricorde de Dieu à une chaîne d'or qu'il nous tend, pour ainsi dire, du haut de son trône dans le ciel. « Si, par la foi, » disait-il, « nous saisissons cette chaîne, il nous tirera jusqu'au trône de Christ dans la gloire. »

La réunion terminée, le prédicateur retourna chez lui fatigué et découragé. Il lui semblait que ses paroles n'avaient atteint aucun cœur. Le temps s'écoula, il avait presque oublié cette prédication, lorsqu'un jour traversant la ville où il avait prêché, une femme pauvrement vêtue s'arrêta et le regarda avec attention, comme cherchant à s'assurer qu'il était bien la personne à laquelle elle désirait parler. Enfin elle s'approcha et lui demanda son nom. Quand elle l'eut entendu, avec une figure rayonnante et les yeux remplis de larmes, elle s'écria :

— Oh ! monsieur ! je désirais depuis bien longtemps vous voir, pour vous transmettre le message d'un mourant. Vous rappelez-vous d'une prédication où vous parliez du pécheur plongé dans ses péchés et saisissant le dernier anneau de la chaîne de la miséricorde qui l'élevait jusque dans la gloire ?

— Je me le rappelle un peu, dit-il.

— Eh bien, monsieur, mon fils vous écoutait ce soir-là. Il est mort depuis ; mais avant d'expirer il exprima le désir de vous voir. Nous ne savions pas où vous trouver et son désir ne put être accompli. Mais ses dernières paroles furent : « Mère, dis à ce Monsieur que j'ai saisi la chaîne. »

Chers enfants, avez-vous saisi la chaîne ? Jamais Celui qui vous la présente ne la lâchera, jamais rien

ne pourra la briser, bien plus, jamais il ne permettra à vos mains, si faibles soient-elles, de la lâcher, si une fois vous l'avez saisie. « Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront *jamais* ; et personne ne les ravira de ma main. » La chaîne d'or de la miséricorde, de la grâce divine, vous amènera sûrement près de Celui qui est venu l'apporter sur la terre pour sauver le pécheur.

« Vermillon et cramoisi, non pas noir. »

« Venez maintenant, dit l'Éternel, et débattons nos droits. Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine. » (Ésaïe I, 18.)

— Quel nom donneriez-vous à une méchante, très mauvaise action ?

— Oh ! je dirais que c'est une action noire.

— Eh bien, Dieu dit des péchés qu'ils sont comme le « cramoisi » et le « vermillon » (ou écarlate).

— Pourquoi ?

— Je vais vous le dire. Ce sont les deux couleurs qui ne peuvent être détruites. Elles sont ineffaçables. On les tirait chez les anciens de deux petits animaux, l'un le coccus, petit ver qui se trouve sur une espèce de chêne ; l'autre, d'une sorte de crustacé. Ce sont les seules couleurs animales. Le chlore dont l'action détruit toutes les autres couleurs et rend le noir blanc, ne peut rien sur elles. On peut teindre en noir ou en une autre couleur sombre les étoffes écarlate ou cramoisi, mais l'action du chlore fera réapparaître les couleurs primitives ; ce sera encore

le vermillon et le cramoisi. Que l'on veuille transformer en papier des chiffons teints avec l'écarlate et le cramoisi, on obtiendra du papier buvard rose ; l'écarlate et le cramoisi subsistent encore.

Comprenez-vous maintenant pourquoi la sagesse de Dieu n'a pas dit *noirs* en parlant des péchés ?

Le péché est ineffaçable pour autant qu'il s'agit des efforts de l'homme. Nous sommes deux fois teints dans le péché : pécheurs par nature et pécheurs en pratique. C'est le sang seul de l'Agneau de Dieu sans tache, ce sang versé pour nous, qui peut nous rendre tels que Jésus, — blancs, et même plus blancs que la neige.

Réponses aux questions du mois de novembre

I. — Dieu comme amour.

1 Jean IV, 8. « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car *Dieu est amour.* »

Vers. 16. « *Dieu est amour*, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui. »

II. — Manifestation de l'amour de Dieu envers nous.

1 Jean III, 1. « Voyez de quel *amour* le Père nous a fait don, que nous soyons appelés *enfants de Dieu.* »

Vers. 16. « Par ceci nous avons connu *l'amour*, c'est que Lui *a laissé sa vie* pour nous. »

1 Jean IV, 9. « En ceci a été manifesté *l'amour de Dieu* pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous *vivions* par Lui. »

Vers. 10. « En ceci est *l'amour*..... en ce que Lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la *propitiation* pour nos péchés. »

Vers. 17. « En ceci est consommé *l'amour* avec

nous, — afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, — c'est que comme *il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde.* »

Vers. 18. « Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais *l'amour parfait chasse la crainte.* »

III. — L'amour en nous pour Dieu et nos frères.

1 Jean II, 5. « Quiconque *garde sa parole, en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé.* »

Vers. 10. « Celui qui *aime son frère, demeure dans la lumière.* »

1 Jean III, 14. « C'est ici le message que vous avez entendu dès le commencement, que nous nous *aimions les uns les autres.* » (III, 23; IV, 7.)

Vers. 14. « Nous savons que *nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères.* »

Vers. 17, 18. « Celui qui a les biens de ce monde, et qui voit son frère dans le besoin, et qui lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui? Enfants, n'aimons pas de parole, ni de langue, mais en action et en vérité. »

1 Jean IV, 7. « Bien-aimés, *aimons-nous l'un l'autre, car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu.* »

Vers. 12. « Si nous nous *aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous.* »

Vers. 19. « Nous, nous l'aimons, parce que Lui nous a aimés le premier. »

Vers. 21. « Celui qui aime Dieu, aime aussi son frère. » (V, 1.)

1 Jean V, 2, 3. « Par ceci, nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements; car c'est ici l'amour de Dieu que nous gardions ses commandements. »

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Une lettre	3
L'homme ressuscité sur la terre	13
Le petit muet	30
L'homme ressuscité montant au ciel	35
Le secret pour n'être jamais seul	38
Histoire d'un texte	41
L'homme dans la gloire	56, 71
Une histoire de la grâce	61
La petite Marie	77
Ma demeure est là	81
Ismaël	91, 114
Il n'y a pas de nuit dans le ciel	101
Les tendres soins de Dieu	118
Samuel, l'enfant obéissant :	
I. — La prière exaucée	129
II. — L'enfant obéissant	148
III. — L'appel de Dieu	161
La grand'mère Louison et sa petite fille	135, 141
La petite Marie délogée à l'âge de deux ans et demi	154
La vieille femme valaisanne	157
Une lampe à vos pieds	160
Jenny, la jeune meunière	167
L'heureux mousse	186
Histoire de Joas :	
I. — L'enfant-roi sauvé de la mort	195
II. — L'enfant-roi élevé sur le trône	201
III. — La triste fin	223
Histoire d'un jeune Africain	211
Le petit décrotteur	215
Récit d'une mère	219
Christ seul pour le salut	221
J'ai saisi la chaîne	235
Vermillon et cramoisi, non pas noir,	236

ÉTUDES BIBLIQUES

Pages.

Entretiens sur l'Exode :	6
Israël dans la servitude	6
Le petit enfant sauvé des eaux.	21
Moïse devenu grand	47
Moïse à Madian	66
L'appel de Moïse	85, 109
La lutte du Pharaon contre Dieu	143, 175
	181, 205, 228
Questions et réponses	39, 60, 79, 100, 120
	140, 160, 180, 220, 237

POÉSIES

La joie du ciel	20
Moïse	28
Le Roi de gloire	76
La grâce envers les petits	157

